
UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 00319691 2

Le Théâtre à Montréal

EN PRÉPARATION :

Jardins d'Avril.

Les cahiers de Saturnin.

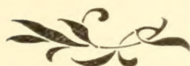
Alvéoles.



5

Le Théâtre à Montréal

Propos d'un huron canadien



PARIS
Henri FALQUE, Éditeur
86, Rue Bonaparte, 86
1911


LIBRARY
SEP 13 1965
UNIVERSITY OF TORONTO

A Messieurs

Paul Morin,

Guy Delahaye,

René Chopin,

Mes chers amis,

Je veux écrire vos noms en tête de ces pages pour ce quelque chose d'envolé qui enchanta nos vingt ans. Vous y retrouverez, hélas ! avec tous ses défauts et ses maladresses, celui auquel vous avez prodigué jadis votre amitié et qui veut éprouver encore une fois, la douceur de votre affectueuse indulgence.

Modeste ouvrier de la prose, comment pourrais-je attirer, ne fût-ce qu'un moment, vos suffrages d'élite, vous que la destinée — je parle à des Latins et à des Grecs, — a voué aux formes supérieures de l'expression humaine? Comment?...

Le poète des Phases dont l'œuvre est une crypte ouvrée, délicieusement mystérieuse comme les sept filles d'Orlamonde et au seuil de laquelle il faut de toute nécessité abandonner sa paresse d'esprit sous peine de ne pas la saisir, daignera-t-il abaisser un regard sur ces pauvres chroniques ? Et Paul Morin qui, dans la pénombre verte de son appartement de Passy, taquinant ses paons hiératiques, fulgurants de gemmes, met la dernière main à une œuvre où se marient élégamment ses soucis de chutes rares et son goût de la perfection, voudra-t-il entr'ouvrir de son doigt fuselé ces négligeables choses ? Il n'est pas jusqu'à ce cher René Chopin, commis en passant au notariat, parce que au fond de ce poète gît un ironiste en action de haute valeur, dont l'esprit capté par les expéditions polaires et les contrats de vente, ne me soit d'un difficile accès.

Mais votre amitié me rassure. Elle m'est une certitude que vous ne me refuserez pas une sympathie dont vous m'avez déjà fait exprimer toutes les saveurs. Et sans plus d'insistance à votre porte, je vous arrive, cravate dénouée, cheveux en désordre, un rire aux lèvres, dans l'accoutrement narquois du bohème qui vit sous les toits de Paris.

Je vous apporte des riens, des colifichets qui tiennent à un fil, de petits bibelots sans art, sortis du cerveau au jour le jour. Eclosion pâle du grand rêve qui tour

mente les hommes depuis qu'ils aiment, souffrent, pleurent à travers l'espace et le temps. L'ironie — elle est au fond de tout — circule au milieu de ces frêles choses que le passant regardera d'un œil dédaigneux et méprisant. Elles seront laissées là, dans une vitrine de libraire, décolorées, chargées d'oubli. A n'en pas douter, elles me vaudront la juste indifférence des uns et la moquerie des autres. Mais qu'importe, puisque j'en suis encore à l'âge des gestes fous.

Si la chicanière précision ne m'en avait empêché, je leur aurais donné ce nom de Au Jardin des Primevères, *pour ce qu'il évoque au printemps, de jeunesse, de réalisations hâtives, d'incomplet, d'entr'ouvert à demi. J'imagine assez l'œuvre parfaite d'un écrivain — « rêve de jeunesse réalisé dans l'âge mûr » — comme un jardin de fin d'été, ennobli de l'harmonieux contraste des ombres et des lumières, et frôlé par le sanglant baiser de l'automne. J'y vois se promener, en des allées finement ratissées, une pensée maîtresse d'elle-même, portant au front un diadème, et belle de toute la mélancolie des retours du rêve.*

Le Théâtre à Montréal *n'est pas une promesse, mais comme un témoin que j'ai dressé sur des routes commençant à s'abîmer dans le passé. En cela, j'ai été pareil à ces nomades inconnus qui, avant de quitter le désert, élèvent une pierre sur laquelle ils inscrivent leur nom pour attester qu'ils ont passé là.*

Je serai complètement heureux si quelques êtres glorieusement vivants en moi y trouvent un peu de fraîcheur et reconnaissent en cette esquisse d'une âme d'enfant venu au monde des lettres, l'écho de sa sincérité et de son enthousiasme irréductible pour l'Absolu, les hautes intransigeances du cœur et de l'esprit.

MARCEL HENRY

Paris, le 3 mars 1911.

Le théâtre est une tribune où se plaident des conflits d'âme et des cas anormaux. Il peut soulever les plus hautes questions de la vie humaine et sinon les résoudre, présenter des solutions curieuses et dignes d'être débattues. Des pièces comme celles de MM. Paul Bourget, François de Curel, Jules Lemaître et autres moralistes du théâtre, élèvent la scène en apportant à l'impatience des esprits un noble aliment de dispute, autour des problèmes qui agitent l'humanité entière. Et depuis Molière qui a donné à la comédie une forme achevée, le rire constitue le plus merveilleux instrument de combat contre les travers, les mœurs, les ridicules des époques.

Au Canada, le théâtre français, quand il est dirigé par des hommes de goût, entretient une sorte de culture latine et la gloire du verbe français retentit avec bonheur sur ces rives qui n'ont pas désappris à aimer la

France et à la servir dans la constance immuable des âmes qui se souviennent et lui veulent des destins supérieurs au temps. De la sorte, les roses de France fleurissent chez nous, même sous la neige qu'apportent les vents du nord. La petite flamme allumée par les créateurs du sol canadien, brille toujours ; elle éclaire nos montagnes et nos vallées d'une lueur qui magnifie les choses, héroïse les sentiments. Cette « marche » d'Amérique compose à elle seule tout un poème d'amour et de fidélité. Et sa persistance à durer et à se définir est un hommage à la vitalité de l'âme française.

Nous avons griffonné en marge des drames qui nous furent donnés à Montréal, nos impressions semaine par semaine. Les Français qui nous feront l'honneur de nous lire voudront-ils discerner à travers ces bégaiements de jeune critique et ces notions chétives, une façon de penser et de sentir qui, pour leur être devenue probablement étrangère, représente quelque chose de leur passé avec le frémissement juvénile d'une âme amoureusement soumise à sa terre et à ses morts.

Denise

Alexandre Dumas fils

A Mademoiselle Laura Deslongchamps

Je me suis réveillé l'autre jour, avec des velléités de chroniques théâtrales au bout des doigts, puis, suivant la dictée de mes impressions personnelles, j'ai laissé courir ma plume sans l'arrêter. Et voilà que, sans préparation spéciale, dominé par la tyrannique émotion du moment, je me vis transformé en critique de théâtre.

Vraiment, ce soir là, nous nous serions cru transportés en 1830 ou à l'époque du second Empire, quand le romantisme triomphait partout et particulièrement au théâtre, miroir fidèle des mœurs d'alors, à moins qu'il ne contribuât à les créer.

Denise est, certes, un drame fort intéressant. L'auteur a épuisé tous les moyens d'enchantement

dont il disposait. C'est à la fois un mélange de vrais et de faux sentiments, avec du cynisme en plus : larmes, cris, mains tordues par l'angoisse, désespoirs touchants, colères délirantes portent l'étiquette romantique. La thèse est connue : réhabilitation de la femme tombée. Le drame tout entier évolue autour de ce pivot central. C'est là un genre qui a vécu en France ; d'autres royautés littéraires se disputent la faveur populaire et le suffrage de l'élite.

Mais il était curieux de constater l'intérêt que cette pièce soulevait cette semaine. Il fallait entendre les applaudissements enthousiastes, il fallait voir les balcons croulant presque sous le délire des trépignements. Le romantisme n'a guère perdu de sa force de séduction sur les âmes. Oui, on a eu raison de dire qu'il a été une révolution de l'âme humaine et qu'il l'a ébranlée jusque dans ses plus intimes profondeurs. L'esprit humain, faussé par les théories de Rousseau et la sinistre folie de 89, s'éjouit du lyrisme fulgurant qu'elle fit déborder sur le monde.

Nous souffrons un peu de ce mal. Notre prétendue classe intellectuelle s'éprend de chimères et d'idées qui ont fait banqueroute ailleurs. L'âme populaire, cette âme toujours pareille sous tous les cieux, toujours attirée vers ce qui peut lui donner l'illusion de la grandeur et lui faire oublier le tourment du jour, frémit, tremble, s'agite, se pâme sous la lyre roman-

tique. Ame neuve et vierge, autre âme française aussi, capable de noblesse et d'idéalisme, puisse-t-elle se tenir longtemps sur les sommets, haute et saine, semblable à nos chênes robustes, qui plongent leurs racines dans les terres du Nord et dont la cime altière ennoblit la majesté des Laurentides !

Denise est la sœur de Marguerite Gauthier, mais une sœur plus pure, une sœur aînée qui a une certaine religion de l'honneur et ne s'est donnée qu'une fois, à un homme qui va se battre en duel et lui demande, avant de mourir, la preuve suprême de son amour.

Je ne sais pas si cette femme tombée, d'ailleurs remplie des plus belles qualités, frémissante d'énergie et de courageuse endurance, existe dans la réalité telle que nous la dépeint Dumas fils? J'en doute. Dumas a cédé, encore ici, à son penchant irrésistible qui le porte à glorifier les parias, condamnés par l'hérédité ou leurs propres fautes à subir plus lourdement que quiconque la fatigue d'être. Il apparaît qu'il veut nous faire admirer et accepter Denise, comme la victime innocente d'une destinée aveugle et tyrannique. Il s'ingénie à ouvrir en nous des sources de pitié et d'absolution pour des égarements criminels. Au cours de son drame, il n'est pas qu'un auteur, versé dans son métier, sûr des effets à produire, il entend s'affirmer le justicier d'un monde

qui n'a pas le droit d'être sévère à l'endroit des égarés, puisqu'il couvre sous un masque d'honnêteté un amas de turpitudes et de crimes. C'est un législateur qui légalise les situations anormales en détruisant un préjugé odieux et bien en cour. C'est ici que le moraliste se déploie, rugit, anathématise. Il ne faudrait pas croire pourtant que cette miséricorde soit née dans les coulisses du théâtre ou dans le cabinet de l'écrivain. Un grand poète, le plus grand des artistes et des penseurs, celui qui enseignait jadis la vérité sur les rivages de Judée, avait pardonné à la femme coupable.

Mais, aux yeux du monde, la femme tombée restera toujours la femme tombée. N'est-ce pas se faire illusion sur le monstrueux égoïsme de l'homme, qui excuse avec un sourire les fautes de son semblable et n'a pas assez de mépris pour la créature de faiblesse, de douleur et d'amour? Je jetterais volontiers un rocher sur la tête de Fernand de Thauzette et comme Dumas j'aurais pitié de la malheureuse, cependant je prendrais garde d'exagérer ses mérites et sa douleur, et je me trouverais, certes, ridicule, si je dépensais tout mon lyrisme à l'entourer d'auréoles. Et alors, je croirais avoir servi une donnée d'éternel bon sens.

Vous désirez peut-être savoir si le jeune Fernand de Thauzette est mort? Le Don Juan a la vie dure, il

court, — éternel papillon, — butiner des fleurs tendres. C'est une âme pauvre et voluptueuse qui se grise en agitant les grelots du plaisir. Ce Fernand manie le paradoxe avec une désinvolture et une volubilité étourdissantes. Il perd son temps en essayant de nous faire accroire que le tout de la vie est dans la jouissance. Le monde succomberait vite sous une vague de laideur et de bassesse morales, s'il en était ainsi. La loi du dévouement et du sacrifice est à la base de toute action véritablement grande, comme elle exhausse les peuples et les individus qui la comprennent et la mettent en pratique.

Vous connaissez madame de Thauzette? Elle se fourre partout, c'est l'inévitable féminin. Elle joue avec les destinées, elle fait des princes, des ministres et des juges. Ses sourires et ses paroles sont des dards envenimés qui blessent et qui tuent. Bête soyeuse et avide, elle vendrait son âme pour un bracelet, un chiffon, que sais-je, moi? Elle a une certaine logique de boudoir qui n'accentue que mieux le vide de sa cervelle. Je ne serais pas surpris qu'elle ne possédât un sixième sens... le sens du félin qui lacère les belles âmes avec ses griffes. Elle constitue une espèce assez commune, puisque nous en avons à Montréal.

J'ai hâte d'arriver au comte de Bordannes. Il est bien second Empire, il est bien de notre époque. Vous le connaissez, vous le croisez dans la rue, ce type

d'homme moitié honnête, charitable, généreux, très influent, riche automobiliste qui écrase les piétons, ayant de la noblesse d'âme, mais qui croit à l'existence d'une morale masculine. Vous l'aimez peut-être et qui sait s'il n'a pas orienté votre vie vers des douleurs et des catastrophes? Si vous en avez fait votre idéal d'homme public et privé, alors vous vous êtes bien trompé. Il est un élément de décadence dans la société et son raffinement intellectuel, son étalage bruyant et inutile, ne prouvent que mieux la nullité de son rôle social. La supériorité devient un instrument de ruine lorsqu'elle ne se fait pas la servante de l'humanité et qu'elle rapporte tout à soi et aux siens. Les princes du dix-huitième siècle, qui opposaient à la tourmente révolutionnaire les épigrammes de leur esprit cultivé, constituaient des hors-d'œuvre, ils représentaient un monde sans défense, et, parce qu'il avait oublié sa mission séculaire, il s'en allait à la mort couronné de roses.

A côté du comte de Bordannes, le suivant de près, il y a son ami et son mentor, il y a Thouvenin, l'homme équilibré, d'une sereine philosophie sociale, plein de bon sens, juste, assez cependant illogique pour plaire à une génération si malade. Il trouve bien le tour, lui aussi,de glisser, entre deux bons sourires, des faussetés aimables, mais sa sincérité les lui fait pardonner. C'est le type idéal du mari fidèle. Il

croit, — ô candeur ! — que le bon sens s'accommode de mesure. Ce n'est pas lui qui érigerait en principe directeur de la vie les dérèglements et la débauche faisandée.

Il adore une poésie autrement forte et féconde, celle que l'on trouve au foyer avec la conscience du devoir accompli. Tenez, je le propose comme modèle aux jeunes maris d'hier, et il n'est pas certain que les plus âgés n'apprendraient à son école, d'utiles et profitables leçons. Hélas ! les mauvaises habitudes...

A tout prendre, malgré ce débordement de lyrisme effréné, de fausse sentimentalité et une fin d'un effet si calculé qu'elle semble une exploitation du sentiment de l'auditoire, c'est une pièce très attachante.

Comprise comme elle doit l'être, elle amènenerait, peut-être, dans les rapports des divers groupes d'hommes entre eux, le sourire d'une justice plus humaine en orientant les intelligences vers l'étude réfléchie des cas de conscience sociale.

“ Monsieur le Directeur ”

MM. Bisson et Carré

A Hector

Rien n'est plus difficile à résumer qu'une pièce de Bisson. C'est léger, ténu, en fil. Canevas quelconque où s'élancent des tiges chargées du suc des fleurs spirituelles qui agitent leurs corolles brillantes, des mots chatoyants qui fulgurent dans une apothéose d'un moment, puis s'éteignent, meurent ! Une série de situations drôlatiques amenées le plus simplement du monde, une succession d'incidents journaliers à la cime desquels s'allument un terme vif, des étincelles d'esprit, voilà le vaudeville de Bisson. Il nous fait, en somme, passer une agréable soirée, peut-être un peu aux dépens des règles strictes de l'honnêteté. Les gouvernements, les mondains, les jeunes gens qui jettent leur gourme proclament qu'il n'y a

jamais péché lorsque leurs déprédations, leur flirt avec les nations, leurs escapades amoureuses, ratent leur effet. Maxime fort commode, et pourvu qu'ils aient de l'esprit, n'appuient pas trop, on les laisse passer. Soyons de leur avis pour une fois !

Monsieur le Directeur est élégant, chic, pommadé, toujours rasé de frais, car il est l'ennemi des barbes de quatre jours. Ses habits portent la marque du premier faiseur de Paris et, ce qui ne gâte rien, une fleur de pourpre tranche sur la couleur sévère de son gilet. Les fleurs ont un parfum et cela entre un peu dans son programme de jouisseur. Il enseigne à ses subordonnés l'art de congédier les importuns. « De la douceur, de la fermeté et une légère ironie. » Il tempère ses ordres, ses refus d'un sourire gracieux qui fait dire aux naïfs : « Mon Dieu, que ce directeur est bon enfant tout de même, il ne peut vraiment pas nous accorder ce qu'on lui demande. » Il fait la cour aux dames et plus d'un fonctionnaire doit son avancement aux gentillesses de sa femme. Il méprise les révoltés et les âmes fières, il accable les hommes de principes de paroles amères et cuisantes, les traite de ratés, de nuisibles.

Monsieur le Directeur a un gaillard de neveu qui fait la noce ferme, — c'est le portrait en petit de l'oncle. Il est gouailleur à certains moments, et quand il sert de secrétaire à de la Mare, il flaire les lettres

compromettantes, et tombe invariablement sur les billets d'amour qui débutent ainsi : « Mon gros poulot... » ce qui gêne beaucoup Monsieur le Directeur dans ses cours de morale. Car, — c'est très drôle, très vrai d'observation, — il donne à ce neveu des conseils de bien vivre, il le moralise, l'invite à avoir de l'intelligence quand il en est encore temps, le presse de vivre comme un ange. Tant il est vrai qu'il n'existe pas sous le soleil de plus éloquent moraliste que celui qui se fiche de la morale, de prêcheur anti-alcoolique plus accompli que celui qui boit le plus, de plus sot personnage que celui qui croit posséder le monopole de l'intelligence, de plus mûr pour le charlatanisme sous toutes ses formes et dans tous les genres que le type qui s'est découvert une grande vivacité intellectuelle et qui, dans son étroitesse et sa grossièreté, abreuve son semblable de ce qu'il n'a pas, comme lui, l'esprit tourné au calembour et aux facéties. Les hommes offrent cette singulière contradiction de rarement mettre en pratique ce qu'ils proclament à son de trompe.

De la Mare est donc un galant homme et les petites incursions au pays du Tendre ne se comptent plus ; ses moustaches, — en a-t-il? — sont un véritable accroche-cœur, et le bruit court qu'on le surprit, un jour, étouffé de baisers par une dame qui ne voulait pas être en reste d'amabilité. Mais ce sont là des

racontars qu'il méprise : tout s'est passé dans les formes... On n'a même pas prononcé le mot d'amour. Son roman avec Madame Chose se résume à quelques passes de galanteries platoniques. Le monde invente. De la Mare le jeune a tort d'ouvrir l'oreille à ces bruits mensongers.

Des fonctionnaires dociles et dévoués exécutent ses ordres à la lettre. Bouquet et Lambertin sont crayonnés à souhait ; ils sont hommes d'esprit, grognent beaucoup, ont des principes, — Lambertin surtout, car Bouquet n'aurait pas été fâché de brûler de l'encens aux pieds de Madame Marielle. Seulement, Madame se réserve pour des flammes plus vives, des vieillards d'une jeunesse beaucoup moins lointaine. C'est la grande douleur de Bouquet. Il est délicieux, ce Bouquet, avec son éternel parapluie, et quand il fricote des crèmes et les râte au moment du dîner, ou encore dérobant en province de petits morceaux du sucre que le sous-préfet Lambertin retrouve dans la poche de son habit ! Quel type de rond-de-cuir intéressant, voire en ses manies et ses dégoûts des gens bien en place ! Et puis, il est d'un ahurissement si spécial, qui se manifeste par des désarticulations de cou, des allures si comiques qu'elles mettent en déroute la science gastronomique de la cuisinière !

Près d'eux, se remuent dans une teinte grisâtre

des types de ronds-de-cuir esquissés avec une grande vérité d'observation et de détails journaliers.

Nous avons cru discerner, entre ces estimables ronds-de-cuir et ceux de la Cour du Recorder et de la Cour de Circuit, une certaine ressemblance. Cela nous a rappelé les souvenirs du temps où nous étions heureux basochien. Seulement les fonctionnaires de Bisson sont plus souvent sur terre que... les autres, et en plus se donnent la peine d'avoir de l'esprit.

Grande nouvelle ! Il y a place vacante dans l'administration et les candidats à la sous-préfecture ne manquent pas. Lambertin, fier et rigide, ne fera pas le moindre pas pour obtenir de l'avancement. Sa belle-mère le presse, le supplie d'avoir plus d'ambition, elle va jusqu'à lui dire qu'elle ne l'aurait jamais accepté comme gendre si elle avait connu, dans le temps, ses scrupules idiots et ses idées d'homme d'ancien régime. Cette vieille dame est arriviste tout plein. Elle prône l'arrivisme, car elle voudrait bien finir avec sa fille dans l'opulence. Lambertin se cabre, éclate, s'emporte ; il n'entend pas que l'on se mette le nez — c'est son expression — dans ses affaires, il est maître de diriger sa vie de la façon qu'il l'entendra. Quelle n'est pas son indignation contenue, en entrant chez lui, de voir le neveu de M. le Mare installé à son foyer, en train de causer aimablement avec sa belle-mère et sa femme. Il demande

des explications et la belle-mère arrange tout à sa manière.

Puisque Lambertin se désintéresse de sa candidature, Madame Marielle, qui sait l'influence des femmes sur un homme comme de la Mare et qui se donne l'illusion d'un reste d'attraits, ira en personne supplier Monsieur le Directeur d'accorder l'avancement de son beau-fils. Cela fournit des détails d'observation qui font jaillir le rire.

Monsieur le Directeur vient de prendre la résolution de n'être plus frivole et butineur de roses. Voilà une occasion pour lui de mettre à l'épreuve son nouveau système de vie. Il s'imagine un moment que Madame Marielle est jeune, qu'elle a vingt ans de moins, et il constate, content et réjoui, qu'il possède la maîtrise de son âme. Maintenant il est sûr de triompher de ses impressions et de ses sentiments fougueux. Il affronterait, impassible, tous les harems de la terre. Monsieur le Directeur de l'administration est devenu monsieur le directeur de lui-même. Mais voilà bien autre chose ! Devant l'insuccès de belle-maman, Suzanne, la fille de Madame Marielle, jeune veuve américaine revenue en France depuis peu, se présente, se fait passer pour la femme de Lambertin et tente de fléchir de la Mare. Ce dernier a grand'peine à cacher son émotion en présence de cette affriolante et superchic revenante. Le vieil homme ressuscite. Défions-

nous de ces conversions sur le retour de l'âge et qui demeurent granitiques devant les femmes trop mûres. Cela ne dure pas. Monsieur le Directeur accordera tout, à condition que l'on soit aimable. C'est entendu mais après? Les Américaines sont pratiques.

Lambertin devient sous-préfet, coule des jours heureux à la campagne, entre sa belle-mère qui maintenant l'adore, et sa femme heureuse. Il ignore encore que l'instrument de sa félicité présente est sa belle-sœur... Cependant, Monsieur le Directeur a bonne mémoire. Fringant, passionné, il arrive à la campagne et désire se faire payer ses comptes. La situation se corse et le rire redouble. Tout se découvre et cela finit par un mariage.

Arsène Lupin

M. Maurice Leblanc

A l'ami Anastase

C'est une pièce immorale, à la façon des *Buffalo Bills* et des *Nick Carter*, mais bien immorale. Du commencement à la fin, le triomphe du cynisme et de la ruse s'étale dans toute sa crudité. On peut admirer, si l'on le veut, l'habileté géniale avec laquelle ce grand voleur dépouille Gournay-Martin ; n'empêche que ce déploiement raffiné de roublardise, tout ce beau luxe de tromperie, ne soient employés à la satisfaction d'un vice dégradant qui bouleverse l'ordre physique et moral des choses.

Est-ce que l'on a assez réfléchi sur la démoralisation que cause dans une famille l'intrusion d'un homme de ce calibre ou autre pistolet du genre, coureur de dot, arriviste aux abois, a-t-on calculé ce

qu'il amoncelle de ruines, ruines de fortune, de bonheur, de situations? Est-ce que l'on s'est dit dans l'intime de soi-même que l'intérêt de cette pièce est en raison directe de l'exploitation d'un sentiment misérable qui s'agite en nous : le plaisir mauvais de voir un vaincu se débattre sur le sable de la défaite? Il y a ici deux exploités, Gournay-Martin et nous-mêmes. Le grand exploiteur, c'est Maurice Leblanc et comme il mène la fumisterie en expert de la nature humaine !

Son héros est l'un des personnages les plus cyniques, les plus monstrueux et immoraux qui existent dans toutes les littératures. Il n'est pas qu'un voleur de haute allure, jamais dépité, ayant des réponses à tout et pour tout, sauvant les situations les plus inquiétantes, s'arrachant avec la prestesse du renard des derniers retranchements où le tient acculé le génie d'un détective. C'est autre chose, c'est un brigand du cœur humain, qui vole l'amour de Germaine avec les tableaux, diadèmes, colliers, les tapisseries qui appartiennent à son père. C'est un anarchiste — vous l'avez entendu justifier ses brigandages devant la vieille domestique — qui compromet une cellule sociale, s'il ne la détruit pas. Incarnation la plus complète de la filouterie organisée, qui, si elle consolidait ses assises dans le monde, détruirait éternellement l'Idéalisme et la Beauté. Il y a des pans d'indus-

triel sans conscience chez cet homme, de frénétiques convoitises d'or, de cristaux et de diamants qui font frissonner. Cette âme rapace rend le son du métal, de ce métal qui tue des intelligences nées pour les augustes dévouements à l'immatériel, souffrantes de la nostalgie des terres promises. Il insulte, ce cambrioleur, à toutes nos plus chères images de grandeur, de noblesse, de vérité qui se dressent sur nos têtes, fières et sublimes et sollicitent nos vies.

La démocratie a découvert les vrais filous. Le suffrage universel, cette monstrueuse aberration de l'esprit humain, a puissamment aidé à faire du vol une institution d'Etat. Avant la Révolution, le vol, quand il se commettait, servait à éblouir le monde. Des richesses inouïes ont été gaspillées en fêtes somptueuses, des rois et des reines idéalisaient leurs moindres démarches, le crime se cachait sous des roses, les sources pleurantes des jardins de Trianon accompagnaient sur un mode divin les diverses manières de sentir et d'aimer qui régnaient alors. Jusque dans le vice on était distingué, et les abus de pouvoir, les prodigalités, les folles dépenses contribuaient à la grandeur des Etats, lorsque, dans la pensée des souverains, ils n'endormaient pas, ne fût-ce qu'un moment, la souffrance éternelle du peuple. Chapitre inoubliable de l'histoire du cœur humain, jouissances

fines, exquises et rares que le monde ne connaîtra pas deux fois !

On a changé tout cela, les rois s'en sont allés, mais l'artificiel domine toujours. La souffrance n'est pas morte et qui sait si on ne l'a... pas augmentée. Jadis on savait l'art d'être belle avec des perruques et des crinolines, aujourd'hui nos femmes s'enlaidissent avec leurs « bourrures », nos filles du peuple s'enflent les mollets de façon disgracieuse. Aujourd'hui le vice s'exhibe à nu, béant, cynique, et parce que la poésie est à la portée de tous, elle est devenue vulgaire et fade. L'Etat est un mauvais lieu où les voleurs décorés s'en donnent à cœur joie.

Arsène Lupin n'est pas un produit des anciennes civilisations. Elles n'ont pas connu ce type supérieur de filou. Il est de notre âge, la démocratie qui remue dans ses profondeurs les reptiles et les monstres, peut se vanter de l'avoir inventé de toutes pièces. La France littéraire nous devait cet exemplaire d'escroquerie et elle nous l'a donné. Il est probablement moins loin de la réalité qu'on ne le pense. Elle l'a copié sur des modèles qui vivent encore de ses sueurs, de ses énergies et de son sang. Quand un pays s'est donné le spectacle lamentable de voir des familles françaises, jetées du jour au lendemain sur le pavé par des financiers véreux, s'étonnerait-on qu'on veuille assimiler le cas de Lupin à celui des grands

voleurs qui détroussent la France et le monde depuis un siècle? Cela nous amène à dire — il faut être logique jusqu'à la cruauté — que le crime du duc de Charmerace est peu de chose en comparaison de ces vols publics qui déshonorent une nation et ceux qui s'en rendent coupables. Le cambriolage d'une maison ne fait tort qu'à l'individu, seuls, ce dernier et les siens en souffrent. Sans doute, que comme dans l'ordre mathématique, une même loi de conséquence préside à la stabilité du tout social. Le corps entier se ressent de la partie lésée. Mais, à coup sûr, le mal est plus sérieux quand l'organisme est gangrené.

Arsène Lupin aime une voleuse qui est la dame de compagnie de Mademoiselle Germaine. Dès la première heure, au premier regard, ils se sont compris. Coup de foudre traditionnel! On n'est jamais à ce point misérable que le cœur ne puisse s'ouvrir à l'amour. Qui le sait mieux que Maurice Leblanc et quel dramaturge ou romancier n'a spéculé davantage sur un sentiment sacré afin de faire mieux « avaler » son héros? Encore ici, toutefois, et après avoir rehaussé le vol, pourquoi salir de boue l'amour qui est l'apanage des cœurs honnêtes? Cet homme n'aime pas comme les autres et la preuve c'est qu'il est incapable de mourir pour la Russe. Lupin n'est pas un poète, ni un artiste, il comprend l'amour à sa manière.

Il entre dans l'élan de passion qui le jette dans les bras de Mademoiselle Kritchnoff quelque chose de vil et de bas, d'exclusivement passionnel et de proprement terrestre, une sorte de peur de se sentir isolé de ce qui l'a fait vivre hier, un instinct de se rattacher à une épave, parce que tout l'édifice de ses mensonges s'écroule. Finis ses triomphes de flibustier, finis ses trucs audacieux qui déconcertent l'imagination ! Ce n'est pas cet amour qui soulève nos poitrines de vingt ans, à nous, les jeunes, rêveurs d'étoiles et désireux de s'immoler à quelque chose de grand, ce n'est pas cet amour qui nous ferait aller cueillir une fleur sur des glaciers si elle devait éclairer l'ovale pur qui passe et repasse dans nos rêves. Nous donnerions notre sang à la femme adorée.

La passion de l'amour centuple l'audace de Lupin, il se ravise et c'est le finaud — terriblement moderne — qui a raison contre tous. Il se sauve et la police court encore. Ah ! comme c'est drôle ! Le gentleman cambrioleur finit... dans l'amour, nos députés et nos ministres qui cambriolent l'Etat s'en vont croupir dans un fauteuil législatif ou au Sénat. Dans les deux cas, la solution ne laisse pas d'être profondément immorale.

Le duel génial de Lupin et de Guerchard est passionnant. On joue fin à plus fin. Comme tout cela est fouillé, talonné, pris sur le vif ! Hélas ! ce détective

ressemble peu aux nôtres. Notre pays n'en a guère connu d'aussi habile. Que M. Guerchard fasse donc école quelque part, nos policiers pourraient y aller prendre des leçons. Peut-être se convaincraient-ils que la suffisance, la sottise, la hâblerie et souvent l'inconscience ne constituent pas les qualités d'un vrai policier.

Pièce malsaine dont le succès prodigieux chez les foules suffirait, s'il en était nécessaire, à dresser une psychologie de l'âme populaire.

Elle satisfait ce besoin de magie, d'extraordinaire, de bizarrerie, qui a toujours agité les petits et les humbles, et qui les jette dans l'inconnu des sensations. Son charme profond continuera à s'exercer, car il participe à l'éternité d'une catégorie de sentiments qui ne meurent pas. Elle dégoûtera, mais on ira l'entendre. Il n'en reste pas moins vrai qu'elle est éminemment immorale.

La Beauté du Diable

MM. Jules Mary et E. Bochard

Bonjour, Mélo !

Nous avons plongé à mi-jambes dans le mélo, cette semaine. Rien ne manquait à la fête : poignard, assassinat, suicide, et mort toujours !

La Beauté du diable, se rapproche beaucoup de ces gros drames qui s'intitulent, *Sauvés de la Mer*, *La Bête féroce*, *les deux Gosses*, *les Apaches du grand monde*, etc., etc. Tous ces drames cousus au fil blanc, se ressemblent comme des frères. On dirait qu'ils ont été coulés dans le même moule. C'est toujours une chevauchée de péripéties émouvantes qui se précipite à fond de train dans le sang et la mort. La plèbe adore ces pièces. Elle leur doit, ainsi qu'à la *Presse*, qui s'est particularisée

avec amour dans l'étude chatoyante, hérissée d'épithètes des crimes, des meurtres et des accidents, les meilleurs de ses frissons d'épouvante.

Anthyme Fayard avec ses romans coloriés, la *Presse*, et souvent le Théâtre National, ont fourni à la foule un aliment indigeste de littérature, de sensations déprimantes et fausses qui lui ont composé un esprit très spécial, tourné vers la blague et le faux.

Mais, quelle est donc cette beauté du diable?

M. le Comte Philippe de Croix Vitré a recueilli dans sa maison, Nathalie, la femme de son frère défunt, et son fils Laurent. Le domaine de Royaumont est une retraite aimable, princière, où la veuve endort ses regrets, partagée entre l'amour de son fils et de légères occupations. On la traite avec beaucoup d'égards et elle est devenue avec le temps parfaitement à l'aise, libre de tous ses mouvements, et ne craignant pas d'imposer ses goûts et ses volontés. Autoritaire, ambitieuse, elle ne songe qu'au bonheur de son fils, même aux dépens de l'honneur et de la justice.

Madame de la Croix Vitré souffre en patience de l'ascendant moral que sa belle-sœur exerce sur son mari. L'étrangère a trop souvent raison contre tous et ses conseils qui ont toujours un air de sincérité, de sagesse et de détachement serein, sont recherchés et accueillis avec faveur. La bonne et douce paix de

jadis est troublée. Il souffle quelque part un vent de tempête qui fera s'écrouler l'édifice du bonheur conjugal. Déjà les attentions répétées mais inutiles de Marberoux auprès de Madame de la Croix Vitré ont donné lieu de la part de Nathalie à des insinuations perfides, qui jettent le doute et l'angoisse dans l'âme du comte.

Cependant, de Croix Vitré, apprend de la bouche de sa femme Suzanne, une nouvelle qui lui cause un très grand bonheur. L'enfant qu'ils attendent depuis trois ans, et bien..............................

Oh ! George Ohnet, oh ! Montépin, oh ! Jules Mary...

Marberoux poursuit de ses persécutions amoureuses Madame de Croix Vitré. Il lui fait une scène de cris et d'aveux brûlants qui révoltent la jeune femme et lui font perdre la tête. Elle va appeler si cet homme aveuglé par la frénésie de l'amour continue à l'insulter. Mais l'homme de proie ne se contenant plus la saisit dans ses bras et la couvre de baisers fous. Suzanne s'est emparée du poignard de Marberoux et menace de le frapper s'il ne la quitte pas sur le champ. Il s'en moque et se précipite vers elle. La malheureuse égarée par la colère et voulant sauver son honneur en péril, plonge le poignard au cœur de Marberoux. Un cri terrible. M. le comte de Croix Vitré, madame Nathalie, Dornak paraissent. On ne comprend pas encore. De ses lèvres mourantes,

Marberoux s'écrie qu'il s'est donné la mort devant un refus de sa maîtresse Suzanne.

Folle de désespoir, penchée sur le mourant, la pauvre femme le supplie de dire la vérité. Le Comte de Croix Vitré qui connaît l'amour qu'elle lui porte, son dévouement de chaque jour, ne peut ajouter foi aux paroles de ce misérable.

Suzanne se cabre devant l'implacabilité du mensonge et de ces lèvres qui ne s'ouvriront plus. Ses larmes, ses dénégations passionnées deviennent inutiles. La confiance du Comte de Croix Vitré en sa femme n'existe plus. Suzanne de Croix Vitré s'évanouit.

Premier acte : Assassinat et syncope de cœur. Détails vulgaires exprimés dans la langue des feuilletonistes. La fusion des incidents et des situations s'accomplit mal. La conversation qui s'établit entre le comte et Nathalie est trop apprêtée pour les besoins de la scène. La note fausse y domine.

Seize années se sont écoulées depuis la mort de Marberoux. Le comte Philippe, bien convaincu de la culpabilité de sa femme, mais ne voulant pas créer de scandale, ne s'est pas séparé d'elle. Suzanne traîne une existence désolée, dans ce château vide maintenant de bonheur et où elle cherche en vain à reprendre son prestige d'autrefois. Le comte Philippe de Croix Vitré est demeuré inflexible. Ses protesta-

tions d'innocence n'ont pas vaincu le mépris farouche de son époux, et sa mélancolie touchante et douloureusement résignée se consume dans l'attente du pardon. Une autre femme exerce un empire incontesté sur l'esprit du comte et avive en son âme les blessures que la vie y a faites en leur jetant par touffes, des mots perfides, âcres, corrosifs. Nathalie a des pensées d'ambition de derrière la tête et se flatte de l'espoir que le comte léguera son domaine de Royaumont à son fils Laurent. Des pressentiments la hantent, elle a une sorte de prescience que dans cette lutte avec le destin, la victoire de ses appétits lui échappera des mains. Un rien éveille ses craintes, ses soupçons. Elle tremble pour son fils. Est-ce que l'enfant de Suzanne est bien mort? Ne viendra-t-il pas déjouer, par son apparition soudaine, tous ces projets de fortune? Qui peut savoir.

Le comte a vu partir ses serviteurs les plus dévoués et les plus fidèles. François Dornak est mort, et son fils Henriot qui l'a remplacé, console par son attachement rempli de sollicitudes le comte vieilli par le chagrin. Sa mère, Louise Dornak a élevé en secret l'enfant de la comtesse qu'elle fait passer pour sa nièce. Rose Lison — c'est son nom d'emprunt — et Henriot ont grandi dans une affection commune et pure. La jeune fille ignore qu'elle est l'enfant de Madame de Croix Vitré, mais elle éprouve pour cette femme

douce et triste un intérêt qui va jusqu'à la tendresse. Blessée par l'automobile de Laurent, grâce à l'imprévoyance de ce fat étourdi, le comte de la Croix Vitré, pour réparer la sottise coupable de son neveu, ne croit voir rien de mieux à faire que d'emmener Rose au château, comme lingère. Rose, dissimule mal le bonheur qu'elle ressent, car quelques jours auparavant, dans un mouvement d'expansion maternelle, madame la comtesse lui a révélé qu'elle était sa mère. Nathalie s'est sentie mordue au cœur par la joie de Rose Lison. Elle n'a rien pu arracher à la jeune fille sur les souvenirs de sa petite enfance. Mais, elle veillera et saura bientôt si on l'a trompée.

Rose et sa mère se voient tous les jours, elles passent de longs instants entrelacées dans les bras l'une de l'autre, heureuses de s'aimer librement et de se le dire. Madame la comtesse vient de mettre à la raison son neveu Laurent, qui s'était permis des libertés avec la jeune fille. Nathalie a souffert difficilement cette verte réprimande adressée à son fils. Ses soupçons augmentent. Pour une lingère ordinaire, Suzanne n'aurait pas morigéné son fils d'une telle façon. Il apparaît de plus en plus, à ses yeux, que Rose Lison est la fille de la comtesse de Croix Vitré. Coûte que coûte, il faut éloigner cette enfant du château, et elle emploiera pour la perdre n'importe quel moyen. Cachant dans sa main un bijou, — oh !

les romans lus jadis avec passion, comme cela paraît déjà loin — elle demande à la jeune fille d'aller chercher dans sa chambre ce collier de perles qu'elle ne trouve plus, et alors, durant l'absence de Rose, saisissant son trousseau de clefs laissé sur la table, elle se dirige dans l'appartement de Lison et dépose sous une pile de mouchoirs, le prétendu objet perdu. Et puis, sans avertir personne du château, elle mande la justice de perquisitionner dans la maison. Le comte de Croix Saint-Vitré réprime vite un mouvement de désapprobation. Sa belle-sœur menace de causer un plus grand scandale. La chambre de Rose est inspectée et l'on y trouve l'objet que réclame Nathalie. Rose jure qu'elle n'est pas coupable. Suzanne ne se possède déjà plus et comme Rose allait franchir le seuil du château, elle s'écrie que sa fille est innocente. Stupéfaction. La colère de Croix-Vitré ne connaît plus de bornes. Toute la rancœur de ses regrets et l'amertume de sa douleur passent dans le flot de paroles qui s'échappent de ses lèvres blêmes d'indignation. Il chasse Rose Lison qui retourne vivre auprès de Louise Cornak avec son tendre et amoureux Henriot.

La détresse s'empare de Suzanne et après une scène avec le comte où elle tente de réveiller un écho des tendresses mortes, pour lui prouver sa complète innocence, elle en vient à une résolution extrême.

Le soir meurt là-bas, à l'horizon. Suzanne se sent de plus en plus lasse de vivre ainsi. Pour le bonheur de sa fille et prouver son honnêteté aux yeux de l'homme qu'elle n'a cessé d'aimer ardemment, elle se jette dans la rivière.

La raison du comte a sombré dans cette affreuse aventure. Son état de prostration mentale fait peine à voir. Libres d'agir à leur guise, Nathalie et son fils Laurent, mènent une vie luxueuse, accidentée. Bien des fois, la belle-sœur du comte a essayé de faire instituer son fils héritier du domaine de Royaumont. Mais nul réveil de l'esprit ne s'est dessiné chez de Croix-Vitré.

Criblé de dettes, Laurent de Croix-Vitré ne sait que faire pour les solder. Pressé de toutes parts par les créanciers, il ordonnera d'enfoncer le coffre-fort. A la douloureuse surprise de Laurent, il est vide. Affolé, perdant la tête, il accuse Rose Lison d'avoir volé l'argent. Henriot s'emporte et lance son mépris à la face du parvenu en affirmant que Rose est incapable de commettre une aussi vilaine action. Exaspéré, Laurent chasse le fidèle serviteur. Rose Lison sanglote aux pieds de son père. Nathalie et Laurent s'étant approchés du fauteuil du malade, saisis d'épouvante, s'aperçoivent que le comte les darde d'un regard courroucé. Ce mort vivant les a entendus, jugés, condamnés.

Rose Lison et son père ont été relégués dans la vieille chapelle du château. La nuit vient. Brisés d'émotion et de douleur ils succombent de sommeil. A pas de loup, Laurent de Croix-Vitré pénètre sans bruit et s'étant d'abord assuré qu'ils dormaient tous deux, se jette sur Rose et tente de la tuer. Les cris de la malheureuse réveillent le comte de Croix-Vitré qui, retrouvant son énergie première, étouffe ce misérable. Nathalie apparaît et comprenant tout, se roule de désespoir sur le corps de son fils.

Et c'est tout. Sur l'action principale, qui prend des allures tragiques, l'auteur a greffé, comme une fleur de poésie, l'affection fidèle, dévouée, aimante d'Henriot pour Lise Fleuron. Cet Henriot sait aimer avec dévouement, inlassablement fort de cet amour, souffrant parce qu'il aime, et aimant parce qu'il peut en souffrir. J'aime bien cet Henriot. Je connais quelqu'un qui lui ressemble et comme lui porte toujours, à la Chateaubriand, son cœur en écharpe.

Divorçons

Victorien Sardou

A l'autre Corinne.

Du Sardou ? Qui en désire? on en a mis partout. Les magazines, les gazettes théâtrales, les journaux à grand et petit tirage de France et d'Amérique, nous ont tour à tour offert un plat tourné à la « *Victorien* ». C'est le plus grand thaumaturge industriel qui existe sous le soleil, celui qui a l'échine la plus souple. Drôle avec les farceurs, féroce et brutal, cruel et cynique, cruel et immoral en même temps, contempteur de la vérité, battant la monnaie juive, il se plie avec la plus grande condescendance aux fantaisies de sa clientèle. Trouvez là le secret de son immense vogue. Et puis, après, vous n'attendez pas que je lui nie le talent ; il en a énormément, à jeter par les fenêtres. Du Sardou? Que diable, cela n'est pas tout à fait

neuf ici. Il nous souvient d'avoir vu, à l'affiche du Théâtre National, pendant trois semaines consécutives, l'annonce de ses plus fameuses pièces, et, entre autres, de cette « Tosca » immorale on ne peut plus, où se déploie une férocité païenne si intense que les autorités civiles seraient louables d'en interdire la représentation à l'avenir.

Divorçons, c'est drôle jusqu'à demain, et l'année prochaine. « C'est l'éclat de rire », mais en y regardant de près, cela frise la grivoiserie et nous avons entendu l'énoncé de certaines théories modernes et anciennes — le goût du divorce est vieux comme la terre — qui, si elles étaient mises en honneur, causeraient l'anarchie dans la famille.

Nos jeunes commis, fringants, bouche bée, riant jusqu'aux larmes, ont fort goûté le dîner « très poivré » de M. des Prunelles. On dirait vraiment qu'iis se paient ce luxe-là tous les jours. Nos dentistes, l'air énamouré, les yeux perdus dans le vague, se léchaient les doigts jusqu'à la paume. Mon Dieu ! quelle dépense de vains et stériles désirs !

Divorçons, est, en fin de compte, une satire contre le divorce. Il avait bien, tout d'abord, failli en être la glorification. Sardou, suivant son principe favori, contente tout le monde... et son père, au début les partisans du divorce et à la fin le bloc des maris solides. Cyprienne des Prunelles a sur le mariage un

stock d'idées subversives qu'elle a puisées probablement dans George Sand et Paul Margueritte. Elle se lance, un jour, contre cette institution, dans une charge trop habilement concertée pour ne pas séduire les esprits qui ne jurent que par le théâtre ou par le roman à la mode. Ah ! mais non, par exemple, il ne faut pas s'emballer de la sorte. Rien ne serait plus insensé que de vouloir éclairer, diriger et conduire sa destinée à la lueur de la rampe. Ah ! non, riez tant que vous voudrez, vous l'ami qui me tombiez sur les nerfs l'autre soir, riez à n'en plus finir, mais gardez-vous de lâcher femme... J'espère qu'elle pourra vous corriger de votre truculence, et si vous l'amenez quelquefois au théâtre, elle vous fera remarquer que vous n'êtes qu'un goujat ridicule, bon à lier, quand vous cassez la tête de vos concitoyens avec vos propos ineptes.

Cyprienne des Prunelles, est au fond, une bonne petite bête dont un mari averti et rusé aura facilement raison. Elle participe, il est vrai, aux erreurs du temps et se compose, d'après elles, une honnêteté fort douteuse. On sait assez quels mensonges contiennent les opinions actuelles sur le mariage. Elles sévissent en France et aux Etats-Unis. Roosevelt les a condamnées avec les grands sociologues français.

Hélas ! Madame s'ennuie, de tout et de rien. Monsieur veut sortir ; Madame, pas. Elle s'ennuie de cro

quer à belles dents sa voisine ; ses chapeaux et costumes sont défraîchis, en réalité ils sont très beaux. Madame n'a rien « à se mettre », elle est un peu comme cette femme de Caran d'Ache qui n'a pas de robe, et on a peur de la voir apparaître devant son époux en habit primitif. Elle est fatiguée de confectionner sur son poing des « fourreaux » qui lui donnent des airs de couleuvre ardente. Mon Dieu, que Madame s'ennuie ! Son mari n'est pas artiste, ni poète, il ne lui vole pas, dans le jardin, de petits baisers qui bouleversent tendrement. Décidément, Madame s'ennuie de s'ennuyer. Pauvre petite, elle paraît ignorer que l'on souffre à côté d'elle, et qu'il existe des déshérités des joies humaines demandant un rayon, un espoir dans leur nuit sombre. Que ne se fait-elle la consolatrice des blessés de la vie, au lieu de courir à des fantômes de bonheur en livrant son cœur au bêta de Gratignan? Ces préoccupations humanitaires sont loin de sa pensée, elle préfère cultiver le « flirt », elle se trouve ainsi plus « dans le train ».

Monsieur, lui, est rangé, il adore sa femme, il ne veut pas du divorce et il a bien trop d'esprit pour ne pas trouver le moyen qui sauvera la brebis folâtre et coulera à jamais le très sirupeux Adhémar. C'est en papa correct, prodigue de générosité, consciencieux qu'il va résoudre l'épineuse question. Le mari se mue

en génie bienfaisant. Il se mettrait en charpie afin d'embellir davantage les jours heureux qui pointent à l'horizon. Il fera les choses en prince, pendant qu'en réalité, il sape par la vanité, le ridicule et bientôt la jalousie, l'édifice de rêve élevé dans le silence des nuits et à l'ombre des charmilles. Il approuve, absout, incline à croire que sa femme est la plus raisonnable des épouses de la terre, qu'elle a cent fois raison de vouloir divorcer. Madame se grise de cette conciliation qu'il brûle devant ses narines haletantes. C'est un délire d'étonnement. Cyprienne est remuée jusqu'au fond de son âme, papillonne et blasée. Cette jovialité, ce désir de la voir satisfaite que feint son mari, la met « aux oiseaux ». Vraiment, dans ses plus beaux rêves, elle ne s'était pas forgé une félicité nouvelle, si pleine d'imprévu et de bon compte. Ce mari-là commence à devenir plus charmant qu'il ne l'avait jamais été. Est-il assez bon garçon, il excuse tout, sourit à tout, même à ses petites fredaines amoureuses, dans les bosquets de verdure. Ah ! quel bon petit mari.

Il y a néanmoins, encore du crime dans l'air. Monsieur est trop calme, trop bon enfant. Elle avait cru faire des funérailles tapageuses et romanesques à son passé de femme mariée, ouvrir toutes grandes les écluses de son cœur gonflé d'ennui et d'amertumes longtemps comprimées, et voilà que le cri

qui devait précéder l'évanouissement calculé ou la rupture violente, s'éteint dans sa gorge.

Sur ces entrefaites, Adhémar paraît et des Prunelles leur adresse à tous deux, un sermon paternel assez grotesque, qui ébranle la jeune femme. Son mari est devenu « suave », elle le croquerait tout vif, si elle ne se retenait. Elle se retient et c'est dommage. C'eût été si joli de le voir croquer, ce petit vieux, car il était vraiment adorable. Pourquoi ne se croquent-ils pas ensemble? Le mal ne serait pas grand, c'est un massacre délicieux qui se pratique assez en ménage.

Encore un coup. Apparaissez, neuf cents francs de rente, apparaissez « soupers fins » et Madame est entièrement reconquise. Elle rage de se savoir supplantée, par la Brionne aux toilettes « si quelconques ». Son mari sera généreux jusqu'à la dernière limite, il lui avouera que ce n'est pas elle. Et dans un cri de douleur, d'amour froissé, elle jette : « Alors, c'en est une autre. » Il n'en faut guère davantage et des Prunelles est suffisamment convaincu qu'elle est désormais sienne. Hautbois, chantez, orchestre, joue tes plus beaux airs! Le bal commence, peut-on savoir quand il finira? ! Les incidents drôlatiques et corsés se multiplient. Est-ce une gageure du rire? L'amant désespéré fonce dans le restaurant, exhale sa piteuse déconvenue en paroles menaçantes, et Cyprienne,

railleuse, cachée derrière un paravant, contient à peine son rire moqueur. Elle trouve le tourtereau profondément stupide. La ferveur admirative qu'elle portait, il y a un instant, à son mari se change en un véritable culte. Elle ne s'en séparera qu'à la mort. Le cousin dépité reste en panne et les époux réintègrent le logis.

Plus que Reine

M. Émile Bergerat

A Madame Elisabeth

« O mains, mains froides dans la tombe,
« O mains tristes encore de leur anneau qui tombe,
« Mains où posa le front de celle qui jadis
« Sanglotait parce que je n'étais pas son fils,
« Mains dont je sens les doigts sur mon âme orpheline,
« Je vous baise en pleurant, ô mains de Joséphine. »

Poètes, dramaturges, historiens se sont tour à tour emparés de Napoléon et de tous les incidents mémorables de cette vie extraordinaire, ils ont créé une légende qui n'a rien à céder aux plus merveilleuses histoires de l'antiquité. De son vivant, il occupait la pensée de toute l'Europe, faisait trembler les nations sur leurs bases et des trônes entassés sous ses pas, il

s'établissait un piédestal où il dressait sur l'horizon européen, sa silhouette ardente de dompteur de peuples et d'individus. Mort, son prestige dure encore, il entretient dans la foule une curiosité insatiable et vous êtes sûr que les théâtres où l'on nous donne du « Bonaparte », font de très bonnes recettes.

Les poètes l'ont-ils assez chanté? Les historiens surtout, comme il convenait d'ailleurs, ont tenté de démêler les traits divers et complexes de cette grande figure, et M. Frédéric Masson, par ses patients et minutieux travaux, est en train de conquérir Celui que pas un roi de la terre n'avait traîné derrière son char. Mais l'un des côtés les plus passionnants de sa tragique histoire, c'est son amour pour Joséphine, contrarié par ses désirs de succession. Quel drame intérieur se livre en cette âme affolée de vanité et d'orgueil et que soulève, en dépit des lois les plus saintes, l'ambition dévorante de laisser un héritier de son nom à la France !

Elle est vraiment attendrissante, cette Joséphine qui le poursuit partout et s'en va mendier un mot de l'homme adoré dans le jardin des Tuileries. On aime à s'y arrêter, on l'associe en imagination à ces amantes fidèles qui connurent l'éternité des amours. Son sacrifice douloureux, les injustices du sort, les illusions et les amertumes qui remplirent sa vie, la mettent à part, à côté de ces reines souffrantes

auxquelles les générations envoient l'hommage de leur pitié attendrie et réparatrice.

M. Bergerat a dessiné de façon nette et très vivante la personnalité de Talleyrand. Cet évêque devenu diplomate et qui mettait tout l'art de la politique à ne jamais dire sa pensée, cet homme habile et retors qui conseilla à Napoléon de rompre avec Joséphine et de consolider sa puissance en épousant une princesse d'Autriche, Bergerat l'a posé de pied en cap. Quelques paroles le révèlent en entier ; son âme vile, son esprit lumineux, lucide, capable de débrouiller les situations les plus inextricables, y transparaissent. Il a un mot joli et très malicieux sur Madame de Staël, lorsqu'il dit qu'il n'est pas bien sûr que ce ne soit pas un homme. Et, sur la question du divorce que l'on parle d'introduire dans les nouvelles lois, il étale une incrédulité souriante mêlée d'ironie, et mi-drôle, mi-sérieux, il dit à Joséphine : « Nous n'en sommes pas encore là. » A ce moment, je doute fort qu'il ne ruminât ce projet de loi dans sa tête, mais il obéissait encore en dissimulant la vérité à ces principes immoraux en politique qui ont dominé sa vie publique et qu'il a cherché, grâce à l'influence exercée sur son époque, à faire pratiquer par ceux dont il se servait afin d'atteindre à son but. Il a laissé une doctrine que d'autres après lui ont poussée jusqu'à ses dernières conséquences. Son évangile d'opportu-

nisme a conquis chez nous, certains de nos « politiques » qui plus désireux de leur bien personnel que de l'intérêt général se sont fait des droits des mino rités une sorte de piédestal où ils se maintiennent donnant aux naïfs, le spectacle d'une grandeur qui ne résistera pas au temps.

Qui sait, si en Talleyrand, dans ce mouvement de blâme contre le divorce, un reste de prêtre ne s'est pas révolté, n'a pas protesté contre cette mesure qui allait causer de si lamentables ravages dans les familles, en bouleversant l'économie intime de cette institution.

Chose curieuse, chez ces défroqués, chez ces évêques lancés dans le siècle par un caprice du destin et que l'on voit — ironie des choses — placés à la tête de l'Etat, à de certains moments, le prêtre reparait à la surface et il semble que l'homme de gouvernement s'abolisse et s'obnubile. Ils apportent en plus, dans l'exercice de leurs fonctions et au milieu des réjouissances que l'on commande en leur honneur, cet air ecclésiastique frelaté qui se détache avec des teintes fausses sur ces fêtes. Ils ecclésiastisent leur mondanité qui souffre d'un manque d'élégance et de désinvolture châtiée. De leurs lèvres papelardes s'échappent en mots craintifs, honteux d'eux-mêmes et comme repliés sur leurs ailes, des sentences extraites du livre de la Sagesse. A leur insu et comme par une

espèce de hantise, ils jouent avec les vases de l'autel qu'ils n'auraient pas su décemment porter. Volontiers, ils s'occupent des choses éducationnelles — surtout les défroqués — ils ratiocinent, brouillent les cartes, mêlent tout, agitent le bonnet rouge et se donnent une importance de démolisseurs et de démagogues.

C'est une pièce de belle venue que le drame napoléonien de M. Emile Bergerat. L'auteur qui est un poète distingué a mis dans la bouche de ses personnages un langage digne, correct, très littéraire. Tous ses personnages sont croqués sur le vif et dressés dans la pleine lumière de la réalité. Les traits caractéristiques qui les distinguent s'accusent avec relief. Et, le talent poétique de M. Bergerat a jeté sur ce drame passionnant le manteau coloré d'un style plein de verdeur et de joliesse, secondant l'éloquence nerveuse des faits et des épisodes sensationnels qui l'émaillent et constituent à la scène, une résurrection historique de quinze années du bonapartisme.

Le jardin du Palais Royal est propice aux promeneurs. Quels rêveurs de lune, quels amoureux ne sont allés, au gré du songe, bercés par la chanson cristalline des bassins, confier au silence frais et mouillé quand le soir tombe dans la nuit mélancolique et violette, leurs troubles énamourés, leurs désirs de gloire ou d'amour !

Joséphine de Beauharnais avec Mademoiselle Avrillon erre dans les allées du Palais Royal. Riche autrefois, sans avoir goûté pleinement le bonheur avec son premier époux, dépossédée de ses biens par la Révolution, elle est devenue marchande de café. Elle cause avec Talleyrand qui éparpille ses bons mots et écoute d'une oreille benoite l'histoire de Joséphine. Nous la retrouvons, un instant après, offrant un grain de café à un soldat rêveur qui n'est autre que le vainqueur de Toulon. De suite, il s'intéresse à elle, la fait parler, car sa merveilleuse beauté de créole l'a séduit.

Elle lui raconte, qu'un jour, une sorcière, aux Antilles, lui avait prédit qu'elle serait plus que reine. Napoléon tressaille : tout ce qui touche au merveilleux, à l'extraordinaire, les prédictions des cartomanciennes, les diseuses de bonne aventure exercent sur son esprit superstitieux une fascination dont il a toujours subi le joug. Car, il croit au destin, à son étoile, à sa puissance de conduire les hommes ; il rêve déjà de mener la France sur tous les champs de bataille de l'Europe et de la couvrir de gloire. La grâce élégante de Joséphine unie à cette bonté souveraine qui se dégage de son être et de ses paroles ont fini de conquérir son cœur. Bonaparte la console, la prie de croire aux illusions de l'avenir. Ce Napoléon est bien lui, lorsqu'il donne de tels conseils. On aime à voir

chez ce « professeur d'énergie », cette vive croyance aux forces du présent et de l'avenir. Au même moment, où il parle à Joséphine, il croit s'en faire des esclaves fidèles et dociles qui seront les ouvrières de sa puissance et de son génie.

Napoléon médite un coup d'Etat; tôt ou tard ce ramassis de législateurs glandinards, de magistrats sans vergogne et incapables de conduire la France, il les jettera à bas, à l'heure marquée par les destins, fût-ce même au prix de la légalité, en foulant aux pieds les traditions qui sont en honneur dans les familles corses. Lucien Bonaparte se scandalise fort des dispositions de son frère. Napoléon n'écoute pas ses doléances puériles. Est-ce que ces préjugés de milieux, ce droit d'aînesse doivent compter dans la balance qui détermine le rôle des grands hommes et des génies? Non.

Joséphine est devenue l'épouse du général Bonaparte, qui, courant les vallées de l'Egypte, remporte des batailles fameuses au pied des pyramides géantes composant un décor grandiose à ses prouesses militaires. La France ne murmure qu'un seul nom. L'Europe étonnée fixe les yeux sur ce génie qui ouvre ses ailes et qui, après avoir humilié l'Italie et l'Autriche, secoue l'Orient. Revenu de l'Egypte en toute hâte, il accomplit la révolution du dix-huit brumaire.

Joséphine ne s'attendait pas à ce retour subit.

Nerveuse, agacée par les sœurs de Bonaparte qu l'épient et la traitent comme une intruse, elle ira au bal, en costume de reine d'Egypte. Elle bravera ses ennemis et commettra cette audace, d'apparaître dans sa loge en « Cléopâtre ». Napoléon devait l'avertir de son arrivée. Elle est excédée à la fin. Le héros ne fait que paraître au théâtre et il se réfugie chez lui, irrité. Joséphine lui donnera raison du choix téméraire de sa toilette. Il se cache dans sa chambre et reste sourd aux supplications de sa femme qui le prie de lui ouvrir. Finalement, le désespoir de Joséphine est si douloureux qu'il va se jeter à ses pieds et tous deux se réconcilient au milieu des effusions de joie et d'amour.

Au deuxième acte nous sommes à la Malmaison. Grande partie de barres. L'adresse et l'agilité de Joséphine sont très applaudies. Ses belles-sœurs se montrent d'une amabilité souriante, mais de derrière la tête, elles escomptent un divorce, le préparent, et alors elles se trouveront suffisamment vengées de son indépendance.

Sur ces entrefaites, Napoléon a été nommé empereur des Français pour dix ans. Il y a bal aux Tuileries et toute la famille corse a été invitée. Un seul manque à la fête, c'est Lucien Bonaparte qui n'ayant pas voulu renoncer à son épouse est exilé en Italie par la volonté de l'empereur. Mais Joséphine accep-

tera les bons offices de ses belles-sœurs à la condition expresse que Lucien assiste à la cérémonie du sacre. L'empereur consent à la prière de sa femme et de sa mère. Et Lucien, venu d'Italie, sur un ordre de Joséphine, demande à voir l'impératrice. L'entrevue est touchante. Lucien expose toutes ses craintes et se demande si ce n'est pas un guet-apens qu'on lui a tendu. Il est tellement hanté par la crainte du poison, qu'il ne boirait pas l'eau qu'il y a dans cette carafe, là, sur la table. Joséphine tressaute. Elle épouse les craintes de son beau-frère. Elle l'a fait venir afin de tenter auprès de l'empereur une réconciliation désirable pour tous. Ses enfants et les neveux de Napoléon sont morts. C'est Charles-Lucien son fils qu'elle désire proposer comme héritier au trône de Napoléon.

Cependant, la rencontre des deux frères ne donne pas les résultats espérés. Lucien Bonaparte ne répudiera pas sa femme et la mère de ses enfants. Napoléon exaspéré déclare qu'il est son prisonnier, mais Joséphine, usant de ses droits d'impératrice, ordonne de le laisser libre.

La situation devient intenable entre les deux époux et l'empereur de plus en plus travaillé par l'idée du divorce, déchaîne sa colère en imprécations et en gestes menaçants. Le divorce est imminent. Le soir, au bal, Joséphine paraît dans sa toilette du sacre, portant sur son front la lourde couronne qui

l'accable. Fatiguée, triste à mourir, remplie de pressentiments douloureux, elle quitte la salle des représentations avant la fin de la pièce. Débarrassée de ses bijoux, elle compte encore une fois avoir raison de la colère du maître et le reconquérir tout entier à son affection.

Hélas ! on a muré la petite porte qui conduit aux appartements de l'empereur. Prise de folie, Joséphine frappe de sa tête couronnée la cloison murée et appelle au secours. Napoléon paraît et se précipite vers sa femme qui défaille dans ses bras. Les caresses, les baisers la ramènent à la vie. Napoléon évoquant devant elle ses rêves d'ambition et exhalant ses regrets de n'avoir pas de successeurs, verse des larmes qui bouleversent la pauvre Joséphine et la décident à signer l'acte du divorce.

Je n'ai pas su dire combien cette pièce est intéressante. Un charme de légende s'en échappe et vous cause de vrais plaisirs intellectuels.

Cabotins

Édouard Pailleron

On a beau s'appeler Edouard Pailleron, ce n'est pas tous les jours que l'on peut créer un chef-d'œuvre comme le *Monde où l'on s'ennuie*. L'esprit est une monnaie qui se dépense vite. On a toujours tort de la jeter par les fenêtres, en gaspilleur désinvolte, ne prévoyant pas la saison grise. Elle vient, malgré nous, et c'est quelquefois bien en vain, qu'on cherche à y glisser un rayon de soleil vif.

Cabotins est une comédie inférieure de ton et d'allures et au sortir de la représentation on se demande si l'auteur n'a pas plutôt donné la caricature des cabotins que la peinture exacte et fidèle de cette catégorie d'individus. Les ressorts de la pièce grincent, crient, ils ne sont pas suffisamment graissés.

On a l'impression qu'il y a de l'empêtrement quelque part.

Le grand malheur est de verser tout d'une fois ses richesses intellectuelles dans une œuvre, on en est réduit alors à ramasser sur la route déjà parcourue les poussières qui sont tombées de la gerbe.

La littérature nous offre plus d'un exemple de ces hommes de talent qui ont, au matin de leur jeunesse, brûlé leurs ressources. On les appelle : les vidés, tandis que l'on devrait s'incliner devant cette souffrance, pire que toutes les autres. Ils ont fait trop bien d'abord, ils ne savent plus que faire à demi. Et puis, mon Dieu, on n'accomplit jamais ce que l'on voudrait. Il y a une sorte de conspiration entre les choses et le destin contre nous. Jamais un instant, nous n'avons tenu dans nos mains tremblantes de bonheur, — tel un oiseau aux plumes d'or, — le rêve qui roule dans nos pensées fiévreuses.

Cette pièce nous déçoit, et les jolis mots — il s'en trouve — nous arrachent difficilement à l'ennui des situations ternes. Nous aimons mieux nos cabotins de la politique, du conseil municipal, d'Ottawa, de Québec et d'ailleurs. Ils sont moins conventionnels et se détachent avec plus de relief sur le fonds banal de la réalité quotidienne.

Au reste, tous ne sont pas cabotins et il n'est pas bien sûr que ce ne soient ceux-là qui nous inté-

ressent davantage. Le cabotinage des autres est si lointain... Deux figures sympathiques sollicitent l'attention : le sculpteur Pierre Gardevent et Grigneux qui tient un rôle de papa retrouvé.

Semblable à un polichinelle qui sort de sa boîte en poussant un couac, il marque au cours des événements son incoercible mépris, en lançant à la tête de ses amis : « Cabotins, va ! » La vie a ménagé ses bonheurs à Grigneux et ne lui a infligé que des blessures.

Malgré ses déboires, il demeure un invincible amant de l'art. C'est un prêtre qui attise vainement le feu sacré ; jamais il n'a gravi les marches de l'autel, jamais au moment de l'exécution, il n'a su traduire dans une œuvre humaine, tangible, la flamme intérieure qui le dévorait. Ce trahi de l'art, ce rabroué du génie vit toujours, comme un esclave fidèle, emmuré dans la foi de ses vingt ans. Qui sait si un jour, cette main rebelle à l'expression du Beau, ne jettera pas dans la pierre, le marbre ou l'airain, quelque chose de sa douleur, de ses fièvres muettes, de ses insomnies hantées d'apothéose, de ses désespérances, de ce quelque chose d'insaisissable et de prenant qui fait tressaillir les âmes ! « Le génie n'est-il pas une longue patience? »

Grigneux exhale en plaintes douloureuses ses déceptions d'artiste en présence de Gardevent, son

ami. Il anathématise les cabotins, les sculpteurs qui donnent aux naïfs, aux badauds l'illusion d'être des piliers de l'ordre social. Il donne des conseils au jeune sculpteur ; son expérience des hommes et des choses lui confère ce droit de l'éclairer. Seul dans la vie, chargé de malheurs domestiques, il reporte sa chaude affection sur la tête de Gardevent.

Pierre dispute avec âpreté sa part de soleil. Il est pauvre, et les réputations dans notre siècle amoureux de l'opulence, ne s'édifient solidement que sur l'or. C'est un véritable artiste pourtant, et il se croit de taille à forcer la porte de la gloire. Il expose, cette année, au Salon. Longtemps, dissimulé dans la foule qui envahit les galeries, il guette en vain sur la figure des passants, un mouvement d'admiration. Jamais comme à ce moment, il n'avait éprouvé la douleur d'être incompris. D'un œil atone, il regardait cet écoulement d'individus, qui d'une cruauté inconsciente lui emportaient ses espoirs de domination et de célébrité louangeuse. Il allait se jeter à l'abîme quand soudain, une jeune femme entourée d'artistes s'écria, devant son buste : « C'est touché ». Il aurait voulu mourir de reconnaissance à ses pieds et voilà que dans son atelier désert, en souvenir de l'heure bénie, il sculpte l'image de celle qui lui a rendu la joie de vivre.

L'ami Grigneux écoute attendri, ces confidences

du jeune homme. Mais voilà bien une autre scène, la porte s'ouvre et l'atelier est envahi par la troupe des cabotins. Ce sont de jeunes godelureaux qui ont mis en commun leurs espérances et leurs intérêts. Ils se réunissent dans l'atelier de Pierre et s'en donnent à cœur joie. Il faut qu'on vous les présente : Monsieur Lavejol, fabriqueur de romans idiots, M. Caracel, avocat sans causes, le docteur Saint-Marin qui passe son temps à faire l'amour et qui, tout en étant l'ami de Madame Laversée, chante fleurette à Valentine, Brascommie de la Haute Gomme, et M. Wenceslas Népomucène Pegomas, cancre de la politique, qui veut à tout prix devenir le secrétaire de M. Laversée, afin d'atteindre à ses fins politiques. Il le devient, en effet, du jour où Mademoiselle Valentine, fille adoptive de Laversée, pénètre dans l'atelier du sculpteur, pour lui annoncer qu'il a gagné la grande médaille du Salon.

Pierre reconnaît en Valentine l'enthousiaste dont le suffrage lui fut si précieux. Déclarations d'amour. Ces deux grands enfants, faits pour se comprendre, s'adorent aux premières rencontres. Valentine vient voir souvent Pierre à son atelier, au grand déplaisir de la mère Gardevent. Le malheur est dans l'air. Saint-Marin, devenu amoureux de la jeune fille, se jette à ses genoux. Madame Laversée les surprend et les chasse. Valentine se réfugie chez le sculpteur et

je crois que cela finira par un mariage à la campagne.

Pégomas a fait des siennes. Ce petasson joyeux substitue sa candidature à celle de Laversée et se fait élire député de Caligon. Il calme la colère de ce fier imbécile de Laversée, en lui promettant une chaire à l'Institut, car, ce dernier qui a la manie des thèses, prépare une biographie de Murillo. Je voudrais n'avoir pas dormi, je vous raconterais le reste.

L'Eventail

MM. Robert de Flers et de Caillavet

A Madame O. Lassalle

« Au milieu des chaleurs extrêmes,
« Heureux d'amuser vos loisirs,
« Je ne veux appeler vers vous que les zéphirs,
« Les amours y viendront d'eux-mêmes. »

C'est un roi qui a écrit ces vers délicieux sur l'éventail de Marie-Antoinette. Il s'appelait alors le comte d'Artois et il avait énormément d'esprit. Ni rois, ni démocrates ne se sont servis de l'éventail de Germaine de Landève comme d'un écritoire, mais l'amour est allé s'y poser. Il a accompli ce miracle de transformer en femme docile et caressante la coquette Gisèle et de faire refleurir une vie qui croupissait dans la morosité nerveuse et fantasque. *L'Eventail* de Robert de Flers et de Caillavet

est d'agréable facture. Les moindres mots possèdent la vertu d'éveiller le rire, et cela jusqu'à la fin des quatre actes. Légèreté, grâce, fluidité, caresse des termes, telles sont les notes dominantes de cette pièce.

C'est en somme, le récit d'une villégiature à la campagne, dans un endroit pittoresque, chargé de poésie et de parfums... On y voit remuer un petit monde, gai, aimable, spirituel, ne se préoccupant que de courses au grand air, qui ne songe pour le moment qu'à se divertir après avoir été pris tout l'hiver, dans le tourbillon du plaisir parisien. Promenades au bois, dans le mystère des choses épanouies, baignées d'un soleil orgueilleux de ses rayons. Jeu de bridge, glaces, citronnades, crèmes de pistache, toute la kyrielle des choses faisandées qui vous façonnent un estomac dyspeptique.

Le manoir de Madame de Landève est le rendez-vous de ses amis de Paris. Il y a là des comtes, des barons, des faibles, des forts, des mécontents, des femmes gênées, un personnage stupide, une bourgeoise tapageuse qui aguiche au passage, un vieux savant distingué, qui les domine tous par la finesse et l'étendue de son esprit.

Au nombre des invités de Madame de Landève, installés au manoir des Cheneviettes, nous remarquons Blanche Bernin, Thérèse, la sœur de Germaine,

François Trévoux, Garni-Miclaux. Ils reçoivent quelquefois la visite de monsieur et madame Oviedo, du baron des Armoises, du comte Lévy. Un télégramme adressé à Germaine, lui annonce que sa grande amie, Gisèle de Vaudreuil, est en route vers le château. Joie exubérante. On dépouille les rosiers. C'est un massacre de fleurs, afin d'embellir la maison et la chambre qu'occupera la jeune veuve. On lui donnera la chambre rose où couche Monseigneur l'évêque, quand il visite les hôtes du manoir. Jacques en personne ira la recevoir à la gare, pendant que l'on mettra la dernière main aux préparatifs. François Trévoux, en apprenant l'arrivée de son ancienne amante, dont la cruauté et l'oubli l'ont rendu si grognon et si malheureux, prétexte qu'il lui faut partir, au grand mécontentement de la famille Landève. Gisèle arrive. Elle est étouffée d'embrassements par Germaine et Thérèse. On lui fait fête.

François, marmonnant ses mots, salue froidement Madame de Vaudreuil, qui feint de ne pas s'en apercevoir et joue la comédie. Laissés seuls, ils ont une explication d'abord violente, qui se termine en pleurs d'attendrissement ému. L'ancien amant donne libre cours à la douleur de ses espérances trompées, la veuve lui avoue qu'elle n'a jamais aimé d'autre que lui. Monsieur pleure et c'est assez comique de

voir se lamenter un homme, encore épris d'amour après dix ans d'éloignement.

En vérité, les « chars » peuvent attendre, il est à craindre qu'ils attendent longtemps, du moins jusqu'au voyage de noces de François. L'amour devenu plus puissant, la joie du revoir, la jalousie, la crainte que la jeune veuve ne se console de ses mélancolies avec de jeunes blancs-becs, au fond des retraites enchantées, le clouent à son pavillon. De là, il épiera ses mouvements, ses allées et venues, il saisira l'occasion élue entre toutes, de s'emparer de façon complète et définitive de la belle indépendante.

Germaine est fort affligée. Un hasard malencontreux lui a révélé la liaison étroite de son mari avec Madame Orviédo. Elle pleure, rage, se désespère, confie ses chagrins à son amie de couvent qui lui promet de lui ramener son mari, docile comme un agneau, soumis à ses tyrannies de femme capricieusement exigeante. Germaine est ra surée et suivra le programme que lui trace Gisèle avec une rare connaissance du cœur masculin.

La maîtresse du manoir donne un grand bal où les invités affluent de toutes parts. Le soir se fait d'une douceur infinie, enveloppe les êtres et les choses d'une atmosphère énervante. Gisèle simule un mal de tête et demande à Jacques de la venir trouver un moment

afin de la distraire. Le vieux Garin-Mielaux, rajeuni par cette beauté d'une nuit sans voiles, arrête saluer Madame de Vaudreuil. Il n'est plus lui-même et participe à la griserie commune. Des mots savoureux lui coulent des lèvres. Il chante l'hosanna des étoiles, des bleus rayons de la lune, des branches alternées où soupire le rossignol sublime. « Il n'y a pas un papillon, dit-il, si vieux qu'il soit, qui n'essaie d'ouvrir ses ailes. Une volupté impérieuse est dans l'air. »

Le savant ne s'attarde pas plus que de raison au charme qui l'environne, il s'en va travailler, lui qui a désappris à dormir et qui ne veut plus dormir parce qu'il ne rêve plus. Jacques épanoui, croyant à un véritable rendez-vous, se présente souriant, ne soupçonnant pas le piège qui lui est tendu. Gisèle parvient à lui dicter une lettre à Madame Orviédo où il fait savoir à celle-ci que sa femme étant souffrante, il ne peut la quitter. Puis madame, à la grande colère de Jacques, se sauve, le laissant honteux « comme un renard qu'une poule aurait pris ». C'est le jeune baron des Armoises qui maintenant fait des siennes. Il consent à envoyer une dépêche à l'Académie des Sports pour avertir de ne pas compter sur sa présence. Lui aussi veut du chocolat. Madame ne lui en donnera pas et, comme les choses tournent au tragique, elle sonne le domestique et fait quérir François Trévoux. Désolée d'avoir excité, à son insu, de la

haine chez la baron des Armoises contre Jacques, elle raconte le double incident à son ancien ami en le suppliant d'empêcher le duel. On peut compter sur le dévouement de Monsieur Trévoux.

Jacques, Marc et François se rencontrent et causent en fumant des cigarettes. Le jeune homme en vient à traiter Gisèle de coquette. Trévoux le somme de peser ses paroles. Marc écume. Il est abîmé d'injures, à ce point qu'il enverra deux témoins afin de venger son honneur outragé. Madame de Vaudreuil est heureuse d'apprendre que le mari de Germaine est hors de danger. Elle ne sait pas encore à quel prix. Mais François ne se possède plus. Avant de mourir, il laisse éclater en cris d'amour éperdu, en plaintes douloureuses, ses déceptions, ses colères, ses jalousies, tout ce qu'il a subi depuis dix ans. Il reproche à l'amante d'autrefois ses sourires, ses yeux, sa beauté, de n'avoir jamais su aimer les hommes qui couraient sur sa route, attirés par son charme trompeur, et qu'elle laissait blessés de ses propos moqueurs et enfiellés.

L'heure de la revanche est venue et elle va payer la dette immense contractée envers lui. Gisèle se débat, le frappe de son éventail et cherche à s'enfuir. Alors, il lui déclare qu'il se battra demain pour elle. « Je ne veux pas que vous vous battiez, s'écrie-t-elle. Ne risquez pas votre vie pour si peu. » « Qu'est-ce que

cela me fait, ma vie? Personne ne m'aime? » Et dans un cri, Gisèle : « Je ne veux pas parce que je vous aime. » Tableau. Et si vous voulez savoir le reste, allez le demander au clair de lune, à l'étang jaseur qui coule entre les roseaux tremblants.

Les plus belles choses ont leur lendemain. Madame Orviédo a conçu le projet de se venger de Jacques. Ses domestiques ont trouvé un éventail près du pavillon de François. Elle court le porter au manoir des Cheneviettes. Germaine est soupçonnée. Gisèle qui arrive, rayonnante, avoue finalement que c'est elle qui s'est servie de l'éventail de Germaine. Garin-Miclaux est là, remuant d'esprit, artiste toujours, raccommodant les blessures. François Trévoux que les allures d'indépendance de madame de Vaudreuil, éloignent désormais, vient faire ses adieux, Gisèle partira avec lui. Elle le décrète séance tenante, et François ne demande pas mieux. Elle rend son éventail qu'elle brise en morceaux à son futur mari. Et voilà. Tout est bien qui finit bien.

Il y a dans cette pièce, deux types parfaitement dessinés. François Trévoux est un misanthrope à la moderne. Il grogne éternellement, il est au moins guérissable. C'est un personnage fort amusant. Le bonhomme de l'Institut, au profil hébraïque, qui s'est réfugié dans l'économie politique avec ses amours blessés, nous paraît saisi d'après nature. Il est tel que se

peuvent l'imaginer, ceux que la rage des livres a touchés. Il ressemble à ne pas s'y tromper, à son vénérable et illustre confrère Sylvestre Bonnard qui penche vers la tombe, qui doit y être maintenant tout à fait. Moins casanier, il consent, à certaines heures, à promener dans le monde ses chagrins désuets. Il y fait bonne figure. Sans lui, le salon de Germaine, serait dépourvu de cette grâce d'un autre âge qui émane des cœurs longtemps endoloris, relève et solennise les dîners et les causeries. Il répand sur tout la verve intarissable de son esprit. Qui connaît mieux que lui, l'art de tirer d'un rapprochement une fusée d'étincelles ? La philosophie ne l'a pas à ce point cuirassé que tout soit sec et mort dans ce cœur. On entend geindre à travers ses phrases élégantes un gémissement étouffé de la pluie.

« Rien ne t'efface amour, toi qui nous charmes,
« Jeune homme, on te maudit, on t'adore, vieillard. »

Qui écrira jamais la psychologie des vieux savants ! On a celle des saints et des grands hommes. Celle-ci serait aussi intéressante et très neuve.

La Retraite

M. Franz-Adam Beyerlein

A Madame Emma

Ces « sales » Allemands sont lourds jusque dans leurs pièces de théâtre. Rien de facile, de léger, de vernal ne s'envole de cette pièce : *La Retraite*; ce qui ne veut pas dire qu'elle ne soit intéressante, par ailleurs. C'est une illustration de la mentalité allemande. On dirait un train rempli de soldats, de munitions de guerre, qui défile. Cela marche lentement, c'est une pièce-tortue. Le style en est traînant, dépouillé de poésie.

Décidément, les gens d'Outre-Rhin ne sont pas hommes de théâtre. Ce qu'ils ont encore fait de mieux et de pire, ce fut de fausser des billets diplomatiques, de déchaîner une guerre effroyable et, en fin de compte, voler l'Alsace à la France, mais leur bière

rude et graveleuse leur met peu d'imagination en la cervelle. Ah ! quels hommes graves. Ils n'ont jamais ri.

Il faut se garder de commettre pourtant une hérésie littéraire. Gœthe et Schiller ont su créer et surtout Goethe, dans tous les genres. Mais, c'est précisément, parce qu'ils avaient l'esprit moins allemand que les autres. Goethe était universel. Sa patrie intellectuelle est aussi bien la France que l'Allemagne. De son merveilleux *Faust*, une philosophie très haute se dégage. C'est le drame de l'humanité en raccourci, drapé dans la pourpre éclatante de ce génie. Mais il ne faut pas gratter longtemps, pour y trouver l'allemand avec sa philosophie nuageuse, son mysticisme raffiné.

Pays de philosophes qui ont accumulé théories sur théories, systèmes sur systèmes, idéologies sur idéologies, où le fait, depuis 1870, semble prendre, grâce à l'influence du génie pratique de Bismark, une importance qu'il n'avait jamais connue auparavant et s'érige en souverain. Ne cherchez pas en Allemagne un poète qui vous fasse vibrer comme un Musset, un Lamartine, un Rostand, vous n'en trouverez pas. Ces poètes sont moins poètes que ceux de n'importe quel autre pays, poètes par échappées et comme à regret !

Au premier acte, nous sommes chez le maréchal de logis chef, Volkhardt. Banneritz, capitaine com-

mandant, cause des choses de l'armée avec le maréchal. Il rend hommage aux états de service de ce brave et fait miroiter devant ses yeux l'avancement prochain. Leur causerie amicale qui prend des tournures grognonnes et délurées à ce point que l'on se demande si ces hommes ne vont pas se désentripailler, est interrompue par l'arrivée brusque de Claire Volkhardt, la fille du maréchal. Papa est mécontent, il gronde sa fille de l'avoir dérangé, il lui a fait défense tant de fois d'entrer ainsi lorsqu'il est avec quelqu'un. Mais Claire s'ennuyait d'être seule. Volkhardt annonce à sa fille le retour d'Helbig, maréchal de logis, fils adoptif de Volkhardt, qui a grandi aux côtés de Claire et a conservé d'elle, durant ces deux années d'absence, le plus délicieux souvenir.

Mais les sentiments de Claire, à son égard, sont bien changés. Elle n'est plus la même fillette d'autrefois et deux longues années suffisent à avoir raison des plus fortes amitiés. Et avec une jeune fille de seize ans, on ne sait jamais. L'éternité des amours est chose qui s'en va de plus en plus. On ne sait plus être fidèle et quand on l'est, c'est à demi.

Claire est amoureuse du lieutenant des uhlans, de Lauffen, et cela explique son attitude présente. Elle ne veut pas embrasser son frère d'autrefois. Il s'en indigne, il ne comprend pas ces airs de froideur hostile et cette poignée de main si correcte, si indiffé-

rente lui glace le cœur. On a changé sa Claire. Il rappelle les jours passées en commun, les tendresses et câlineries d'hier. C'est en vain. Claire reste de marbre et se montre d'une maussaderie détestable. Pauvre maréchal de logis qui pleurait déjà de félicité en revenant de là-bas et se forgeait un retour rempli de douces prévenances et de chaleureuse tendresse quelle peine il éprouve ! Helbig pressent qu'il existe un mystère là-dessous et il se promet, coûte que coûte, d'en découvrir la clef. Il surveillera sa petite amie, ses allées et venues, il saura, il saura tout. Rien ne demeure caché à l'œil vif de l'amant. Et son amour déçu, et ses fièvres, et ses doutes l'aideront à arracher aux choses, au destin, ce qu'il recèle de douloureux et d'amer.

De Lauffen était à causer avec Mademoiselle Claire quand Helbig arriva chez son père. Entre deux baisers, il a obtenu de la jeune fille la promesse qu'elle irait chez lui, le soir même, à la faveur de la nuit tombante.

De Lauffen fiévreux, agacé par la présence du lieutenant Kowen, se promène d'un pas saccadé et fait montre d'une telle indifférence à la causerie, que son ami remarque l'agitation et le trouble qui se sont emparés de lui. Il le lui dit. De Lauffen sourit, esquisse une vague dénégation et retombe dans sa rêverie. Il n'y est plus du tout. L'esprit, l'âme avec ses

puissances d'aimer et de croire est ailleurs, aux pieds de la femme adorée. Cet homme ne s'en ira-t-il jamais? Son bavardage ridicule, ses plans de campagne le rasent à souhait. Enfin, il est seul! De Lauffen revêt son plus bel uniforme et va se pencher à la fenêtre, en envoyant à la nuit sereine, propice à l'amour, l'hommage ému de son âme, débordande de sève. Un bruit, la porte s'ouvre. C'est elle. Effusion de caresses et de paroles enflammées. Ils échangent des serments d'affection éternelle. Et ils sont sincères, en ce moment, j'en prends à témoin le frémissement qui les agite et leurs regards où vibrent la sincérité profonde de leurs troublants aveux. Cependant, Claire, manifeste une certaine inquiétude, elle a des frissons subits, des tressaillements de peur. Elle se sent en faute et cela gâte beaucoup leur bonheur d'être ensemble. Soudain, un coup sec retentit à la porte. Ils sont saisis de terreur, perdent un moment la tête. Mais le lieutenant ordonne le silence et conduit Claire dans sa chambre. On s'impatiente à la porte et un coup plus violent que celui de tout à l'heure, ébranle l'air. De Lauffen excédé, tire le verrou et se trouve face à face avec Helbig. Les mots s'entrechoquent dans la gorge du pauvre maréchal de logis. Il sait tout, il a suivi Claire et supplie le lieutenant exaspéré, de vouloir bien l'entendre. Au comble de la rage, de Lauffen lui somme

de sortir par trois fois et sur l'insistance d'Helbig il lui déclare qu'il usera de violence, s'il ne s'en va pas de bon gré. Déjà les deux hommes ont dépassé toute mesure. Vous avez maintenant devant vous deux rivaux qui se disputent et veulent se donner raison de quelque manière que ce soit. La rage concentrée, la colère, l'orgueil triomphant, l'amour déçu dominent ce débat où s'étreignent deux êtres gonflés de jalousie. L'un, insultant dans son triomphe, veut garder en sa main l'oiseau rare qu'il a conquis un soir ; l'autre, celui qui souffre, réclame un butin qu'on lui a volé.

Helbig, tête baissée se précipite vers la chambre, ce pendant que de Lauffen saisissant son épée suspendue à la muraille, balafre la figure du malheureux. Et puis, il appelle l'homme de garde et lui enjoint de conduire à la prison Helbig qui, dit-il, s'est livré sur lui à des voies de faits.

Et nous sommes en troisième acte.

Le conseil de guerre siège avec toute la majesté raide et la pompe étincelante que les hommes d'Outre-Rhin savent mettre en ces cérémonies judiciaires. Paschke, major d'artillerie, se permet de temps à autre, d'égayer par des propos qui s'efforcent d'être drôles, ces assises qui dégagent un ennui puissant. Tour à tour, on interroge Helbig, de Lauffen, Oueiss, le maréchal des logis, Volkhardt. Helbig n'a pas

dévoilé la vérité. Il s'est tu par amour pour la jeune fille et afin de sauver son honneur en danger et pour épargner les cheveux blancs de Volkhardt, qu'il aime comme son propre père. De Lauffen, froid, rigide a suivi l'enquête judiciaire, sans qu'un muscle de sa figure ne vînt trahir son secret et le bouleversement intérieur qui le secoue. Lui aussi, il n'a pas dit la vérité et à la fin de son interrogatoire, il a réclamé pour le prétendu insulteur, les circonstances atténuantes, l'ivresse dans laquelle était Helbig au moment de l'agression. Le maréchal des logis chef, est questionné. Il n'a pas remarqué que son fils avait bu plus que de coutume et la violence n'est pas le défaut dominant d'Helbig.

C'est la fin. De Lauffen va prêter serment qu'il a dit toute la vérité lorsque, soudain, l'un des avocats se lève et demande que la fille de Volkhardt qui, par le maréchal a fait savoir à la cour qu'elle avait quelque chose à dire, soit amenée devant le conseil de guerre. D'abord tremblante, timide, cherchant ses mots qui viennent mal, Claire se ravise ensuite et dévoile à la cour tout ce qui s'est passé. Le désespoir du maréchal de logis est grand, il allait fou de colère s'élancer sur de Lauffen, quand heureusement, Oueiss le retint. Claire Volkhardt a sauvé tout à la fois son frère adoptif et son amant, car le faux serment qu'allait commettre de Lauffen, le jour où la

vérité eût été connue, lui aurait mérité des années de travaux forcés.

Brisé au moral, rendu de fatigue physique, de Lauffen sommeille lourdement sur son canapé. Mais il ne peut fermer que difficilement l'œil. Les regrets, sous forme de remords, l'assiègent. Il se sent tenu de réparer et la seule manière qui s'offre à lui est d'épouser la fille de Volkhardt. Comment se résoudra-t-il, lui, un lieutenant des uhlans, à mettre sa main dans celle des oncles, des parents de la jeune fille qui sont d'origine vulgaire.

Le maréchal des logis demande à être entendu. L'entrevue est douloureuse, émouvante. Il veut venger l'honneur outragé de sa famille. Ce vieux soldat aura donc blanchi dans le service pour subir une telle honte, une telle injustice ! Ah ! c'est trop. Il faut que réparation soit faite sur le champ. Il provoque de Lauffen qui lui commande le calme. La colère de Volkhardt grandit et s'exprime en paroles sanglantes. Le lieutenant finit par lui avouer — dernier affront — qu'il ne peut pas descendre à se battre avec un maréchal de logis. C'est juste. Volkhardt n'y avait pas songé. Mais voilà Claire qui apparaît sur le seuil, pâle, toute triste en ses vêtements de deuil. Son père la somme de s'en aller. Elle refuse. De Lauffen intervient et comme Volkhardt s'élançait sur l'amant pour le tuer, Claire se jette entre les deux hommes.

Pluie d'injures. Claire s'écrie que la colère du père doit retomber sur elle et non sur le lieutenant, parce que c'est elle qui s'est donnée à lui. Alors Volkhardt égaré par cet aveu, fou de désespoir, saisit son révolver et la tue.

Révolver et mort. Pour un peu, nous retombions dans le « mélo » qui fleurissait, il n'y a pas bien longtemps encore, au théâtre. En quel mauvais style tout cela vous est narré. Quelle pièce lourde ! Oh ! lourde, lourde, oh ! combien lourde était mon âme... !

La Vie de Bohême

Théodore Barrière et H. Murger

« Ultime espoir de ceux que la vie »
« Caressa sur un sein trop moëlleux »
« Le rêve hasardé nous convie. »

« Le réel, furie inassouvie »,
« Strangule sous ses doigts anguleux »
« L'élan d'idéal que tant on aime »,

« Et nous n'irons pas, pour but suprême »
« Au gré du songe et des pas houleux »
« Cueillir l'oubli, pavot de Bohême. »

Guy Delahaye
(*Les Phases.*)

A Pap.

Pavot de Bohême ! Combien la cueillent cette fleur funèbre, violacée, rougeâtre, amère, qui se balance au-dessus des abîmes? Fragile, peu viable, elle s'ef-

feuille dans la main qui l'a moissonnée sans laisser de parfum.

La Vie de Bohême , c'est l'histoire immortelle des amants qui veulent aimer toujours et ne se soucient pas d'assurer l'existence matérielle sur laquelle reposent les fidélités durables ; c'est l'histoire émouvante des chercheurs d'idéal, des poètes méconnus et des philosophes sous les toits. Petit tableau de vie sentimentale où se meuvent des silhouettes d'étudiants éternels, de neveux qui méprisent les millions, de grisettes aux robes de vingt sous rehaussées par la grâce du sourire et la mélancolie des regards ; pauvres petites poitrinaires, achevant leur agonie quand les feuilles mortes s'amoncellent dans le parc avec la lourdeur des définitifs adieux. Décor de misère joyeuse qu'éclaire le moindre rayon de soleil, le plus petit sou d'or, estompé du plaisir et de la fièvre, de temps à autre par l'ombre de la mort.

Ces enfants provoquent la vie, ils jonglent avec elle, ils lui jouent ce tour superbe de rêver, rire, chanter, boire, aimer, être heureux sans l'avoir mérité d'aucune façon. Ce sont des gaillards aimables, fantasques, truculents, qui lui ayant placé un bandeau sur les yeux, la conduisent au gré de leur fantaisie désordonnée et s'imaginent candidement qu'elle n'aura pas le dernier mot de tout. On ne sait pas vous

la raconter cette histoire. C'en est une réellement et bien vécue.

Elle a ses heures de soleil, d'insouciance heureuse, dans le plus désintéressé et le plus complet abandon de soi-même. Fleurs de tendresse jetées au vent qui passe, enivrantes émotions devant les roses qui tendent leur calice vers la plénitude de la lumière, la femme adorée entrevue à travers les glycines d'un balcon enchanté. Murger l'a embellie, cette existence délurée de Bohême. Elle n'est pas celle qu'il a si poétiquement décrite : ce rayon n'est pas si lumineux, ce jour renferme plus d'ombres, cette désinvolture est plus traversée de sursauts vengeurs, ces rires secouent des sanglots. Et le nectar qu'elle offre est un frère déguisé du poison. Ce qu'elle nous laisse donc, de plus réel, de plus tangible, c'est le regret, le vide, le grand vide où errent, mélancoliques et dépourvues de sève, les âmes rassasiées, grasses de volupté.

Nous n'en avons plus maintenant, que des pastiches mal réussis et grotesques. Notre temps, avec ses habits corrects et ses pantalons pressés, répugne à ce genre de bailler la vie. Restent encore d'inoffensifs fainéants qui marchent dans une floraison de plaisirs et meurent livides et transis sous le baiser de la déesse. Ils tourbillonnent, deviennent gâteux sans originalité. Ces allures ne sont plus 1830.

Le jeune homme qui a lu l'histoire de la Bohême,

rêve de ce pays où régnaient le caprice amoureux, le mépris de l'argent, les promenades au clair de lune si doucement complaisantes aux madrigaux suaves, chromatiques. Mais, il ne va jamais au bout du rêve. Il fera, peut-être, quelques grosses folies qui le laisseront plus fatigué que la veille, sans effort pour le bien, sans élan vers les cîmes. Sa manière de jouir est d'un prosaïsme qui ferait jeter les hauts cris aux Marcel, aux Rodolphe, et aux Schaunard.

Quel homme terriblement « million » que M. Durandin ! Il ne rêve que trésors, mines de diamants, somptueux châteaux, courses fastueuses dans des équipages princiers. Il songe à marier son neveu Rodolphe à une dame de Rouvres, de noblesse authentique. Le jeune homme se dérobe aux pressantes sollicitations de son oncle. Il n'épousera pas la femme qui ne répond pas à son idéal. Les projets de Durandin sont accueillis par des cris de révolte. Cependant, madame de Rouvres va venir. On ira la chercher à la gare. Rodolphe ne sait où donner de la tête. Mais, l'oncle avait compté sans les habitants de la Bohême, qui, près du château, en troupelet folâtre, s'ébattent sur l'herbe, avec des chansons à la bouche, des rires qui montent avec un bruit de musique et charment l'oreille tendue de Rodolphe, qui, grimpé sur le mur, leur adresse un salut amical. Il n'en fallait pas tant pour s'attirer déjà des sympathies et

Marcel, pimpant, égrillard, enjambe le mur et demande au maître de céans couvert et fourchettes, afin de compléter leur service de table. Bientôt, toute la troupe dégringole de l'autre côté du mur, et c'est Musette frissonnante de joie, et c'est Phémie qui adore les pommes, et Schaunard, franc luron, va-nu-pieds adorable, secouant des mots d'esprit et les éparpillant partout. J'allais oublier de vous présenter Baptiste, ce serviteur fameux qui lit M. de Voltaire. Il est très original. Colline, philosophe de pacotille s'entend à merveille avec cet Homais au petit pied, à ce point que très goulument, ils vont manger tout le dîner dans le corridor. Désespoir comique de Musette et de Phémie. Rodolphe, aux dépens de l'oncle, leur paie une hospitalité royale, parsemée de bons mots, où circule autour de la table improvisée, garnie de mets savoureux, une gaîté folle, enthousiaste, qui menace de ne plus finir. Ils sont tout à la fois hôtes, orchestre et boute-en-train. Ces amants de la vie heureuse sont deux fois ivres : de vin et de gaieté. Mais Baptiste paraît, épouvanté. Il vient d'apercevoir la voiture de Monsieur au tournant de l'allée. Aussitôt de déguerpir : tous ces derrières « émerveillés », déboulent sur le gazon.

Monsieur Durandin se précipite dans la pièce, ganté et cérémonieux. Madame de Rouvres, prise d'un malaise subit s'est vue forcée d'arrêter en route à l'auberge.

Rodolphe, frappé par une idée heureuse, offre à son oncle qui n'en peut croire ses oreilles, de se rendre auprès de la dame.

Mais, il n'a pas sitôt franchi le seuil de la maison, qu'il se sauve avec les compagnons de tout à l'heure et fait le pied de nez à Durandin qui s'arrache les cheveux. Et la toile tombe sur cette crise avunculaire.

Deux mansardes au cinquième étage, tristes, nues et froides. Rodolphe dort d'un sommeil épais, entrecoupé de cris nerveux. Déshérité par son oncle Durandin, il a mené une existence tour à tour ensoleillée et remplie d'accidents fâcheux. Il n'a pas mangé depuis hier et voilà pourquoi, ventre affamé, il n'entend pas le propriétaire — oh ! les propriétaires, — qui frappe à sa porte. Musette se confectionne un bonnet de dentelles, avec une franche bonne humeur de fille que n'ont pas encore durement atteinte les morsures de la vie. Elle s'accommode assez bien de ce branle-bas d'existence qui, du soir au matin et du matin au soir, la met sur le pavé. Son cœur jeune, s'oubliant dans la constance immuable de l'amour, se donne sans calcul. La vanité des soieries n'est pas encore entrée dans sa petite cervelle. Elle s'y logera assez tôt et alors c'en sera fini du bonheur.

Le propriétaire est sans clémence pour la pauvrette. Il réclame son loyer avec force éclats de voix

Musette, qui n'est jamais en peine de se tirer d'embarras, pirouette sur ses talons et lançant une gaudisserie au bonhomme estomaqué, s'enfuit de toutes jambes. Le sort veut que Marcel loue la chambre de Musette. Et, il n'est pas aussitôt arrivé que, pratiquant un trou dans la muraille, il aperçoit dans l'autre chambre, une délicieuse jeune fille en train de placer ses colis. Forcé de partir par le propriétaire, Rodolphe frappe, en passant, à la chambre voisine et à sa grande surprise tombe dans les bras de Marcel. Rodolphe reconnaît, par la petite lucarne sa Mimi qu'il avait voulu marier un jour. Il se sauve et court se jeter à ses pieds. Musette est revenue... Et le deuxième acte se termine en effusions d'amour.

Nous sommes chez Musette. Un air de petite aisance circule à travers les nœuds de rubans qui entourent les chaises, la console et le rideau blanc qui semble de la neige soulevée par la brise. Les multiples relations de cette fille d'amour lui permettent de donner un semblant d'élégance à sa demeure. Il y a des fleurs, ce n'est plus la mansarde d'hier si glacée dans son dénuement. Musette est bien changée. Elle a des allures d'indépendance qui inquiètent parfois Marcel et depuis quelques jours surtout, il pressent un malheur. Sa nervosité fait éclat à propos de tout et de rien.

Mimi est toujours la même, inlassablement aimante

et fidèle. Elle mourra si jamais Rodolphe l'abandonne. L'oncle Durandin poursuit toujours de ses reproches son neveu égaré. Il lui promet des millions s'il consent à redevenir raisonnable et bourgeois. Rodolphe fait la sourde oreille. Mais l'oncle a machiné un plan qui ne réussira que trop. C'est à Mimi qu'il va s'en prendre, il la convaincra qu'elle est un obstacle au bonheur de Rodolphe. La pauvrette se laissera prendre ingénuement au piège. Grâce à une conspiration avec le domestique Baptiste, il fera remettre à Rodolphe des lettres qui empoisonneront son amour. Rodolphe doutera d'elle, et quand Mimi se sera enfuie mystérieusement, il ira par dépit, ou désir d'oublier, brûler de l'encens à Madame de Rouvres. Alors, Mimi, folle de regret et ne pouvant vivre sans son Rodolphe pénétrera chez la comtesse et sollicitera une entrevue.

Pris de remords, Baptiste va tout réparer. Il verra M. Rodolphe et dévoilera le complot tramé contre lui. Mais auparavant, Mimi cachée dans la chambre voisine, écoutera jusqu'au bout, sans clamer son supplice, les déclarations de Rodolphe à Madame de Rouvres. Entrevue pathétique de Mimi et de la comtesse. Mimi ne se possède plus, injurie, lance des outrages et crie tout haut son amour en affirmant que Rodolphe ne peut aimer qu'elle. Elle veut partir.

Mais le neveu de Durandin, instruit par Baptiste de tout ce mystère, se précipite dans le salon, cause

du scandale et ajoute qu'il ne sera jamais l'époux d'une femme qui l'a trompé d'une manière si indigne.

Et il retourne à son ancienne vie de jadis. Ils sont là tous deux, Marcel et Rodolphe, rêvant des bonheurs de la première jeunesse. Ils remuent la cendre des regrets et pleurent en regardant leur logis vide du seul rayon qui l'avait éclairé jadis. Marcel chante douloureusement la chanson de Musette. Reverront-ils jamais Musette et Mimi? Le silence retombe sur cet appel de leurs âmes au bonheur passé.

Mais quel est ce petit coup discret frappé à la porte? Qui songe à leur infortune? Une poussée brusque, nerveuse et Musette toute en larmes, revenue de ses infidélités, entre comme une flèche lumineuse dans la chambre.

Et, c'est la poitrinaire Mimi, rendue de douleur et de regrets, qui ne peut plus supporter l'ennui écrasant de l'hôpital. Mimi va mourir ! Mimi est morte !

De jolis épisodes, des scènes où l'esprit pétillant, lance ses fusées. Quelques tableaux brossés de main de maître, voilà l'œuvre de Murger mise à la scène

La Massière

M. Jules Lemaître

A Madame Alphonse du S C.

Eh bien ! oui, tu me la prends ! et c'est cela qui est abominable... Dieu sait si notre amitié était innocente !... Mais cette enfant-là... Je ne peux pas dire ce qu'elle était pour moi... Un rayon de soleil d'automne... une grâce... une chanson... une romance, si tu veux... la dernière. Elle me refaisait un cœur jeune, malgré mes rides... elle avait la charité de me laisser croire qu'elle avait besoin de moi... Non, je ne peux pas dire... mais tu comprendras... plus tard... Et tu veux me la prendre?...

Le monologue de Marèze, interrompu par les cris de révolte de son fils, continue ainsi, grandissant en émotion perlée de larmes. C'est comme un chant de cygne qui a reçu aux flancs le dard mortel et qui

laisse éclater avec une vibration intense, la douleur qui le tue. Et ici, la comédie se hausse jusqu'au drame où palpitent des vies humaines. C'est le coup de lumière, éclairant de façon brutale et définitive la destinée de chacun, plongeant le pauvre Marèze dans la réalité des choses terrestres. On ne fait plus attention au vieillard bougonnant et maussade de tout à l'heure, du moment que c'est un être courbé par la douleur, une vieille masse grise effondrée sur elle-même qui sanglotte, le front dans les mains, et pleure son insaisissable chimère. Je ne sais pourquoi j'ai vu en ce vieux Marèze, l'image de la pauvre humanité, quémandant sur toutes les routes d'ici-bas l'impossible bonheur, toujours insatisfaite et chagrine, courte dans ses élans vers ce qui peut l'arracher aux laideurs triomphantes, inlassablement désireuse de ravir le feu des étoiles, et retombant sans cesse sur le chevalet de ses tortures.

Nous avions entendu cette pièce au sortir du collège, à cette heure de la vie où l'âme projette ses premiers rayons dans l'infini. Tout nous paraissait honnête et beau. Nos illusions étaient sœurs de nos espoirs. Nous apportions avec nous de la bonne volonté et des énergies qui demandaient à être utilisées pour le bien. Les déclamations de Jacques contre le monde officiel chantaient faux à nos oreilles ; ses idées de jeune artiste libre et fier, allant à heurter

les idées courantes, nous semblaient injustes, irraisonnables.

Depuis... les dieux sont tombés. Elle nous est apparue dans tout son mensonge, cette grandeur factice qui s'édifie au moyen de journaux gavés de grasses prébendes. Nous saluions en ces hommes qui tenaient en leurs mains les destinées du pays, les continuateurs du passé, et soudain à la lumière des faits, nous nous sommes aperçus qu'au lieu de la grandeur morale, ils représentaient la basse religion du succès. Jacques Marèze avait vu plus clair que nous. N'importe. Toute une jeunesse maintenant exubérante de vie, consciente de ses devoirs et devançant le mépris de l'histoire, a déjà fait le procès de la génération qui s'en va, emportant avec elle « ces sirés » des pieds à la tête qui ont amoindri l'âme canadienne-française.

C'est une belle pièce que la « *Massière* », non pas parce qu'elle est de Jules Lemaître, mais de ce qu'elle éveille en nous le sentiment de l'inexprimable et du fini. Pièce d'anatomie morale, âme d'hiver étudiée avec un art savant des couleurs, qui se déplie sans grandes secousses, largement humaine et s'affinise sous la touche de l'amour attardé. La pénétration psychologique pouvait-elle aller plus loin et est-il dans toute la littérature dramatique depuis vingt-cinq ans, une étude d'âme plus fouillée, plus retournée

en tous sens? C'est la quintessence des amours de déclin et comme les couchers de soleil, cela prend par les fibres et rouvre en nous la source subtile des mélancolies profondes.

Elle fait songer cette pièce, à ces tableaux d'intérieurs flamands où les personnages évoluent dans le clair-obscur de leur demeure et de leur destin, occupés à la besogne journalière, souffrant tout bas le fardeau du jour et le grave silence des heures qui tombent. Pas de fracas dans ces vies uniformes, pas de catastrophes retentissantes dont le monde parle. Il faut se pencher sur ces eaux tranquilles pour entendre le bruissement qui gronde en sourdine. Basses profondes, les existences toutes lancées dans la dissipation et le tapage, éblouissant la foule des naïfs en donnant l'illusion d'être entièrement tissées de joies, empêchent de discerner le son véritable et élevé qu'elles rendent. A de certains moments, la pièce touche au silence, on sent la palpitation des âmes qui grincent, s'émeuvent, gémissent et ont quelquefois des appétences vers les gouffres.

Monsieur Marèze, artiste de renom, âgé de cinquante-cinq ans, s'éprend de Juliette Dupuy — la massière — qui dirige l'atelier en son absence, distribue les fournitures et maintient l'ordre. Sa jeunesse émouvante et le courage héroïque qu'elle dépense à faire vivre ses parents malades, fatigués

et gagnant peu, remuent le vieil artiste. Il lui procure des leçons, corrige ses croquis qu'elle envoie au Salon et ce qui donne de l'autorité à la pauvrette, il met sa signature au bas des « ordures » de ses élèves. Il paie de sa propre monnaie les tableaux qu'il assure être vendus à un riche Américain. Pour tout cela, il se croit permis — le vieux cassé — de s'informer si elle est... sage. Pauvre Marèze ! il se sentirait moins joyeux si elle allait lui dévoiler un péché rose. Nous autres hommes, nous poussons l'inconséquence jusqu'à exiger qu'une femme soit irréprochable, nous lui marchandons avec avarice l'indulgence que nous réclamons à grands cris.

Juliette est sans tache. Marèze est heureux et content. Il avait rêvé, le grand poète, rencontrer en sa vieillesse assombrie et rhumatisante, une petite fleur poussée sur les frontières de sa vie, gardée de tous les vents mauvais, immaculée, belle, se donnant aux autres avec la constance et l'entêtant caprice des juvéniles ardeurs. Il voulait en respirer le parfum exquis, se griser à nouveau, redevenir jeune et sous ses cheveux blanchis, essayer de ressaisir l'âme des sensations mortes — celles de vingt ans.

Marèze ignore la profondeur du sentiment qui le pousse vers la massière. Et mon Dieu ! un artiste, parce qu'il est une sorte de surhomme, un être d'exception, ne vous semble-t-il pas qu'il doive aimer

autrement que la foule dévorée de plaisirs vulgaires et bas? Est-ce que ses façons de comprendre, de sentir, de traduire dans ses études sa vision originale et personnelle du monde extérieur, d'y imprimer le reflet de sa personnalité subconsciente, ne lui confèrent pas un droit supérieur à l'amour dans tous les temps? Ses amours sont dénués de matérialité, ils reflètent autre chose que la troublante lueur des passions coutumières, ils prennent leur aliment dans une communion de désirs lavés, nets et purs. C'est le rayon d'or qui tombe de vos yeux, jeune massière, c'est cette aptitude plus aiguë de vous adapter à l'âme poignante de ses rêveries, fixée sur la toile, qui fait que, voire dans ses esquisses inachevées, vous saluez de votre doux sourire, l'œuvre future qui attachera le laurier immortel au front du maître. De tout cela, et de votre modestie touchante, vde otre labeur obscur qui laisse pressentir un être qui s'immole à la Beauté, se compose l'attrait sincère, irrésistible, maladif de Marèze pour vous.

Je serais bien tenté de raisonner ainsi et je voudrais bien que les artistes créent une forme éthérée de l'amour. Les psychologues de l'avenir nous découvriront peut-être chez les génies, un système d'aimer, inconnu des autres, qu'ils dresseront savamment à l'heureuse surprise des amoureux d'idées. D'ici là,

nous tenons les artistes pour peccables, et quand ils marchent sur des abîmes, ils y tombent.

C'est bien l'opinion de Madame Marèze. Nous nous inclinons devant cette saine et noble figure. Nous la connaissions d'ailleurs, nous avons vécu de sa vie. Elle a des facultés d'endurance et des réserves prodigieuses d'énergie, nous lui devons le meilleur de nous-même. On la salue dans ses rêves, elle habite le sommet de notre pensée pour éclairer, surveiller et ennoblir nos actions. Son ombre chérie nous effleure tout le long de la journée, elle est là pour nous prendre dans ses bras quand le cœur se gonfle et éclate. Elle nous préserve de bien des déchéances, et ni les séparations, ni les déboires et les amertumes renouvelés ne pourront effacer en nous les contours sacrés de sa silhouette, résignée, attendrissante et pâlie.

Madame Marèze ne se fait pas d'illusion sur l'état d'âme de son époux. Elle lit en lui, comme dans un livre ouvert et c'est vraiment délicieux de voir ce bonhomme, rager d'être toujours pris au piège. Que ne donnerait-il pas pour trouver le moyen de cacher ses sentiments ? Encore, est-il bien sûr qu'il ne se berne pas lui-même. Avoir du bon sens quand on a vieilli, est souvent aussi difficile que lorsqu'on porte gaillardement son printemps. Il tombe donc dans le panneau à chaque fois. Elle le traite en enfant malade et c'est de la sorte qu'on aime à le voir traiter. « Il

y a des choses que tu ne peux pas comprendre, ma pauvre femme », lui dit-il un jour. Sauvons de l'oubli cette parole ! Qui ne trouverait dans cet aveu angoissé une philosophie très haute, une forme rajeunie de l'axiôme socratique ?

Jacques le frondeur a fait des siennes. Il guette tous les jours Juliette, et ensemble, ils courent les musées, élucident les questions d'art. Cet amour de tête se change en un sentiment très vif qui fait désirer à Jacques l'union étroite du foyer. Il s'ouvre de son projet de mariage à la mère, qui met tout en œuvre pour l'en dissuader. Jacques en appelle au vieux Marèze, il se montre cruel en vertu de ce privilège qu'a la jeunesse et qui s'exerce en dépit des cheveux blancs et des dernières idoles qui s'affaissent dans les cœurs vieillis. Son père le chasse. Madame Marèze ayant réfléchi, mande la massière qu'elle avait congédiée jadis de l'atelier de son mari. La conversation s'engage et Juliette lui apparaît ce qu'elle est véritablement, une brave et honnête travailleuse. Elle décide, séance tenante, malgré le refus de la jeune fille, le mariage des deux enfants. Marèze est nommé à l'Institut. Les jeunes filles de l'atelier lui présentent un bouquet avec une adresse, que la massière termine de lire, vibrante d'émotion. L'artiste baisse la tête et dans un geste généreux et détaché,

il jette dans les bras l'un de l'autre, Jacques et Juliette, pendant que, branlant la tête, bouleversée, tremblante, la mère murmure : « Pauvre Marèze ! »

C'est une bien délicieuse pièce.

Francs-Maçons

MM. Claude Rolland et Leprince

Francs-maçons ! Titre évocateur et suggestif, qui nous a fait rêver, en écoutant gémir les oiseaux d'automne.

Francs-Maçons ! S'agit-il, comme vous pouvez peut-être le penser, de l'homme au « huit reflets », qui détruit l'Eglise à tous les coins de rue, tandis que les clochers pointent toujours dans l'infini, narguant de leur sereine quiétude les efforts impuissants des démolisseurs? De ce bonhomme Homais qui ne change pas, malgré les nouveaux attifements extérieurs dont il s'affuble, vivant toujours sur un vieux fonds de suffisance, de bêtise, d'ignorance, d'affirmations creuses et surannées, qui n'a rien lu, rien compris et rien appris? Est-il question de ce cabaleur

électoral qui a vendu son âme au diable, qui ramassé dans tous les ruisseaux, respire la fange, en mourra tôt ou tard, ou encore de son compère, le coulissier fameux, bedonnant « bedonneux », faisant la navette dans les corridors des parlements, élu, entre tous, afin de surveiller les intérêts maçonniques? Est-ce que l'on s'est mis en frais de caractériser cet avocat retors, farci de jurisprudence des pieds à la tête, qui refuse de reconnaître aux mots « d'idéalisme » et de « sens moral » leur vertu créatrice et féconde , se moque de l'un et de l'autre parce qu'il en est totalement dépourvu, et qui composant avec tous les partis et toutes les religions, se fabrique une façade d'indépendance et dupe de la sorte les esprits naïfs? ce député, couvert de médailles et de rubans, prodigue d'or, achetant des statues au curé de sa paroisse, pour le soir, en rire avec des intimes, en sablant le champagne jusqu'aux petites heures du matin ? A-t-on dessiné, d'un trait immortel les silhouettes chafouines, hagardes du franc-maçon poète, du franc-maçon journaliste, qui convoite un ministère d'Instruction Publique ? Nullement.

Il ne s'agit pas non plus de ce « fin de siècle », disciple d'Hippocrate, abruti total, viveur turbulent et fantasque, plongé à mi-jambe dans le bourbier du matérialisme, qui met tout son génie à expliquer le monde, par Flammarion, oubliant que le plus grand

des médecins, Pasteur, a écrit des paroles révélatrices et sublimes, qui le sortiraient de son néant, si le bon sens et l'idéalisme pouvaient avoir raison, un jour, de son nihilisme grotesque et insensé.

Mais cherchez donc? Alors, nous apercevons, sous le voile des images, le machiavélique profil — pâle ressemblance du masque de Van Dyck — de ce morticole sectaire, tortilleux, tudesque, dont le nez effilé s'avance avec une délicieuse impudeur, sous un large chapeau de feutre impeccablement le même, cependant que de son pas virginal, il soulève un nuage de poussière? Nenni. Je vous le demande, fait-on passer sous vos yeux, ce vieux cheval de retour qui administre maintenant la justice, parce qu'il lui est impossible d'être autre chose et qui doit se consoler des mélancolies de son hiver en songeant à ses doux ébats de jeunesse? Vous n'y êtes pas encore?

On ne nous parle pas davantage de ce franc-maçon distingué qui, à côté des vieilles disciplines, qu'il rejette ou méprise, en institue une autre, se crée de lui-même et à son insu une sorte de bagne moral où il étouffe, halète, aspire vers des horizons illimités. C'est sa manière à lui, de pousser le cri de Musset :

Malgré moi, l'infini me tourmente. »

Revanche ironique de l'atavisme qu'il combat au

nom de la liberté et de la morale nouvelles, il ne pourrait vivre, sans un ordre qui harmonisât en lui les forces vives qu'il met au service de la destruction ! Tout l'édifice de sa vie intérieure repose sur la négation de lui-même, car il s'est refait avec les débris des croyances tombées, un système personnel de penser, de souffrir, de haïr et de croire.

Ce débat d'une âme prise aux liens qu'elle s'est forgées, est douloureux. On saluerait dans ce tourment quelque chose de noble trahissant le désir de Gœthe vers la lumière, si on ne savait, par ailleurs, que celui qui est devant nous, est un semeur de ruines et, ce qu'il imagine le moins, le prisonnier de son fanatique caprice, l'enchaîné moderne que le siècle vainqueur traîne à l'arrière de son char, bouffi de son impossible chimère d'éteindre les lumières du ciel.

Les francs-maçons de Claude Rolland ne ressemblent guère à ceux dont nous venons de parler. Ce sont ces derniers qui nous eussent pourtant intéressés et nous avons cru qu'ils viendraient défiler sur la scène, depuis le vénérable de l' « Emancipation » brandissant le compas et l'équerre, jusqu'au menu fretin, un juron à la lèvre, s'attachant à la toge du Grand Maître. Nous avons été cruellement déçus.

Les vrais Maçons n'ont pas bougé. Disséminés dans l'orchestre, pâles et terreux sous l'éclat des lustres, on pouvait apervevoir leurs calvities luisantes

et leur mine effarée. Ils se sont vite déridés, car pas le moindre petit complot maçonnique ne fut éventé. Ils semblaient heureux de ne pas se trouver de ressemblance avec ceux de la scène. Ils avaient tant craint que leurs ridicules fussent étalés au grand jour. Ce qu'ils étaient heureux !

Les francs-maçons de Claude Rolland et Leprince sont bénins, inoffensifs, niais et bouffons. Ils nous font songer à d'anciens acrobates qui veulent « se ranger » et faire bonne figure dans le monde bourgeois. « Mais chassez le naturel, il revient au galop », — et voilà nos bonhommes qui se remettent à faire des jeux au salon en présence de Madame qui reçoit en tenue... de cuisine. Ils sont assommants, ces francs-maçons-là ! Ne rien trouver de mieux pour se débarrasser d'une femme gênante et maussade, que de se faire « porter » franc-maçon, cela témoigne d'une disette incroyable de ressources. N'en déplaise à Messieurs Rolland et Leprince, les hommes ont plus de génie que cela.

Mais c'est du vaudeville? Soit. Depuis quand le vaudeville doit-il ennuyer les gens pendant deux heures? Il y a vaudeville et vaudeville, il faut savoir choisir. Pas le moindre mot spirituel qui mérite d'être souligné, pas un sentiment élevé qui doive être sauvé de l'oubli. C'est mécanique comme une machine à drôleries, à l'usage des enfants. Il n'y a

que des jambes qui remuent, des bras en l'air, des grimaces plus ou moins drôles, des cabrioles, et une course d'une heure, — l'initiation maçonnique —, accompagnée d'une déclamation emphatique, par un braillard de banlieue, si stupide, qu'on lui passerait volontiers la chemise de soufre. Le rite maçonnique est plus compliqué. J'en appelle au grand-maître de l'Ordre.

La Rivale

M. H. Kistaemaeckers

A J. B. Lagacé

Madame de Staël, au comble de sa puissance littéraire et politique, s'écriait : « La gloire est le deuil éclatant du bonheur. » Elle disait vrai, cette femme. En général, les hommes s'accommodent mal d'un surcroît de bien-être et de splendeur. « Montés sur le faîte, ils aspirent à descendre. » Il n'y a que les vrais grands génies qui ne perdent pas l'équilibre ; ils sont, en quelque sorte, des dieux, au-dessus des faiblesses communes, et qui commandent l'admiration du temps. Ils éclairent de leur imposante majesté le tableau de la civilisation. Voués à l'absolu, ils ont ignoré le martyre de nos ignominies et le tourment de nos puériles agitations. Les autres, ceux qui laissent dominer chez eux la bête, restent enfermés dans la

prison des sens, ils ne vont guère plus loin que le bout de la chaîne, ils s'y meurtrissent, quand ils n'y laissent pas le sang de leur âme.

Est-il existence plus irrémédiablement finie, dévastée que celle d'André Brizeux? Vous n'y trouverez pas même une pierre qui demeure debout : c'est la déchéance complète, absolue. Rien ne repoussera sur ces ruines morales et physiques dans lesquelles il erre mélancolique, blessé à mort. Son génie et les virtualités fécondes qu'il renfermait, tout cela a été dévoré par l'Eros cruel ! Fantômes de plaisirs après lesquels il a couru éperdûment, avec l'allure du vertige, foulant à ses pieds, femme, situation, devoirs d'homme public et privé, le laissent désœuvré, gâché, pantelant de souffrances, avide d'eaux pures, dans la banqueroute finale de ses croyances en lui-même. Il n'y a plus que deux alternatives possibles : la mort ou l'acceptation courageuse des conséquences du crime qu'il a commis.

Que d'efflloraisons, au cours de l'histoire de la pensée humaine, se sont arrêtées à mi-chemin ! Le vil égoïsme, l'ameutement des médiocres contre ceux qui portent un printemps au front et dans l'intime de leur être, une chanson divine prête à s'envoler, ne suffisent pas à expliquer ces chutes lamentables et définitives. Le serpent, sous les roses, a donné sa piqûre mortelle. Soit, mais on ne tue que ceux qui

veulent bien mourir. Les autres ont leur heure et quand elle tarde à venir, à cause de la petitesse des hommes, ils la prennent, s'en font une arme et descendant sur le sable des arènes, ils déchirent leurs vêtements afin que l'on sache ce qu'ils sont et leur âme, et leur pensée, et leur conscience apparaissent à la foule.

Pour André Brizeux, quel réveil douloureux d'un rêve enfiévré ! Il gémit, se roule, se tord dans son impuissance. Remontant en sa pensée fébrile le flot des ans révolus, il aperçoit sa vie d'artiste, rêvée si glorieuse au début. Il sent bien qu'il périra tout entier dans sa tombe, lui qui était né pour mirer son front dans les astres ! Les siècles futurs ne le distingueront pas de cette foule incolore et remuante de petits grands hommes qui jouissent durant une époque, de vogue éphémère !

Sous le jour brutal de la réalité, la nostalgie des choses qui auraient pu être et ne seront jamais, le torture. Il marche dans une espèce de vague somnambulisme. Il voit rouge. Pris déjà tout entier par le monstre, il ne tente même pas de s'arracher à ses griffes. Que ce doit être une grande douleur que celle d'un artiste qui, grâce à une vision rapide, prend conscience de sa valeur stérilisée par la passion ; de se savoir fini, vidé, de contempler une dernière fois dans le champ de sa pensée, ses créations, belles au

matin, étendues désormais mortes avant d'avoir su vivre !

La Rivale est un drame d'une intensité de sentiments et de pensées vraiment extraordainires. On n'y est guère heureux ; on y vit toujours sur des pointes de compas. Un sculpteur de renom, Brizeux, est marié depuis plusieurs années à une charmante femme qui a mis à le servir tout son dévouement, et l'adore parce qu'il représente à ses yeux le mari idéal et l'homme que caresse la gloire. Ils ont vécu des années heureuses, ensemble ils ont triomphé de l'obscurité et forcé le public à lever les yeux sur le maître André. L'atelier, où il travaille chaque jour, est orné de Gobelins authentiques. Un luxe inouï d'art, de statues, de bibelots curieux, et rares, y compose une atmosphère supérieure.

André rêve de couler dans le bronze l'œuvre magistrale qu'il jettera « comme un défi au temps ». Jusqu'ici ses efforts ont été vains, il a été incapable de créer. Des charpentes idéales, des schémas grandioses, beaucoup de rêves dont il n'a pu, hélas ! saisir le fuyant mystère, hantent sa tête endolorie. Essaie-t-il de se remettre à la besogne, le ciseau lui tombe des mains et il reste là, angoissé, face à face avec sa chimère. Il devient plus irritable que jamais. L'aile du malheur plane sur cet heureux foyer. Si les doigts sont inhabiles, la voix stridente, le front

chargé de nuages, il y a un amour qui couve dans le cœur de l'homme, il éclatera à la moindre lueur de réponse. Ces nervosités doublées d'impatience rageuse, d'amertume, de paroles cassantes, acérées comme une lame de couteau, indiquent que le mal n'est pas à la tête. L'inspiration ne manque pas à cet homme, il a du talent, du génie, mais la faim de la chair commence à le dévorer. Dans un accès d'éloquence exaltée, il dit à Ligneuil qu'il lui faut aimer. Il attend le frisson de la vie pour rendre vivant le marbre, il veut sentir là, devant lui, une créature de beauté qui se rapprochera le plus de ses conceptions de créateur, la voir se débattre et gémir, vaincue, étouffée de sanglots sur son épaule, servante de sa passion d'homme, sienne à jamais, et alors seulement l'œuvre géniale sortira de ses mains.

Simone de Mortagnes, une cousine à lui, passe les vacances avec son père dans la maison du sculpteur. C'est une belle proie. On lui fait la cour sans avantage. Le baron de Ligneuil s'épuise en vain, et le pauvre Pontecroyx n'est guère plus heureux. Ruiné, d'une jeunesse lointaine, il a trop de bon sens en plus pour plaire à une jeune fille de vingt ans. Il est clair, cependant, que Simone est troublée depuis quelques jours. Elle est nerveuse et souffrante. Dans une revue exécutée par Lormiers, Simone interprète avec une maîtrise superbe le « Cygne » de Saint-Saëns.

Le sculpteur se trouble. Il s'emplit les oreilles et le cœur de cette harmonie sourde de passion mal contenue. Les âmes qui vont se livrer l'une à l'autre ont comme cela des appels sourds et qu'elles seules entendent. La lutte a trop duré et l'heure de la grande défaite est sonnée. C'est la scène classique des aveux. Un cri étouffé arrache à leurs embrassements criminels les deux amoureux. Simone s'enfuit de la maison, car elle ne veut pas affronter le regard méprisant de madame Brizeux. Vous connaissez le reste. C'est exaspérant de vulgarité : rendez-vous dans le rez-de-chaussée à la faveur de la nuit, le crime, la maternité coupable. Jane, déguisée en vieille femme, suit son mari, se traîne sanglotante, folle de douleur, colle sa paupière dilatée au trou de la serrure. Ah ! non non, ce n'est plus son André cela, non, mais un homme quelconque qui se vautre « dans la grasse étable du plaisir ».

Tous ces incidents douloureux sont racontés à Pontecroyx par la malheureuse qui a lancé dans le monde que fréquentent les Brizeux, des invitations afin que tous les amis de l'artiste acclament l'œuvre attendue et maintenant terminée. Elle a forcé Simone à venir. Jane la contraindra à l'embrasser. Pendant ce temps, Brizeux exaspéré, hors de lui, se promène devant la « Rêveuse » et renie son œuvre avec force éclats de voix. Il quitte le salon

disant à sa femme qu'elle fera les honneurs de la journée. Simone arrive. Ligneuil est là. Nouveaux aveux brûlants. Bordée d'injures. André paraît et la jeune fille se précipite dans ses bras. Tout s'explique. Le baron est chassé. Madame Brizeux pénètre soudain dans l'atelier. Elle est inquiète du départ étrange de Ligneuil. Elle veut savoir. Elle demande à la cousine de l'embrasser. Simone perd connaissance et pendant qu'elle feint de courir à sa chambre chercher des sels, cachée derrière la statue, elle perçoit les paroles d'André à Simone : « Nous partirons demain. Il le faut. » Elle fait un effort et s'approche. La jeune fille va mieux, et comme son père arrive sur ces entrefaites, elle lui demande d'aller respirer l'air.

Nous voilà à la grande scène dramatique où la pauvre femme déploie tout son amour afin de retenir son André qui veut la quitter. Elle s'efforce de lui montrer dans le travail le remède qui le guérira : « Travaille et ton art te sauvera. » Il répond que son art l'a trompé, qu'il a augmenté en lui les appétits du plaisir. Elle évoque le passé, elle demande à ses statues, à ses dessins, de ne pas permettre qu'il parte ainsi. André détourne la tête ; sa passion le traîne sur la route où s'en est allée la fille de sa honte et de ses désirs coupables. Il n'est plus maître de sa volonté et de ses actes. Ils se disent adieu.

La pauvre femme a vécu vingt mois dans l'abandon. André la fait supplier par Pontecroyx de lui accorder une suprême entrevue. Elle refuse. Mais grâce à une ruse de l'ami, André, pénètre une nuit dans son atelier. Il exhale en lamentations sa détresse morale. Jane s'est réveillée et elle écoute sans qu'il la voie, drapée dans ses vêtements blancs. Il va sortir, après avoir embrassé d'un regard circulaire ces choses d'art qui lui rappellent ses labeurs de jadis, éclairés par une espérance de gloire, d'épanouissement grandiose. Soudain, il aperçoit Jane qui se tient droite, immobile sur l'escalier, telle la statue du passé, aux lèvres murmurantes, qui passe dans le sommeil à travers une fuite de rêves.

Pontecroyx s'esquive. André supplie Jane d'avoir pitié de lui. Toute la blessure béante crie le pardon. De ces mêmes mains caressantes hier et qui, dans un moment de folie, ont brisé le sceptre de la foi conjugale, il implore miséricorde. Elle se montre inexorable. L'amour, la pitié, les tendresses de jadis sont éteintes en elle. Elle quitte Paris et va s'ensevelir à Alger.

C'est une forte pièce. De la couleur, des dialogues corrosifs et soutenus, des situations d'un dramatique intense, une chaleur de composition qui ne se ralentit pas. Il y a certes, un dénouement antisocial et anti-

chrétien, et peut-être bien la preuve que l'art pour certains hommes est l'ennemi de la morale. Mais, pour ce qu'elle contient de tristement humain, elle arrête le grelot qui sonne dans nos têtes. Elle nous force à nous demander ce que c'est que la vie, nous enseigne ce qu'elle ne doit pas être.

Et sur cette fin de drame, descendent les ombres de la nuit où le mystère des choses et des âmes, la fatalité des actes criminels augmentent le malaise et la lourdeur des regrets. Nuit de l'âme et de la maison ! La physionomie des objets familiers adopte, pour ainsi dire, une attitude de mélancolie souffrante. Ils ont leur gémissement à eux. Auprès de cette agonie universelle, quelques touffes de violettes encore fraîches, baignent dans une eau restée limpide et pure — l'eau du matin. Tant il est vrai qu'il n'existe pas de ténèbres qui ne soient traversées par quelque rayon lointain et pour que la féroce réalité s'atténue en quelque sorte, le petit contraste lumineux lance toujours son aigrette de flamme au-dessus des désolations et des gouffres humains.

La Dame aux Camélias

Alexandre Dumas fils

A Maria

« Ainsi, quoi qu'elle fasse, la créature tombée ne se relèvera jamais ! Dieu lui pardonnera peut-être, mais le monde sera inflexible ! Au fait, de quel droit veux-tu prendre dans le cœur des familles une place que la vertu seule doit y occuper? Tu aimes ! qu'importe? et la belle raison ! Quelques preuves que tu donnes de cet amour, on n'y croira pas, et c'est justice. Que viens-tu nous parler d'amour et d'avenir? Quels sont ces mots nouveaux? Regarde donc la fange de ton passé ; quel homme voudrait t'appeler sa femme? Quel enfant voudrait t'appeler sa mère? »

C'est l'acte d'accusation dressé par une courtisane contre elle-même et toutes les femmes de sa classe,

et que le monde, avec moins d'éloquence sans doute, formule à l'occasion contre ces malheureuses.

Marguerite Gauthier est une sœur, oh ! très lointaine de Juliette. Ainsi que la grande amante de Shakespeare, elle restera éternelle dans le monde de l'art, car elle marque une date dans l'histoire du théâtre au dix-neuvième siècle. C'est avec elle que le cas de la courtisane a été introduit au théâtre, discuté par la presse et les différentes écoles. Elle passionnera, cette Marguerite, elle passionnera toujours les adolescents et les jeunes femmes qui ne verront pas en elle une créature d'exception, mais, sans se l'avouer tout haut, l'amoureuse rêvée aux heures de solitude et de mélancolie. Je m'exprime mal, je veux dire la femme capable de se sacrifier à l'objet aimé en lui donnant la plus grande preuve d'amour. Le parfum capiteux qui s'échappe de ses camélias gardera encore le privilège de troubler les jeunes imaginations.

Débarrassée de son lyrisme, de ses phrases à effet, de cette sensibilité exagérée qui la caractérise, cette pièce semblera à plusieurs une vulgaire histoire de maîtresse qui s'est ménagée, dans sa vie tumultueuse et désordonnée, une fraîche idylle dans une campagne remplie de roses et de soleil. Les historiens de la littérature, qui font, en ce moment, le procès du romantisme au nom du bon sens et des droits de la raison,

se demandent s'il n'a pas contribué à fausser irrémédiablement quelques ressorts de l'âme humaine en y introduisant un levain d'anarchie, prêt à bouleverser, aux heures de crises, l'économie intime de l'homme. Quelques-uns anathématisent en bloc l'école romantique et ils haussent les épaules devant ce qu'ils appellent une œuvre ridicule comme *la Dame aux Camélias*. C'est aller trop loin. Sans doute que le but de la pièce est manqué. Il n'était pas besoin pour dénoncer les amours vénales du temps, de nous présenter un type de femme qui fait profession d'immoralité. Le mal ne se combat pas par le mal.

Mais la *Dame aux Camélias* n'est pas qu'une aventure exclusivement passionnelle. Derrière ces scènes où le rire promène ses étincelles sur le fond sombre du drame, apparaît l'idée de rachat des femmes tombées, qui a, durant toute sa carrière, hanté l'esprit de Dumas fils. Ce grand dramaturge, — l'un des directeurs de la pensée française sous le Second Empire, — se dresse comme un vengeur de l'ordre social. Persuadé de cette vérité profonde que l'on n'obtient rien de son époque si on n'applique pas courageusement sur les plaies béantes, les cautères rougis, il accomplit sa besogne de réparateur sans sourciller. Il ira jusqu'au bout de sa pensée, et les moindres de ses personnages, parlant un langage

voulu, — Nanine avec le comte de Varville, — collaboreront à l'édification d'une morale nouvelle. Il faut lire ses préfaces fameuses, qui sont autant de plaidoyers, et où il soulève mille et un problèmes intéressants. C'est là qu'il apparaît superbe d'audace, toujours obsédé par l'idée de relèvement. De même que le docteur Grasset, pour ce qui regarde la vie physique, bâtit des hypothèses et une doctrine vitaliste de la vie, ainsi Dumas fils, s'emploie à soigner l'âme humaine, en édifiant ce qu'il croit être la doctrine vitaliste des sociétés. Entre la foule et lui, la foule obscure, vague, ignorante, qui porte douloureusement l'écrasante lourdeur des injustices sociales vivant mal et combien peu ! s'est opéré un courant de sympathie irrésistible ; il lui a appris à exprimer sa douleur, il lui a jeté, comme une manne divine, de ces paroles qui relèvent, consolent, aident à parcourir le calvaire où s'ensanglante le pâle troupeau des faibles et des miséreux. Il s'est placé au cœur du peuple, il en a entendu tous les soupirs, tous les espoirs, les spasmes, les révoltes, et les lui a rendus, incarnés, chauds encore, dans des types qui se rapprochaient de lui, promenant sous le ciel les tourments d'une âme impatiente de bonheur et de justice. Rien d'étonnant, alors, si la faveur populaire en a fait presque un dieu. Cet homme parlait son langage — mieux, comprenait ce dont sans lui, il ne se serait

peut-être pas rendu compte. On le bénissait de ce qu'il avait répandu un peu de lumière sur l'amas confus, inextricable, des causes qui engendrent en nous les grands mouvements de la vie passionnelle.

Dans la *Dame aux Camélias*, le problème de la courtisane amoureuse, Dumas va le résoudre en un sens favorable à cette dernière. Mais il s'y prend mal. Ce n'était pas l'occasion alors de faire intervenir le comte de Giray, de le proposer comme modèle à tous ceux qui consentiraient à faire des dépenses de bourse et de sensiblerie idiote pour tenter le rachat de ces âmes perdues. A quoi aboutissent l'apitoiement et les tentatives de régénération de ce vieillard qui croyait reconnaître en Marguerite l'image de sa fille, sinon à le rendre ridicule? C'est avec l'argent de ce fier imbécile qu'elle paye son séjour à la campagne. Tout cela n'est-il pas fort comique?

Ce n'est certes pas l'opinion de Dumas fils, et il obéit ici à un sentiment qui le porte à venger de la défaite morale, de l'abjection où elles sont descendues les personnes qui n'ont pas trouvé, à leur entrée dans la vie, l'exemple d'une vie sans tache, une mère irréprochable et attentive, veillant sur son enfant, le préservant des déchéances, et que la société par une imprévoyance coupable laisse à la merci des instincts et des cupidités. Il demande que l'on se prononce entre la femme mariée « qui se donne à un

homme pour amuser son corps » et celle « qui se donne pour nourrir et parer le sien ». Il n'y a pas d'hésitation possible. La pauvre petite ouvrière qui tous les soirs en revenant de son labeur, meurtrit son désir de vanité, de paraître belle, devant l'étalage des chapeaux luxueux, des fleurs, des bijoux, des bracelets, qui sent, en plus, bouillonner en elle les effluves de la jeunesse et dont la pitance est si maigre dans sa pauvre petite chambre de pensionnaire, sera toujours moins blâmable que la femme mariée et riche, qui trahit ses devoirs d'épouse et de mère.

Dans la pensée du dramaturge, toujours à l'affût de quelque problème d'ordre moral, le monde ne devra plus être un vaste pandémonium où les actes humains seront déclarés vertueux suivant l'arbitraire des individus ou la mode régnante des salons ; ils ne le seront que si la vertu est à leur base et les vivifie. L'anormalité, l'irrégularité des conditions, ne sera plus un crime désormais ; la société, qui a rendu ces êtres mauvais, — la doctrine de Rousseau montre ici le bout de l'oreille, — empêchera qu'ils le deviennent. Qui a proclamé amnistie complète pour ceux d'entre les hommes dont la naissance fut sanctionnée par les lois divines et humaines? Le monde leur pardonne fautes, crimes, bassesses de tout genre ; il refuse la pitié aux pauvres humains précipités dans l'espace et livrés à toutes les déchéances de la rue.

C'est une injustice qui a assez longtemps duré. Ce fils illégitime, ayant souffert d'un mot cruel prononcé par les mauvaises langues, quand il allait à l'école primaire, a conscience d'une mission régénératrice des mœurs à accomplir. Il se croit délégué par cette portion miséreuse de déclassés, il en sera l'avocat passionné et éloquent, il lancera à la face de son siècle des cris de révolte généreuse qui le forceront à discuter ses idées, et du choc de la polémique — qui peut savoir? — jaillira une justice plus humaine, plus haute qui s'inscrira dans les codes.

Plus de passions, de faiblesses d'esprit et de cœur, réservées uniquement à une classe d'individus, — ce qui constitue dans l'ordre des choses des exceptions dangereuses et injustes. La musique de la vie se fera entendre également aux déshérités du mandat social. Cet ensemble de coutumes, de lois, de préjugés, qui ont été acceptés comme raisonnables, il tente d'en montrer la fausseté et les déclare indignes de la civilisation moderne. C'est à la formation d'une nouvelle morale sociale qu'il consacre ses énergies : non pas de cette morale que les hommes altèrent suivant leur bon plaisir, défigurent, travestissent afin qu'elle se fasse accommodante à leur taille, mais la saine, la pure, la complète et divine morale qui est tombée des lèvres du Christ et qui procure, seule, la santé aux individus et aux peuples.

Il sera beaucoup pardonné à la *Dame aux Camélias*, parce qu'elle fait penser. Ce n'est assurément pas un roman qui a perdu à être porté à la scène. L'action dramatique est réglée avec un art savant.

La Tosca

Victorien Sardou

A Raoul

C'est un drame profondément immoral, immoral jusqu'aux os, si tant est qu'une œuvre dramatique puisse en avoir.

Sang et mort ! Victorien Sardou aurait pu écrire ces deux mots au frontispice de son drame et à eux seuls ils auraient résumé le drame tout entier. Un païen le signerait sans hésitation, tant il y trouverait, sous une forme rajeunie, poétisée sans doute, et cuisinée pour nos estomacs de modernes raffinés, la quintessence de la cruauté antique. C'est la grande et sombre fureur des amours italiennes mise en relief par l'un des plus puissants dramaturges du dix-neuvième siècle et c'est aussi, semble-t-il, une gageure de férocité. Il est singulier que dans ce siècle de

progrès et de lumière, qui a créé la morale de la solidarité, la morale des peuples, des sports, qui édifie l'esthétique des batailles et de l'air, cependant que certains prophètes ornés d'un sceptre d'or annoncent à l'humanité lasse de souffrir, l'aurore d'un art social et d'une justice nouvelle, apparaissant dans le lointain sur les temples ensevelis ; il est étrange qu'une production aussi monstrueuse soit sortie d'un cerveau de dramaturge. Car c'est l'humanité peinte sous les plus viles couleurs, sans que pas un moment la grâce sereine et attendrie de la pitié exhausse sa noble figure au-dessus de ce flot de barbarie. C'est l'immoralité de la douleur ; ou, si vous aimez mieux, la moralité de l'axiome : « Dent pour dent ». Cinématographe sanglant qui fait s'agiter sous nos regards épouvantés, des visages réjouis de leur féroce bonheur, un front ruisselant d'une sueur livide d'agonie, des bouches qui se crispent, se pâment sous l'excès de la souffrance, et se tendent éperduement vers le bonheur.

Nous ne sommes plus au théâtre, mais dans une salle de vues animées, l'illusion est réelle, car cette douleur étant trop gémie, criée, se trouve sans paroles et sans voix, il n'y a plus qu'un geste transi qui révèle un pâle souvenir de catholicisme. Croquis « 89 », confectionné sous le ciel d'Italie, dans l'énervante beauté des pins parasols et où se dessine, sur

l'horizon idéal, l'orgueilleuse parade des paons altiers et suffisants. Ce drame évolue dans un décor éblouissant de cette Rome des arts, de la littérature, de chefs-d'œuvre de toute sorte, où l'expression de la vie prend une intensité inconnue ailleurs, ville de rêve où Léopardi ayant connu l'incapacité divine de ne pas aimer, apaisait devant ces spectacles éternels ses morbides aspirations, où Fogazzaro promène son âme avide d'ascensions humaines, où le plus misérable bohême qui rêve de lancer dans l'infini sa pensée inquiète pour qu'elle retombe sur son front en fusée d'étincelles, tournant avec rage dans sa gueuserie inféconde, voudrait aller y mourir en écoutant dans l'espace grandiose l'écho de la grande pensée de Cicéron et de Dante.

Mario Cavaradossi donne les derniers coups de pinceau à une toile sur le mur de l'église Saint-Andréa des Jésuites. Peintre aux cheveux courts, il appartient d'esprit à cette école de révolutionnaires internationaux qui a possédé en Italie un si brillant adepte dans la personne de Silvio Pellico d'avant la prison. Il lit Voltaire et est de ceux — vous pensez bien — que les commères montrent du doigt. Volontiers, il dirait, tel le jeune tailleur de Rostand, — par désir d'étonner, générosité d'âme, fougue juvénile, au malheureux qui passe, avec un sourire de défi à l'autorité :

« ... Je suis, Monseigneur, artiste et jeune France »
« De plus, Carbonaro pour vous servir,
... J'ajoute, pour poser en pied mon personnage »
Que je suis libéral et basiléophage ».
— Ma vie et mon poignard, Altesse, sont à vous. »

Peut-être trouvez-vous que le jacobinisme détonne beaucoup dans ce milieu de foi, de prières et de vertus? Vous avez tort : les ennemis des Jésuites, les Jacobins, les révolutionnaires en général, ont toujours composé avec les gens d'église. Le cheval de Troie dans la nef de l'église, comme cela n'est pas nouveau !

Soudain, un homme enveloppé d'un manteau sombre se précipite dans la chapelle. Mario se retourne et surprend un fugitif, tremblant de tous ses membres, qui raconte sa fuite du château Saint-Ange, grâce à sa sœur la marquise Attaventi, qui lui a fait parvenir des habits de femme. Le peintre est touché de la triste histoire du malheureux et lui promet son dévouement absolu.

Mais, on frappe, l'amante de Cavaradossi s'impatiente à la porte de la chapelle, et trouve que l'on n'ouvre pas assez vite à son gré. C'est la Tosca, une chanteuse célèbre et surnommée dans toute l'Italie : « La Divine ». Elle a conservé un grand fonds de naïveté, la vie n'a pas encore défraîchi son bouquet d'illusions. Elle aime follement, jalousement et puis

elle est mystique à sa façon. Entre deux baisers, elle jettera aux pieds de la Madone une brassée de fleurs et murmurera une prière émue. Elle croit de la sorte calmer la colère de la Sainte et s'imagine être alors moins coupable. C'est pure imagination d'artiste en qui la foi garde une petite lueur tremblotante, et jusque dans le meurtre, au milieu du silence le plus effroyable, tombant sur les spectateurs morfondus d'angoisse, c'est elle qui lui inspirera l'idée de placer des bougies à côté de Scarpia, un crucifix sur sa poitrine et puis — inconsciente ironie des choses saintes — un geste de prière sur ce cadavre encore frémissant des dernières pulsations de la vie.

Cette religiosité, Sardou la convertit en élément dramatique et elle entre pour une large part dans ce sentiment d'épouvante qui secoue l'auditoire à la fin du quatrième acte.

La Tosca fait une scène de jalousie à Mario. Elle a entendu des chuchotements. Il n'est pas seul ; il la trompe. C'est ainsi que l'on aime à être aimé et je ne sache pas quelqu'un qui n'ait trouvé cela délicieux, et Mario tout le premier. Est-ce que l'on se sent réellement aimé, avant le jour où l'on s'entend reprocher de ne pas savoir beaucoup aimer ? Notre grande misère s'accommode infiniment de ces exquises contradictions. Ces tiraillements finissent toujours dans une caresse et tout est oublié. Tosca se sauve à regret :

elle doit chanter le soir même chez la reine et elle ne ne sait pas encore sa cantate.

Le canon du château Saint-Ange vient de révéler à la ville qu'un prisonnier s'est enfui. Le baron Scarpia, préfet de police, pénètre dans l'église avec ses sbires. Mais Angelotti et Mario se sont sauvés. Un éventail de la marquise Attaventi oublié dans la hâte précipitée du départ fait connaître à Scarpia que le fugitif est passé là. Quelques indices... le confirment dans l'idée que Mario est en quelque sorte complice de l'évasion de Caesare Angelotti. Et c'est là la fin du premier acte.

Grande soirée au palais Farnèse pour célébrer la prétendue victoire à Marengo des armées italiennes sur Bonaparte. La Tosca doit chanter. Scarpia lui parle de ses amours et lui demande, avec une intention de derrière la tête, si elle a perdu un éventail dans l'église des Jésuites. La Tosca se trouble en reconnaissant le blason de la marquise Attaventi. C'en est trop, elle écume, rage, frappe du poing avec emportement. Maintenant, elle se souvient que Cavaradossi lui a annoncé qu'il passerait la nuit à sa villa, dans la campagne romaine. C'est lâche, c'est traître, il est en ce moment avec la marquise.

La nouvelle de la défaite finale des Italiens termine la fête et la Tosca ira surprendre son amant dans les bras de l'autre. Le baron Scarpia et ses affidés

marchent sur ses traces, ils sont certains de saisir le fugitif. Egarée par la colère amoureuse, la Tosca fonce chez Mario, éclate en imprécations et gémissements. Pour l'apaiser, Cavaradossi se voit obligé de lui dire l'entière vérité. Hélas ! déjà le régent de police et son escouade frappent à la porte et menacent de la briser. Eperdue, sanglotante, Floria raconte à Mario qu'elle l'a trahi inconsciemment. La porte s'ouvre et Scarpia sentant bien qu'il a dans ses mains la victime qui lui devra des faveurs royales, ricane d'aise, — car c'est un monstre hideux, une sorte de Torquemada, aussi féroce que l'autre, incarnant le moyen âge dans ce qu'il a de plus cruel, de plus sanglant. Il arrachera le secret de la retraite de Caesare Angelotti à la Tosca, car c'est elle qui subira l'interrogatoire, c'est elle qui descellera les lèvres — le régent le sait — pendant que Mario mis à la torture, le front pressé dans un cercle de fer, subira la plus épouvantable douleur.

Floria entend les cris de souffrance aiguë poussés par son amant et après quelques hésitations, vaincue par une autre cri arraché des profondeurs de l'être, indique l'endroit de la cachette d'Angelotti, à condition qu'on lui fasse voir son amant. Mario paraît pantelant, ensanglanté, ayant peine à vivre. Floria court à lui, le couvre de baisers. Les agents de police apportent sur un brancard Angelotti assassiné. Cava-

radossi comprend tout. Il repousse sa fiancée, lui lance des malédictions. La Tosca s'évanouit.

Au troisième acte, nous retrouvons Scarpia dînant à la lueur des bougies. La Tosca va venir. Nous assistons à une autre scène où l'intense coudoie le cynisme, s'y mêle, s'y entrelace. On dirait que cela est composé pour faire courir des frissons de chair de poule. La malheureuse abreuve d'injures le régent qui se repaît voluptueusement de sa colère, de ses spasmes nerveux. A moitié ivre, il veut se donner la volupté de tenir dans ses bras la chanteuse émouvante et passionnée. Il lui propose ce marché infâme de sauver son amant si elle veut se donner un moment à lui. Floria se cabre, redouble d'invectives. Si elle persiste dans son refus, le monstre ordonnera la mort de Mario, car il est tout-puissant. Eplorée, à demifolle, elle feint de consentir et, après avoir obtenu du préfet un sauf-conduit qui lui permettra à elle et à Mario de fuir Rome, elle plonge un poignard dans le cœur du baron Scarpia.

Mario et Floria se retrouvent dans la chapelle des condamnés à mort. Après les premiers épanchements de tendresse et de pardon, elle lui narre ce qui s'est passé et se forge déjà toute une félicité du bonheur qu'ils vont enfin goûter, hors de Rome. Mais on l'a trompée. Le peintre a été tué. Mario est bien troué de balles, les fusils n'étaient pas chargés à poudre. C'est

en vain qu'elle cherche à l'éveiller de son silence. Il est mort. Alors la Tosca anathématise Rome, cette ville impie et cruelle, et se jette dans le Tibre.

Un frisson d'horreur couronne ces scènes remplies d'un tragique calculé, voulu, et d'où l'humanité est absente. Tout se meut sous la poussée constante d'une loi d'airain. Et comme le crime appelle le crime, la mort se referme sur l'un des principaux personnages du drame. Il n'y a pas de place pour le bien, la vérité, et s'ils apparaissent un peu à travers les figures de Mario et de la Tosca, c'est pour être confondus pêle-mêle avec le mal, l'ignominie, le néant.

Résurrection

M. Henry Bataille

Tiré du roman de Tolstoï

A Madame Paul Doré.

Il y a au fond de tous les romans du grand écrivain russe, Tolstoï, un cas de « sociologie », et c'est avec un talent remarquable, une chaleur de passion, qu'il emploie ses ressources variées à faire tenir debout ses thèses audacieuses. Son indignation en présence des misères du peuple russe monte à un diapason si élevé, c'est si bien de l'éloquence nerveuse et qui touche aux cimes, que l'on serait tenté de s'y laisser prendre ou du moins accorder à ce noble artiste autre chose que le bénéfice de sa virtuosité.

Le dilettantisme pur n'a pas de tels accents ! Cet homme est plus qu'un écrivain de génie, c'est un apô-

tre, un semeur d'idées. Tolstoï n'est pas le farceur dodu et éloquent qu'est M. Jaurès, il n'écrit pas sur un pupitre de marbre avec une plume d'or, les pamphlets qu'il lance sur son pays. Il est simple et mène la vie des simples. N'en voilà-t-il pas assez pour le croire sincère et conséquent avec ses propres doctritrines?

Quiconque a un peu de lettres connaît le succès énorme de ses volumes en Europe. Il est, avec Dostoïewsky et Melchior de Voguë, l'un des auteurs de la renaissance spritualiste en France. Et, parce qu'il est spiritualiste, il lui sera pardonné beaucoup de choses.

M. Henry Bataille qui prêche l'immoralité et l'adultère aux Français, dans les drames qui sont un défi au bon sens et à la réalité des choses, a adapté à la scène le vigoureux roman de Tolstoï. M. Henry Bataille appartient à ce groupe d'artistes, qui mènent, au son des buccins et des soupirs de flûte, la France aux abîmes... Malgré l'art de l'écrivain français et les moyens scéniques dont il dispose, c'est un roman qui nous semble perdre beaucoup à voir les feux de la rampe.

Ces romans russes sont, pour la plupart du temps la peinture agrandie, dramatisée, baignant dans l'horreur, des misères populaires et c'est très rare que cela ne finisse pas en Sibérie. Notre bon vieux

Lamothe — le Joseph Prudhomme de cette littérature qui roule dans ses flots la face horrifiante du polonais traqué comme une bête fauve, et du pauvre moujik, grelottant de misère, pâle de faim, pieds nus, jambes et bras déchirés — nous en contait de belles jadis à l'âge où l'on volait les prunes et où le moindre souci d'art ne venait nous troubler. Ce que nous demandions c'étaient des impressions vives et l'auteur des *Martyrs de la Sibérie* n'en était pas avare. Tolstoï est probablement aussi exagéré, il est plus séduisant, parce que plus artiste.

Quelle lamentable histoire que celle de la Maslova ! Née sur la paille d'une étable et grandie au château des dames Ivanvona, entourée de gâteries et d'affection, elle est séduite dans la nuit de Pâques par un neveu, de passage chez ses tantes, et puis chassée, avec son enfant, devient fille de joie à Pétersbourg, voleuse criminelle et traînée en cour d'Assises, retrouve parmi les jurés, son ancien séducteur qui l'avait trahie. Nekludoff reconnaît Katucha et pris d'un désir soudain de résurrection en voyant tout le mal qu'il a causé, n'ayant pu obtenir la grâce de la malheureuse, se dépouille, vend terres et biens et l'accompagne en Sibérie. Ce prince élevé dans toutes ses aises, vivra de la vie des forçats et des criminels, guettant sans cesse dans cette âme de femme perdue le réveil des tendresses de jadis. Et, quand il se

convaincu, par les allures désordonnées de Katucha, que le mariage est impossible, que le passé avec ses fautes, ses lâchetés, les séparent par un abîme infranchissable, que c'est en vain qu'il monte la garde autour de ce cœur pour y surprendre un rappel, il se décide de la laisser à jamais, non sans assurer son existence matérielle. Et ce sont les derniers adieux.

Nulle part, il ne se trouve dans la littérature une scène d'une intensité tragique aussi pleine. Un moment, le flot du passé est remonté au cœur de Katucha, c'est son âme de fillette qui ressuscite en elle, ses idées se troublent, elle aspire de ses narines haletantes les bouffées d'air pur qui s'exhalent de la campagne lointaine, elle se revoit, courant en jupe courte, un rire aux lèvres, agitant au-dessus de sa tête un bouquet de fraises qu'elle se refuse de donner, par agacerie, au jeune prince. Plus tard, la faute, la maternité coupable. Et le soir de Pâques, à l'anniversaire de la chute, cette petite femme ramassée sous un châle étroit, qui se dirige à la gare pour recevoir son prince adoré, et cherche à arrêter le train qui emporte ses rêves naïfs, tombant évanouie devant la vision, à la portière, de Nekludoff, chamarré d'or, souriant et cruel.

Vous ne saviez pas, pauvre petite Katucha, que les hommes se jouent des cœurs comme les vôtres, que leurs flatteries mielleuses sont un piège qu'ils

vous tendent afin de vous avoir plus à eux, un moment, un moment seulement, et après, vous rejeter sur la route, tel un vase dont on a respiré tout le parfum. Vos lèvres pâlies de souffrance balbutiaient encore un nom d'amour et jusqu'en l'agonie de vos tendresses, vous agitiez dans la nuit implacable et méchante, votre bras convulsif qui se tendait comme un appel obstiné vers le bonheur.

Les mains de la Maslova, ouvertes à la joie, se crispent au contact de la réalité. Mais au bruit de ses chaînes, elle se ressaisit, le spectre de sa misère d'hier, et l'ignominie de sa condition, la replongent toute dans son hébètement stupide. Leurs destins à tous deux, s'éclairent et prennent des arêtes différentes. Ça n'a été qu'un éclair. Nekludoff a versé quelques larmes, car lui aussi, il s'était repris au sortilège de la divine magicienne et sa jeunesse en fleur lui était apparue. Leurs regards avaient opéré ce furtif miracle.

Dans le chaos immense des destinées humaines, il se peut donc qu'il existe des vies aussi étranges, aussi douloureuses et dont le spectacle vous pénètre d'une mélancolie indéfinissable et profonde. C'est la richesse de la nature, des milieux, de vous offrir une variété extraordinaire de conflits d'intelligence et de crises d'âme. La loi des contrastes domine le champ universel où viennent aux prises les tristes

exemplaires d'humanité que nous sommes. Quelquefois dans la nuit, à la lueur d'un rayon, vous apercevez une figure hautaine, empreinte de majesté, de sereine intransigeance qui se détache sur l'horizon terne, puis la procession des héros et des saints, et dans une teinte assombrie, la foule des anonymes ; vous entendez un cri de génie que poussent avant de mourir ceux qui veulent se survivre, et le silence étend son linceul glacé sur les événements et les siècles. A peine, percevez-vous le rire ironique, sanglant qui trace ses zigzags étincelants. Tout se referme. L'écoulement des hommes et des choses précipite sa marche furibonde, éternelle.

Remarquez bien que Tolstoï ne se complaît pas plus que de raison à ces portraits de femmes damnées ; sa Maslova est l'un des éléments, si je puis dire, du réquisitoire qu'il dresse contre la société russe. Il n'en fait pas l'apologie, mais il rend responsable la société de la déchéance où est tombée l'amante de Nekludoff. C'est sur la tête du prince égoïste et jouisseur qu'il fait porter tout le poids de ses crimes. Et c'est ici que se place l'évolution d'âme du prince Nekludoff, ce lent et difficile travail de réparation morale qu'il se sent tenu d'opérer, où il est tantôt repris par ses anciennes habitudes de vie élégante et facile. Ce prince, c'est le comte Tolstoï lui-même, c'est son âme qui vit en son héros, l'anime, lui fait accomplir des

actions si extraordinaires. C'est un des plus beaux passages de l'œuvre. On ne sacrifie pas toute une série d'usages, tout un ensemble d'habitudes et d'idées sans se sentir, à certaines heures, furieusement poussé à revenir en arrière, à se bercer de la douceur des voluptés anciennes. Il n'y a pas que les princes qui s'acheminent vers le socialisme ou la réalisation d'une vie sociale meilleure qui éprouvent ces combats angoissants ; le moindre individu qui tente de se créer une mentalité nouvelle, un état d'âme plus rapproché de la noblesse, de la justice et de la vérité, subit des prostrations et succombe sur le chemin de Damas.

M. le comte Tolstoï est un pessimiste qui fait penser. Est-ce que les grands pessimistes n'ont pas tous ce privilège-là? L'admirable solitaire de Poliana arrive plus près de la vérité que tant d'autres qui s'ingénient à voir le bien là où il n'y en a que l'ombre et dorment leur lourd sommeil de repus quand l'ennemi monte déjà à l'assaut des citadelles. Beaucoup de ses doctrines sont condamnables. Car, il est difficile d'admettre qu'il ne faut pas résister au mal et laisser coudées franches au criminel. Que serait une société où le crime demeurerait impuni?

Le comte Tolstoï est un néo-chrétien. Il a un christianisme très spécial, ce qui ne voudra jamais dire qu'il soit moins bon que celui de ces hommes qui se

font du christianisme en cours, un paravent, afin de cacher leurs turpitudes et leurs vilenies, non plus qu'il soit supérieur à ce christianisme vigoureux et sain qui est la source des plus belles vertus de sociétés et dans lequel elles vont rajeunir leur faculté de penser et leur puissance d'agir.

Son roman mis en pièce est d'une tristesse âpre et desséchante. Vous sentez là l'inutilité de tant d'efforts vers le bien après le mal commis et cela vous glace. Il y souffle un vent de détresse morale qui vous laisse morfondu d'angoisse et de terreur.

Sire

M. Henri Lavedan

A Madame W. Dugas

La haute critique française a prononcé un arrêt définitif sur la valeur et le mérite de cette comédie. Il semblerait prétentieux de vouloir, d'une main légère, soulever autour d'elle, des questions de tenue littéraire, de savoir-faire et d'art scénique. Nous avouons sans peine, que nous y perdrions notre latin. Dirons-nous combien cette pièce nous a plu, et qu'elle nous a fait éprouver de véritables émotions artistiques? Pourquoi non?

Sire est une délicieuse évocation du passé monarchique. Il y est question d'un roi que nous avons beaucoup aimé, et sur la figure duquel nous avons versé, à quinze ans, des torrents de larmes. Devant la physionomie pâle et souffreteuse du martyr,

nous récitions les beaux vers de Victor Hugo, avec des transports de passion maladive. Nous ne pouvions donc pas rester insensible à une pièce où l'on s'occupait de lui, où un artiste délicat le faisait revivre grandi d'âge et de malheurs, voire sous les fausses barbes et perruques d'un comédien de banlieue. Les naïves adorations de jadis nous ont traversé l'âme et ce nous était une double jouissance d'applaudir cette fantaisie combien distinguée, infiniment jolie.

Mademoiselle de Saint-Albi est en mal de royalisme. La république et l'orléanisme lui tombent sur les nerfs. Elle ne dort plus, ne trouve aucune saveur aux mets de son excellente table. Elle dépérit sous le regard attristé et inquiet de ses deux bons amis : le docteur du château et M. l'Abbé, son confesseur. Ceux qui croient en la survivance du dauphin Louis XVII n'ont pas de meilleur partisan. Le roi se cache quelque part. Mademoiselle de Saint-Albi en a la hantise, et ce qui plus est, la prescience divinatoire. C'est lui qui sauvera la France en renouant la chaîne des traditions rompues, et non ce gros Louis-Philippe, si odieusement bourgeois. Il rétablira les dignités d'autrefois, et qui sait, si Mademoiselle de Saint-Albi ne jouera pas un rôle glorieux dans cette restauration royale? Il lui sera peut-être donné de faire des comtes, des princes, et dans l'arrière-saison de sa vie mélancolique, promener à la Cour, avec ses sou-

rires d'irréductible aristocrate, la grâce penchée d'une Egérie qui touche au déclin. La destinée ne lui doit-elle pas ce sourire? est-ce que son long dévouement à l'ancien régime ne lui crée pas des droits à la conduite du nouveau règne — et cela par un décret de la Providence?

Oui, elle incarnera en elle l'âme des grandes princesses. Cette femme éprise de royauté, roule dans son âme ardente l'ambition de manier des âmes de petits ducs, de pétrir, telle une cire molle, l'esprit de l'héritier présomptif. Elles revivront en France, ces actions d'éclat, ces prouesses de chevaliers, ces courses fastueuses où sonnait, dans les après-midi resplendissantes de soleil et de gaîté folle, l'hallali triomphal! Mademoiselle de Saint-Albi s'enfonce dans son rêve et son culte passionné du roi. C'est pour elle que Cherbuliez a écrit : « Une opinion est bien peu de chose, c'est une grande chose que la fidélité. »

Nous sommes en pleine fin orléaniste. Lainé vient de jeter à la droite royaliste effrayée son cri fameux : « Les Rois s'en vont. » L'histoire des Girondins de Lamartine a fait son œuvre de destruction et les jours de l'usurpateur Louis-Philippe sont comptés. Ce 21 janvier 1848, qui est l'anniversaire de la mort du roi, Mademoiselle de Saint-Albi s'enfuit de sa maison et court à l'église prier pour le repos du Dauphin. On s'affole de sa sortie. Toute la maison se trémousse.

Les vieux amis ne savent que penser. Pendant qu'elle prolonge ses prières de mystique exaltée, le docteur discerne une vague ressemblance bourbonnienne dans le profil de cet horloger Roulette qui remet en branle le vieux cartel du château. Denis Roulette est le monsieur pour qui n'existe pas de sot métier, il a de l'esprit à faire sécher de colère les mânes de tous les Figaros. Tour à tour conspirateur, comédien, ramoneur, intarissable causeur, connaissant les dessous des grandes et des petites existences, il est capable de monter les plus fines duperies.

Mademoiselle de Saint-Albi revient de l'église. Elle est nerveuse et supporte mal qu'on la gronde et la sermonne. Elle veut voir le roi Louis XVII. Le voir ! Le voir une seule fois, et elle aurait les fleurs de lis dans son cœur jusqu'à la mort. Le médecin et l'abbé croient qu'elle va devenir la proie de la folie et ils conviennent ensemble de faire surgir à ses yeux un faux Louis XVII. Alors, apaisée, elle reprendrait son assiette normale. Mais où trouver l'homme qui consentirait à jouer ce rôle de roi retrouvé, à assumer le poids de cette lourde supercherie?

Le deuxième acte où l'on retrouve Denis Roulette dans sa mansarde typique est un bel éclat de rire. Nous avons cru reconnaître dans l'allure des conspirateurs de la Main Rouge une certaine ressemblance avec celle de nos maçons montréalais qui complotent

contre l'Etat. Roulette a promis au médecin et à l'abbé de remplir le rôle de faux prince, et il se présente chez l'illuminée sous le déguisement royal. L'entrevue est mousseuse d'observation subtile, réglée par un maître. Oh ! ces frémissements extatiques de Mademoiselle de Saint-Albi ! Oh ! ces airs de dignité princière de Roulette !

Bouleversée, délirante de bonheur, elle offre au prétendu roi de demeurer chez elle ; on le fera passer pour le chevalier, son frère, dont elle vient d'apprendre le décès. Il se dérobe et finit par accepter. La lectrice Bouquet dissipera ses ennuis. Roulette, installé au château, fait grasse vie au milieu du fumet des viandes délicates et des adorations. Hélas ! la demoiselle découvre vite la fraude. Elle va le chasser en lui jetant à la face l'épithète de misérable. Sous cette déception cruelle qui s'exhale en cris de douleur, Denis Roulette comprend que c'est une profanation de tromper pour guérir et veut réparer par un geste de pur héroïsme. La Révolution grondante passe à la porte. Mademoiselle de Saint-Albi tressaille et perçoit dans un éclair que Louis-Philippe, malgré son usurpation, représente la royauté. Elle crie : « Vive le Roi ! » L'homme de la scène, ce Cyrano de la bohême obscure, mourra pour lui afin d'être pardonné par cette femme pleine de dignité et de grandeur. Avant de se rouler dans le tourbillon de la mort, il lui jette, comme paroles d'adieu :

« Vous n'avez pas vu le Roi, eh bien, moi, j'ai vu une reine. »

Des teintes, des nuances indécises, des ombres où se joue le divin caprice de l'écrivain. Cela évoque les portraits de grandes dames au sourire effacé de Georges Rodenbach et dont la main

... souffre de tous ces fils entrecroisés
Qui font pleurer en elle une plaie immobile...

Cyrano de Bergerac

M. Edmond Rostand

A mon cher maître Olivar Asselin

M. Edmond Rostand est l'un de nos « assassins adorés », et jusque dans ses verrues, ses à peu près, ses préciosités, ses dégringolades de mots chatoyants et pittoresques, qui donnent parfois l'illusion d'une musique de castagnettes, nous le trouvons intéressant. Ce « *five o'clock* » de la pintade dans Chantecler, si détestable sur la scène, ne laisse pas d'être curieux à la lecture.

Tout ce choix d'expressions capricieuses, d'épithètes étranges, de propos merlicoquenfieux, tous ces coqs qui secrètent et susurrent la galanterie, arrivent du pays du Tendre et veulent aller y mourir avec quelque faisane dans leurs éperons, tout cela fait si prodigieusement le désespoir des philistins du Canada

et est, par ailleurs, si joliment satirique, que je bois avec ivresse l'acte tout entier.

Il y a bien d'autres raisons qui nous font trouver M. Rostand délectable... Il est si peu comme les autres ! Et je crois bien, en toute humilité, qu'il est, à l'heure actuelle, le plus grand auteur dramatique de l'Europe. Je le crois.

Aurons-nous jamais une psychologie de Cyrano? Si M. Faguet voulait se mettre en frais de l'écrire. Mais au fait, pas M. Faguet, car il croit encore au suffrage universel, au parlementarisme, à toutes ces monstruosités qui sont les plaies de notre monde moderne ; il s'emploie même à épurer la démocratie dans des livres spirituels et ironiques. Non, pas M. Faguet, je craindrais qu'il démocratise Cyrano-mais M. Jules Lemaître, ce délicieux Lemaître qui abhorre la démocratie, la couvre de ses injures élégantes, la tourne sur le gril de l'ironie avec une si ingénieuse malice, que nous en tressaillons d'aise. Oui, c'est M. Lemaître qui pourrait nous causer ce plaisir de choix. S'arrachera-t-il à cette tâche auguste de ressusciter dans leur rayonnante beauté, les figures de Racine et de Fénelon, et dressera-t-il sur le monde de la pensée, comme un défi aux institutions, à la couardise et à la veulerie régnantes, cette figure complexe, provocatrice, divinement souffrante et sublime?

Car Cyrano, c'est la protestation vivante contre la sottise et l'ignominie de notre époque dépourvue de noblesse et de vraie grandeur, contre les arrivismes pomponnés, rutilants, en tuyau de « castor », contre cette anomalie odieuse qui fait que du jour au lendemain, un palefrenier moins bête que les autres, peut sentir frémir dans sa main velue et rousselée, les rênes de la magistrature suprême, — c'est assez, une espèce de gens et si l'on veut compter avec eux les autres palefreniers de l'esprit, dont s'emplissent nos parlements modernes — et qui assure le règne de l'incompétence et de l'irresponsabilité dans la bêtise; contre ces reptiles immondes,

« Qui regardent grouiller au vivier de leurs vices »
« Les sept vipères d'or des péchés capitaux. »

contre ces assassinats du talent, pratiqués d'une main douce et pateline, entre la poire et le fromage, menés à bonne fin par ces petits comparses glabres et rosés, qui prennent les ventres au moment où ils crient famine et pour trente deniers, achètent les libertés et les consciences.

Cyrano a la haine des farceurs et des médiocres de tous les temps, et que de bouffons — oh ! ironie — le citent impudemment, et ne sentent pas que ses paroles leur brûlent les lèvres. Cyrano de Bergerac

voue le culte le plus ardent aux choses qui ne meurent pas : il adore la beauté dans l'amour, la nature, la philosophie et l'art. Il lit Descartes, Platon, Homère. C'est un grand poète de l'ironie et c'est à cause de cela que nous le trouvons adorable. Son rire cache des abîmes d'amertume et d'angoisse et c'est à cause de cela qu'il est d'essence supérieure. Il ne sait pas se plaindre, ou plutôt la chose ne lui arrivera qu'une seule fois et encore le gémissement s'achève dans un sourire. Pour ceux qui saisissent l'âme des choses, l'universelle plainte qui s'échappe de la création, qui ont senti le vide autour d'eux et promènent sous un ciel impassible, le tourment de leur pensée la douleur est la sœur jumelle de la joie. Elles cheminent côte à côte, elles ne font pas de pas sans s'influencer l'une l'autre, elles s'entrelacent, tels deux rameaux tremblants qui cherchent dans l'obscurité, le filet lumineux qui frôle l'infini des horizons.

Quel jeune homme n'a rêvé d'être Cyrano? Quel autre jeune homme qui cesse un peu d'être jeune homme et se sent vieillir quelque part, ne rêve encore d'être monsieur Cyrano-Savinien-Hercule de Bergerac? Se dresser devant son siècle, lui crier ses infamies, ses complaisances honteuses, pour tout ce qui est laideur morale, ses pactes avilissants avec le mensonge, dégringoler les statues de neige et les traîner dans la boue à la face du ciel,

entraîner la foule vers quelque dégât sublime ; composer un madrigal précieux, alambiqué, suave, hérissé de Voiture et de Scarron, puis aller ensuite le réciter dévotement à la fenêtre d'une Amaryllis en larmes ; se battre pour une cause noble et vaine, foncer au risque d'y laisser sa peau, sur la muraille des préjugés étroits, mesquins, qui nous enveloppent non sans y avoir pratiqué une ouverture sur le ciel ; rire, pleurer, vibrer aux cordes de la lyre, élever dans son âme un autel à la Beauté et en devenir l'esclave fervent, enthousiaste, fidèle, n'être pas insensible à la main qui se tend, fendre son manteau en quatre et le donner aux malheureux, mépriser tout ce qui est vil, bas, et diminue les forces vives de l'intelligence, être le rayon qui éclaire et console, augmenter par une action courageuse et noble et toute tendue vers la justice, le capital moral de l'humanité et puis finir en lançant des anathèmes aux vilenies, à la sottise, aux vendeurs du temple, aux mufles, aux pierrots et aux imbéciles, quel rêve ! quel destin !

Avec quel plaisir en présence des forces écrasantes de l'or et ces autres forces immorales qui dominent le monde de la politique et des affaires, aux Valvert bornés, cuistres sans esprit et sans âme, aux « cartes de mode » de notre temps, ne s'écrierait-on pas :

« Moi, c'est moralement que j'ai mes élégances »,
« Je ne m'attife pas ainsi qu'un freluquet »,
« Mais je suis plus soigné si je suis moins coquet... »
« Mais je marche sans rien sur moi qui ne reluise » ;
« Empanaché d'indépendance et de franchise ;
« Ce n'est pas une taille avantageuse, c'est
« Mon âme que je cambre ainsi qu'en un corset
« Et tout couvert d'exploits qu'en rubans je m'attache,
« Retroussant mon esprit ainsi qu'une moustache,
« Je fais, en traversant les groupes et les ronds
« Sonner les vérités comme des éperons. »

Il court dans ce premier acte de Cyrano un fleuve de vie, de mots succulents et vifs, d'images variées et charmantes. C'est de la fine champagne dramatique. On s'y grise, car c'est étourdissant de gaîté, d'exubérance ; il n'y a pas un seul mot qui ne retienne votre attention, ne vous cause de la jouissance, on voudrait que cela n'ait pas de fin. Et il est moins triste que les autres qui le sont profondément. Car c'est une comédie triste. J'allais dire que c'est ce qui en fait sa valeur profonde et philosophique, car il y a de la philosphie dans Cyrano, — la philosophie amère du stoïcisme.

Vous ne vous ennuyez pas non plus au deuxième acte chez le pâtissier Ragueneau, le Phœbus Rotisseur. Ce marmiton doublé d'un poète qui offre à la goinfrerie des rimeurs : fruits en nougat, flancs,

paons, roinsoles, bœuf en daube, tarte, tourtre, lyres, ruinant sa boutique pour la Muse, est un bonhomme que nous aurions fait de nos amis. Il n'est pas banal, ce Ragueneau et c'est chez lui tout droit qu'un soir, après lecture de sa recette de tartelettes amandines, un gourmet en mal de pâté et que je connais trop, serait accouru au lieu de réveiller les bonnes gens du quartier.

Tous ces poètes, amis de Ragueneau — pas les drôles du National qui n'ont pas du tout l'air de poètes, mais ceux de Rostand — on pourrait aisément s'y tromper et ce serait dommage — bafouillent des choses exquises. L'un dit :

« Ce pain d'épice suit le rimeur famélique
« De ses yeux en amande, aux sourcils d'Angélique »

L'autre :

« Ce chou bave sa crème. Il rit. »

Un troisième :

« Pour la première fois la lyre me nourrit. »

Cyrano paraît. Roxane lui a donné rendez-vous chez le pâtissier. Vous savez comme moi que Bergerac est épris de sa cousine. Ses prouesses d'hier, son duel poétique ont, sans doute, frappé l'imagination de Roxane. Il existe donc pour elle ! Ah ! c'est trop de bonheur. Le voilà qui se sent la vertu d'un Samson

et c'est une armée entière qu'il voudrait détruire. Mais la cousine a voulu le voir pour lui déclarer l'amour qu'elle porte au beau Christian de Neuvillette qui est entré, ce matin, au régiment des Cadets de Gascogne. Elle supplie son cousin de le protéger. Cyrano met son dévouement aux pieds de Roxane. Il marche sur son cœur. C'est lui qui fournira de l'esprit à cet imbécile de Christian. Il sera songénie et de son cœur blessé jailliront des épîtres d'amour. La supercherie obtient le plus douloureux succès. Et nous sommes au troisième acte, au baiser de Roxane. Le balcon de Juliette a laissé couler sur le monde moins de poésie que celui de Roxane. C'est le résidu « d'une alchimie exquise ». L'amour a trouvé là de nouvelles formes d'expressions. Jamais il ne s'était condensé de la sorte en des vers qui fussent le miroir fidèle des trois derniers siècles de littérature amoureuse. Vous avez lu les dissertations sur l'amour de Monsieur Honoré d'Urfé. Il y a de tout, là-dedans. Et c'est tour à tour mignard, délicieux, mièvre, enivrant. Platon eut-il de vulgarisateur plus scrupuleux que ce paladin de l'amour platonique, orné de la fraise espagnole? Certes non. Le troisième acte en est pénétré d'une effluve capiteuse. Les brises se font infiniment soupirantes et le rameau de l'olivier, lourd de parfums, où jase le rossignol sublime, effectue dans cette atmosphère de rêve la même agitation

originelle. Ces branches, ce jasmin, se sont détachés, en leur ramure nerveuse, éloquente sur le ciel d'Arcadie ; ils créent une apothéose de nuit, de soupirs et d'idéalité. C'est là que l'on voudrait vivre et mourir, en chantant dans la nuit succombante de douceur le cantique éternel des cœurs qui se soulèvent au passage du printemps. Ecoutez :

« Ah ! si loin des carquois, des torches et des flèches »
« On se sauvait vers des choses... plus fraîches ! »
« Au lieu de boire goutte à goutte, en un mignon »
« Dé à coudre d'or fin, l'eau fraîche du Lignon »,
« Si l'on tentait de voir comment l'âme s'abreuve »
« En buvant largement à même le grand fleuve. »

Ecoutez encore : Roxane demande à Cyrano quels sont les mots qu'il va lui dire.

« Tous ceux, tous ceux, tous ceux »
« Qui me viendront, je vais vous les jeter, en touffe,
« Je t'aime, je suis fou, je n'en peux plus, c'est trop.
« Ton nom est dans mon cœur comme dans un grelot
« Et comme tout le temps, Roxane, je frissonne,
« Tout le temps le grelot s'agite, et le nom sonne !
« De toi, je me souviens de tout, j'ai tout aimé. »

. . . .

« J'ai tellement pris pour clarté ta chevelure,
« Que comme lorsqu'on a trop fixé le soleil,
« On voit sur toute chose ensuite un rond vermeil,
« Sur tout, quand j'ai quitté les feux dont tu m'inondes,
« Mon regard ébloui pose des taches blondes. »

. . . .

« C'est trop! Dans mon espoir même le moins modeste »
« Je n'ai jamais espéré tant ! Il ne me reste »
« Qu'à mourir maintenant ! C'est à cause des mots »
« Que je dis qu'elle tremble entre les bleus rameaux »
« Car vous tremblez comme une feuille entre les feuilles ! »

Et ces vers que je voudrais avoir faits :

Certes, ce sentiment
« Qui m'envahit, terrible et jaloux, c'est vraiment
« De l'amour, il en a toute la fureur... triste ! »
« De l'amour, — et pourtant il n'est pas égoïste ! »
« Ah ! que pour ton bonheur je donnerais le mien »
« Quand même tu devrais n'en savoir jamais rien »,
S'il se pouvait, parfois, que de loin, j'entendisse »
« Rire un peu le bonheur né de mon sacrifice. »
....
« Oh ! vraiment, ce soir, c'est trop beau, c'est trop doux ! »
« Car tu trembles ! car j'ai senti, que tu le veuilles »
« Ou non, le tremblement adoré de ta main »
« Descendre tout le long des branches du jasmin »

Et nous en passons. Mais il faut finir. Christian meurt au siège d'Arras, dans les bras de Roxane désespérée. La cousine de Cyrano éternise son veuvage inconsolable chez les Dames de la Croix, à Paris. Cyrano vient la voir : il est une gazette vivante Les bruits de la ville et de la Cour sont transmis à la recluse volontaire, par son ironique cousin. La peur du ridicule a scellé le secret d'amour sur ses lèvres. Il

est changé un peu d'aspect physique, et ce soir il semble souffrir pour la première fois.

Pauvre Cyrano ! Il porte des blessures à la tête qu'un laquais soudoyé par ses ennemis lui a infligées, en lui jetant une bûche par une fenêtre. Pâle et brisé, il demande à Roxane la permission de lire la dernière lettre de Christian et malgré l'ombre de la nuit, qui se répand sur le jardin mélancolique, il la lit avec toute son âme. Roxane reconnaît l'auteur de la lettre et le supplie de vivre. Et dans un sourire triste, non sans avoir ferraillé contre les fantômes des Lâchetés, des Compromis, du Mensonge, il expire debout, fier, drapé d'orgueil, comme un empereur romain.

Les Cyrano, les Paillasse, tous ces fous du cœur et de l'esprit, constituent une humanité spéciale. Ils sont les bouffons sublimes qui tranchent sur le tableau de la civilisation. Ils ont jeté quelques cris déchirants et profonds dont le retentissement se prolongera dans les siècles futurs. Dans notre siècle d'égoïsme et de pruderie, ils détonnent un peu. On n'a pas même le temps d'essayer de les comprendre et même dans cet étonnement amusé qu'on leur prodigue, il n'est pas bien sûr qu'il n'y entre pas du mépris. Ils ont cet honneur, eux, d'être de vrais incompris. Le romanesque ne les tue pas. Ils en sont l'âme même et vous savez qu'on ne l'a pas encore tuée.

En marge d'Œdipe roi

A Madame A. Pezzoli.

Thèbes est ravagée par la peste. Le peuple, répandant des larmes et des prières, s'amasse autour du palais royal et demande assistance au roi. Pour calmer ses sujets accablés par le fléau, Œdipe a délégué à l'oracle de Delphes, Créon, le frère de son épouse.

Mais le courroux céleste s'appesantira sur la cité tant que le meurtre de Laïus, l'ancien roi thébain, ne sera pas vengé. C'est l'arrêt formel que Créon a rapporté de la bouche des dieux eux-mêmes.

Il existait alors un devin chargé d'ans et de sagesse et qui possédait les secrets du passé et de l'avenir. On l'amène, le presse de questions et alors devant l'insistance passionnée du peuple qui veut tout savoir il déclare que l'assasin de Laïus, est Œdipe, coupable d'inceste et de meurtre. Le roi se cabre de révolte ; il

fait chasser Tirésias en qui il voit un ennemi conspirant à la destruction de son autorité. Tout lui est suspect. Et ceux qui partagent sa puissance, il les voudrait briser entre ses mains. Créon est exilé.

Œdipe ne peut se souffrir coupable de tant de hontes. Il a besoin de croire que cela est faux et afin de donner à cette fragile croyance un simulacre de vérité il est injuste, il prête aux autres des mobiles qui sont étrangers à leurs actes, à leurs pensées. C'est vainement que son imagination en délire lui ouvre des échappées vers la région sereine des devoirs accomplis et de la consciencesans tache. Lui, qui avait vaincu le sphynx en lui arrachant la clef de l'énigme, le voilà devenu un mystère vivant qui s'acharne à se découvrir. Son état d'âme mi-inconscient, mi-livré aux morsures du doute le tient suspendu dans l'angoisse.

Le désespoir grandit peu à peu en son âme. Il ouvre toutes grandes les portes à sa mémoire pour aller y chercher des souvenirs, des légendes entendues jadis autour de son berceau et qui, peut-être, apaiseront sa torture en le sauvant. Il se rappelle qu'un soir à Corinthe, au milieu d'un festin, on lui a dit qu'il était un enfant trouvé sur le chemin. Œdipe alors, voulant se libérer de ses doutes, était allé consulter l'oracle de Delphes qui lui révéla son passé, lui prédit qu'il épouserait sa mère et que d'elle, sortiraient des enfants, fruits de l'inceste. Afin d'échapper à son

destin, il prit la fuite et sur sa route s'étant querellé avec un vieillard, il le tua.

L'épouse Jocaste, de son côté, croyant démontrer la fausseté de la prophétie du devin, raconte que Laïus, suivant une prédiction, devait être tué par son fils. Mais, pour empêcher ce parricide, au palais de Thèbes, aussitôt qu'un enfant naissait, on lui perçait les pieds et un berger allait le porter dans la montagne. Et d'ailleurs, on aurait tort d'ajouter une foi insensée à cette histoire d'assassinat de Laïus par Œdipe. C'est à l'embranchement des trois chemins, entre Thèbes et Daulis, que l'ancien roi a péri. Ces efforts mutuels en vue d'écarter les images sinistres apportent un calme momentané... Un messager de Corinthe vient annoncer que Polybe étant mort, Œdipe a été désigné, par le suffrage unanime, comme son successeur.

Œdipe bouleversé, refuse. Il craint que la prédiction fatale ne s'accomplisse à Corinthe. Mais, il n'est pas longtemps dupe des faits accomplis, un berger de Laïus vient témoigner de la vérité déjà mille fois prouvée. Jocaste, folle de douleur, court se pendre et le pauvre Œdipe s'étant crevé les yeux, s'achemine sur les routes de l'exil, après avoir pressé sur son âme ses enfants adorés.

Voilà le drame réduit à ses traits essentiels. C'est un sommet de l'art théâtral... Je n'ai rien vu d'aussi

fort, de plus musclé, de plus tendu vers la perfection. C'est l'exaltation des lignes pures, des lumières fortes et dominatrices et qui, tout de même, renferment assez de mystère pour effleurer les parties profondes de l'être humain.

La réalité y coudoie le divin : deux mondes se mélangent pour nous donner, en une synthèse vigoureuse et nette, la vision d'un art harmonieux et rare. De cette ascension vers les sources originaires de la pensée humaine, il nous reste un éblouissement, une espèce d'adoration devant les règles éternelles du vrai.

Involontairement, vous surprenez à vos lèvres ces vers d'Alfred de Musset :

« Regrettez-vous le temps où le ciel sur la terre »
« Marchait et respirait dans un peuple de Dieux »
« Où Vénus Astarté, fille de l'onde amère, »
« Secouait, vierge encore, les larmes de sa mère, »
« Et fécondait le monde en tordant ses cheveux ? «
....
Où quatre mille dieux n'avaient pas un athée.
....

On se sent reporté vers les lointains des races et ce «primitif » si plein d'élan, de trépidation vierge à l'aube des civilisations, garde une vertu rafraîchissansante. Dessin tout clair des paysages qui virent des peuple nombreux, ignorant les virtualités de l'ave-

nir, mais fiers d'attester qu'ils avaient la vie et de la communiquer à la matière environnante. Nation rieuse sur des lits de roses, que l'idée du sacrifice arrachait, pourtant, à la frénésie de vivre et de créer. Frémissement impalpable de l'âme d'Iphigénie, envolée dans le royaume des ombres, et qui, sur le bord du néant, lançait à la vie, le rire perlé de sa bouche fine.

Ce qui se dégage de ce chef-d'œuvre, c'est une impression violente, colorée, de la douleur, meurtrissant jusqu'aux racines de l'âme. L'idée du mal pénètre avec une telle force, qu'elle ébranle les fondements de la vie d'Œdipe.

Pauvre grand roi, qui se forge ses chaînes ! Croyant chercher le coupable, il se cherche lui-même. A son insu, c'est contre lui qu'il appelle la colère des dieux et d'un geste terrible de colère, il règle l'avenir de sa propre existence. Il y a quelque chose de poignant dans cette enquête du crime commis par ce juste coupable. A mesure qu'il avance vers l'affreuse vérité, et qu'un mot, tel un éclair, illumine ce qui l'entoure, il a l'âpreté de savoir jusqu'au bout, dût cette lumière crue et totale le foudroyer là, devant son peuple qu'il adore.

Mot à mot, il arrache du vieillard tremblant qui est à ses pieds, le secret de l'énigme. Il exhale en cris son désespoir. Dans sa rage douloureuse, il voudrait

effacer avec le revers de sa manche cette obsession incrustée dans les membranes de son cerveau. Fébrile, laissant tomber de ses lèvres des paroles de révolte, il serre dans des mains crispées, son front battu par la fièvre. Il se prosterne devant l'autel des dieux et de sa poitrine en feu, sortent, gémissantes, étouffées. des lamentations infinies. Un moment, il se ravise. L'espoir fou d'échapper aux lois funestes l'incite à promener un regard autour de lui, un de ces regards qui cherchent la paix, avec la physionomie coutumière des choses. Il a juste le temps d'envelopper d'un dernier regard d'adieu son palais somptueux, ses richesses et ses trésors. Condamné par le destin, il presse en sa prunelle dilatée, la minute éblouie qui lui reste. Demain, ce sera la nuit, l'irréparable vu, touché, senti.

Ses imprécations suivies d'exécutions inutiles et barbares ont éludé, un moment, la question précise, lancinante. Elle renaît d'elle-même ; elle est charriée par son sang qui lui bat aux tempes. Chaque essai de protestation enfonce en lui la vérité, qui sortant du passé, l'assiège et le torture. Elle marche sur lui, écrasante et pleine d'insolent triomphe.

Comme dans l'urne qu'un poison subtil remplit et nuance de diverses couleurs, le feu de la vérité s'empare de ce front couvert de honte, de ces joues tirées et livides, de cette bouche convulsée en un

rictus affreux. Au milieu de cette figure d'agonie, deux regards fixes, effrayants qui comprennent et s'aveuglent de trop voir.

Ces scènes évoluent dans un décor de rêve et de grandeur antique. Les cassolettes d'or éparpillent des flocons d'encens. Frémissantes en leur blanc vêtement, les vestales, penchant la tête, mélancoliques et atterrées, agitent des feuilles de palmier, cependant que l'hirondelle rêveuse s'immobilise sur l'épaule de la Déesse.

J'aime cette douleur royale. Elle échappe à l'analyse de nos esprits incapables de beaucoup souffrir. On la comprend peu. Nous souffrons difficilement les conséquences des fautes commises et qui admettra qu'un homme doive se sacrifier pour un crime dont il ignore les vraies causes? Nous allons même jusqu'à nier nos erreurs, ne fût-ce que pour nous soustraire par l'imagination, aux suites fatales qui en découlent. Ce que nous craignons le plus n'est pas le mal, mais la maturité du mal, l'aboutissement vers des catastrophes. Découronnés de nos espoirs, déchus de nos illusions, morts à ce qui nous faisait vivre hier, nous accusons la vie comme une grande coupable. Nous nous oublions dans nos anathèmes. L'égoïsme nous sauve, que dis-je, il nous abaisse. Prométhée ayant dérobé une parcelle à l'âme des choses, nous rageons dans les limites tracées à nos pensées. Nous vivons

comme dans une cage et nous essayons d'en limer les barreaux, afin de contempler plus à l'aise l'espace souverain des horizons. Quand, au matin du rêve, nous partions faisant claquer nos espoirs, c'était l'infini que nous voulions tenir en nos pauvres mains, l'étreindre pour lui communiquer le reflet de nos âmes. Notre sensibilité nous créait une ambiance spéciale dont nous recevions mille meurtrissures. Verdeur acérée des aiguilles de sapins qui nous entraient dans l'âme ! Petites minutes frémissantes, magiciennes inouïes qui avaient le pouvoir de contracter le cœur, de le tordre en lui faisant rendre le joyau cristallisé d'une larme ! Bouquets verts du désir, défaillances du cœur en présence d'un soir trop beau, trop lourd de parfums, et déchiré par les soupirs d'une flûte lointaine ! Il s'établissait une espèce de conspiration entre les facultés de l'esprit et de l'âme où les perceptions des choses, les formes de vie, l'amour et jusqu'à la mort même prenaient des attitudes souriantes et libératrices. Nous poétisions l'inconnu, le destin, les forces secrètes de l'avenir. C'était toute notre âme qui suivait la route des océans, s'agenouillait devant l'infini et les tombes illustres.

Les fièvres de l'imagination et les évanouissements de l'âme, tout cela nous le faisions entrer dans notre jeu de connaître et de satisfaire les appels qui escortaient notre jeunesse. Il semblait que cet amas

de pensées et d'émotions rares nous composerait une âme qui permettrait de dominer la nuit. Et le soir venu, nous tendons la main, désespérés et criants vers le filet de lumière qui fuit au bord des firmaments. C'est une grande souffrance. Nous la diminuons parce que nous ne savons pas la subir et que, trop légers, nous ne descendons pas jusque dans son fond, pour y arracher la leçon sanglante et magnifique qu'elle dérobe aux apparences.

Le drame de Sophocle prolonge nos pensées dans le mystère de l'infini. Cette image pleine et grouillante de la douleur qui se creuse et porte en elle l'innocence coupable, anime ces scènes de bas en haut. L'art grec serait veuf de quelque chose de supérieur si Œdipe-Roi ne dressait sa silhouette de souffrant sur la fresque vivante où se dessinent les attitudes héroïques et les gestes surhumains. Par ses côtés réalistes, il rend cet art plus atteignable à nous, modernes blessés au front de tant d'audaces irréalisables. Il alimente cette nostalgie des dieux tombés qui tourmente l'âme moderne. Avec les principes impérieux de l'absolu, il réintègre l'idée pure de sacrifice et de sang. C'est une âme avec son besoin d'adorer, une civilisation mêlant les choses divines aux préoccupations follement terrestres et qui illuminent ce drame extraordinaire.

Elle dresse des cadavres magnanimes dont le rêve

immortel se suspend aux clous d'or des astres et sur les degrés des chapelles millénaires, s'estompant dans le lointain, on aperçoit des brebis expiatrices, qui exhalent leur petite âme au souffle sacré des brises.

Le christianisme a donné un type-dieu humain qui réalisa une perfection plus sublime en introduisant ici-bas une notion plus souveraine de sacrifice volontaire. Ce Dieu s'appelait Jésus de Nazareth. On le connaît assez : les uns pour l'adorer ; les autres, le nier, en attestant par là, qu'il hante partout les conceptions de la vie humaine.

Les apôtres de la négation et du doute peuvent élever leurs clameurs impies jusqu'aux étoiles et se donner même le ridicule de les arracher de leur demeure aérienne. Ils n'empêchent pas l'amour d'engendrer l'amour. Le feu sacré continue à brûler devant les dieux ; et sous le couteau du sacrifice rougeoie le cou immaculé des blanches colombes.

Et les pâles éphèbes, ivres de leur folie mystique, volontaires et narguant la matérialité régnante, s'en vont, de peur qu'elle n'éclate comme un fruit trop mûr, placer leur âme sous le talon divin.

Notes et Impressions



NOTES DE VOYAGE



Au fil de l'eau

4 Juin 1910

A Elle

Le vaisseau marche lentement. Les pensées s'assoupissent presque à ce bercement de la vague. Ma tête suit les sillages ouverts derrière nous et réintègre les villages et les villes enfuis. Nous rêvons. Les rives pittoresques, semées ici et là, en l'opulente richesse des bosquets de verdure, de cités pimpantes et agrestes encadrent cet autre paysage d'âme qui s'agite en nous. Maison d'argile hospitalière aux énervantes fictions ! La caresse de l'air nous plonge au cœur des choses. Nous communions à cette divine nature, inlassable génératrice des êtres, fournissant au plus humble de ses embryons les ferments de vie qui en assurent la croissance rationnelle et harmonieuse.

Nos sentiments se succèdent avec rapidité, sans ordre, tout à fait anarchiques. Ils pèlerinent du cerveau à l'âme. J'ai peine à les préciser. Véritable chevauchée où s'accentuent dans leur course folle certaines impressions inédites et rares. Elles ont leur source dans les parties sereines et fécondantes de l'âme humaine. A elles se rattachent comme un bouquet de fleurs fanées des illusions mortes, le souvenir de grandes espérances que des hommes aimés ont dû laisser tomber sur les routes de la vie. L'image de la Patrie passe et repasse devant nos yeux troubles. L'être ne s'appartient plus, il s'abandonne au gré du songe. Le sentiment nous embrasse, nous secoue, tel un arbre morfondu par l'âpre flagellation de la tempête. Ce sentiment de mélancolique nostalgie, s'exhausse, s'ennoblit du sourire d'une grande vision. Brisé et las, je veux pourtant imprimer en moi cette subtile nouveauté d'impressions rares, la garder comme une petite source cachée, calmeuse de soucis ou de regrets.

7 Juin 1910.

Température idéale. Le ciel est d'une pureté de cristal et l'orgueilleux soleil laisse crouler sa puissance de feu sur l'abîme mouvant des eaux. Caresses des yeux qui glissent de la mer au ciel. La plénitude de la vie revêt ici une de ses plus éloquentes démons-

trations. Les fleurs de l'eau — jets d'écume qui semblent une ardente floraison de caprices cristallins, jaillissant avec cette spontanéité des choses fragiles, qui n'ont de forme vitale que ce que nos imaginations leur concèdent — surgissent à nos regards éblouis, pour aller se confondre dans l'uniformité des vagues. Le goéland dessine sur l'horizon sa courbe élégante. Il tournoie, il arrête son vol et suspendu sur le mystère terrifiant, il subit la fascination impérieuse de la mer.

Les côtes vont mourir. Je les salue avant qu'elles m'aient séparé de mon pays. C'est une fin émouvante, tragique, où le bleu de leurs lignes s'effondre en une chûte de couleurs vives dans cet autre bleu intense qui s'irradie d'émeraude, cependant que, à côté des vagues d'or couronnées d'écume, s'ouvrent des abîmes glauques d'où monte un frigide frisson. Et c'est le tour du soleil de disparaître en une apothéose de nuances. Les bleus très pâles, les bleus d'agonie alternent avec les roses fanés. Deux à deux, se tenant par la main et mariant leur tristesse et leur pâle sourire, des séries de pensées descendent du ciel et nous effleurent au front. Ce charme indéfinissable et ténu opère. Le lacet qui bridait l'âme s'est détaché ; la voilà qui subtilise et s'abîme sur des pointes de ciseaux. Au bord de l'horizon, comme des témoins muets et solennels, des nuages assistent à ce déploie-

ment fastueux du soir, qui lance au seuil de la Nuit violette le baiser brûlant de son adieu.

La mer est une moutonnière immense où le désir maladif va chercher sa pâture. Je voudrais vous cueillir, colliers de perles, qui déroulez vos méandres de corail ! Grandes fleurs d'abîme, j'aspirerais avec délices votre parfum mouillé, si vous daigniez vous élancer jusqu'à moi ! L'ombre s'éparpille avec un bruit très doucement frôleur. On dirait des pétales de fleurs nocturnes qui, en glissant sur nos yeux et nos mains, promènent une caresse d'oubli. Il reste des traînéés lumineuses, attardées, indiscrètes. Cette lumière lutte contre la puissance des ténèbres. Petite illumination auprès de la nuit grandissante.

Des vagues frissonnantes se tendent pâmées, telles des nymphes qui voudraient une union plus intime avec le soleil. Mais il n'est déjà plus. Elles retombent alors, lassées de leur sublime effort et se reprendront demain à d'autres élans vers le dispensateur de la lumière. Elles sont semblables à nos illusions qui meurent avant d'avoir vu le jour et porté fruit.

8 juin 1910

Quelques mouettes rasent l'étendue liquide. Elles y trempent leurs petites pattes et, saisies par le froid intense, elles jettent à l'abîme un cri de douleur qui se perd dans les lointains impassibles, fermés, impla-

cables. On entend soudain un cri de joie admirative : Les banquises ! Les banquises ! Et tout le monde se précipite sur le pont. Munis de lunettes d'approche, les passagers dévorent des yeux ces blocs géants qui dressent leur étincelante blancheur au-dessus de l'abîme.

Est-ce une cathédrale? Est-ce un château en ruines qui aurait été construit en albâtre et offrirait à l'admiration des hommes la liliale vétusté de sa déchéance? Est-ce un bloc de marbre de Paros? Est-ce une de ces formes divines de la nature, que cette artiste incomparable, qui se moque des traités d'art et des manuels, a élevée pour narguer l'effort humain? Est-ce un sphinx de glace accroupi qui veut rivaliser de splendeur hautaine avec ses frères authentiques du désert, étalant sur la vague uniforme son élégance non apprise? L'imagination a toutes les libertés. Ne bridez pas ses élans. Laissez-lui jeter le manteau de ses caprices littéraires sur les formes immuables du temps et permettez-lui ce vain jeu d'habiller les choses qui demeurent, de ces artifices d'un jour...

Vivre l'intense, créer des concepts, des idéologies, lancer dans l'air, au risque de lui briser les ailes, ma pensée maladive, qui, comme un oiseau en cage agacé de sa prison, est devenu fou de liberté, d'espace et d'infini, et ira, docile, résignée de son destin, plon-

ger à l'abîme ; c'est bien ce que mon esprit exalté demande, ce matin.

Mais, le mot me trahira, l'impuissance à exprimer la vie sourde et grondante qui se dégage du ciel, des horizons, de la mer, me ramèneront affaibli, triste, à ma promenade inféconde. Cependant j'aurai pris un bain d'infini, je me serai grisé de soleil, d'air pur, de solitude, j'aurai vécu une heure d'oubli. Ces glaciers, passant devant mon regard et s'avançant sur le cadre de mon imagination auront rafraîchi ma pensée fiévreuse et brûlante.

Je ne vous aurai rien arraché, formes divines qui m'apparurent un moment et qui déjà s'effacent ; tous vos secrets, vous les avez gardés. En vain j'ai tenté de vous demander quelque chose. Je tendais les bras vers vos blancheurs apaisantes, vous ne m'avez pas répondu. Et, je suis resté là, brisé du mystère des choses. Mais, ce mystère, je l'aimais quand même ; il attestait que le dernier mot de tout n'a pas été dit, que la science est courte par quelque endroit et, en moi-même, je répétais le mot de Shakespeare et je l'adressais à tous les matérialistes, à tous ceux qui vivent du temps et que l'infini n'a jamais tourmentés :

« Il y a plus de choses sur la terre et dans le ciel que n'en contient toute votre philosophie. »

Petits glaciers, nains qui se pendent aux jupes de

leurs mères ; petites forces sereines, que vous étiez rassérénantes !

9 Juin 1910.

Le pont est libre. On en est aux petites heures du jour. Seuls, les matelots circulent, affairés, courent, se bousculent, en se lançant des lazzis. Elle est rude la vie pour ces pauvres êtres sans affection véritable, malmenés et conduits au bout du bâton. Leur misère me navre. Un, entre autres, attire mon attention sympathique. Il a un sourire effacé, presque douloureux. Quelque chose de son âme qui s'ignore coule dans ses grands yeux bleus troublés. Il s'isole de ses autres compagnons et ses allures vaguement misanthropiques et curieuses le feraient prendre pour un poète égaré dans ce royaume humide et malsain. Je l'ai questionné sur son origine, sa vie, s'il y avait quelque part, dans le monde, une mère qu'il avait aimée et qui l'attendait toujours, les yeux tournés vers l'horizon. Il s'est ému et une larme, une chaude larme descendit sur sa joue tirée. Et puis comme s'il défendait l'entrée de son cœur de toute sympathie, il s'en est allé plus loin rêver jusqu'à ce qu'un homme rude et cruel vînt l'arracher à cette suite d'esprit vers les lointains. Il l'a regardé comme un chien regarde son maître et sans prononcer un mot, s'est mis à le suivre.

Je l'ai revu une fois seulement depuis. Il contemplait la nuit calme et dominatrice. Elle paraissait le consoler. La brise jouait à travers les rubans de son béret de velours, et le regard s'allumait au contact des étoiles.

Pauvre mousse qui t'amuses d'un rien et souris sans savoir pourquoi aux astres, que je te plains de ne pas connaître la puissance de sentir et de t'analyser. Que ta vie faite d'insouciance quotidienne et de tristesses dévorées, me fait mal. Ton éternelle chasse à l'étoile est une chasse à l'abîme, je le veux bien, les monstres, tu les vois remuer dans les flancs de la mer, tu devines peut-être la noirceur effrayante des repaires où ils se délectent de chairs humaines, tu as frissonné quelquefois à leur passage, mais cependant comme tu ne vis pas ! Ton sourire est d'une mélancolie toute pénétrable : les flots de la vie ne t'ont pas roulé sur le rivage douloureux où viennent s'échouer les hommes hantés par des formes de vie intellectuelle et morale. Tu es heureux, mais ta félicité repose sur une insuffisance qui est une diminution de la personnalité. Je voudrais t'amener au pays de l'intelligence, je voudrais que tu viennes courir avec l'enthousiasme fou des vingt ans, pieds nus, le cœur blessé d'une étoile, dans les champs infinis de la pensée.

Mais, ma prière est folle, et le gémissement de la

mer retombe entre mes imaginations mélancoliques et ton rêve naïf de gardeur des espaces.

Dimanche 12 juin

C'est une pluie d'or. Quelques nuages à l'horizon se promènent indolemment : ils semblent goûter le bonheur d'une promenade à travers l'azur. Quelles tentations vers les lointains les obsèdent? Verront-ils les pays de flamme, les villes d'Orient vermeil, les cités qui trempent leurs pieds blancs dans les fleuves nubiens? Quelle est cette pensée, qui vous guide, choses de lumière et d'or ?

Ils sont la poésie de l'espace, des artistes nés qui composent, en se jouant, avec le bleu du ciel, les noires blessures des montagnes, ce clair obscur unique dans lequel sourcillent, doucement frémissantes, les montagnes de l'Ecosse et ces côtes d'Irlande qui viennent d'apparaître.

La mer d'Irlande n'est qu'un frisson, que dis-je, un soupçon de frémissement. C'est divin. Des esquifs glissent avec un bruit de cygne, ils déploient élégamment leurs voiles où se joue la lumière diaprée.

Il s'égrène dans l'air un chapelet de douceurs. Le soir succombe, royal et magnifique. Il ne se peut rien de mieux pour couronner un voyage idéal. Du salon, m'arrive le son gracile d'une marche de Mozart. La tentation d'aller rêver près de la poupe, me ressaisit. Nous toucherons Liverpool à deux heures de la nuit . Demain soir, en route pour Paris.

De Liverpool à Rouen

A ma mère.

13 Juin 1910.

Le trajet de Liverpool à Londres est des plus agréables. Nous avons pu y admirer la campagne anglaise, qui est d'un dessin très net et très harmonieux. Les routes sablonneuses découpent leurs méandres capricieux et font tache blonde au milieu du velours des prairies. On n'en peut pas rêver de plus belles, si ce n'est celles des environs de Paris qui dégagent un charme supérieur et où règne le goût le plus parfait, pour accomplir un aussi beau voyage. Nous brûlons les étapes ; le tramway nous emporte avec une rapidité folle au cœur de l'Europe. Collines et vallées nous adressent par la porte leur furtif bonjour vert. Elles ont juré de fuir, de fuir sans cesse. De la sorte, elles sont un peu l'insaisissable mais un

insaisissable qui ne laisse pas de mélancolie au cœur. Elles nous égaient plutôt ; on rit de les voir si bellement vertes ; on les bénit de semer dans l'espace, l'espoir des moissons fécondes et d'être l'un des sourires les plus éloquents de l'été.

Des petits ruisseaux découpent leurs ondes blanches et cristallines à travers la campagne. Ils sont les accidents poétiques du vallon et du champ. D'eux, s'échappe un léger frémissement de fraîcheur. Le cultivateur anglais qui trempe dans le courant sa main brûlée par le soleil, sait bien qu'ils sont les réservoirs bienfaisants où s'abreuve le sol épuisé. C'est sa manière à lui de prouver à la nature sa reconnaissance et là, insensible aux voyageurs qui passent, il caresse l'eau brillante.

De temps à autre, le ciel qui se couvre de nuages jette une goutte d'eau aux vitres du tramway. C'est un diamant que le soleil, une minute plus tard, vainqueur du mauvais temps, absorbera dans son gouffre d'or. Des oies, comme des magistrats, s'avancent en troupes ordonnées, savantes. Elles paraissent au-dessus de leurs affaires. A n'en pas douter, ce sont des bourgeois aux mœurs vertueuses, qui ne veulent pas se laisser distraire par les séductions de la plaine. Elles croquent le long du chemin, les insectes qu'elles déclarent nuisibles à l'harmonie de la société animale, et s'en vont goulûment bêtes, rafraîchir à une petite

source limpide, leur gosier dégoùtant de carnage. Ont-elles lu Renan? Connaissent-elles du moins, sa parole fameuse sur le sacrifice nécessaire des personnages infimes à l'épanouissement des peuples et des races? Mystère. Il ne nous est pas possible de pénétrer le secret blotti, sous leur altière cervelle...

Des vols de pigeons rayant l'étendue du ciel, sollicitent notre attention. Qu'ils sont blancs ! Qu'ils sont bleus ! Ils se meuvent lentement, ils rêvent aux colombelles parties pour des lointains voyages. Ils ont presque l'âme en peine. Si ce n'étaient des animaux, on les prendrait pour des poètes ou quelques bohêmes s'amusant de leur vol astral.

Enveloppés par la sourde trépidation du printemps qui s'élance et monte vibrant d'azur et de parfums, les délicieux toits de chaume fument dans l'air.

Et c'est une multitude de lilliputiennes cheminées qui s'adossent deux à deux et s'unissent gaiement aux portes de l'empyrée. Oh ! les petites cheminées de Liverpool et de Londres.

Une, deux, trois, et nous mettons le pied sur le sol de la fière Albion. Vous ne vous attendez pas, sans doute, que je découvre Londres. Je n'en suis pas le Colomb non plus que de Paris, vers lequel je tends de toutes mes pensées. Ce métier de narrateur d'impressions sur les routes d'Europe, offre plus

d'une difficulté à résoudre. Malgré toute la bonne volonté possible, vous vous affublez d'un petit air de découvreur, qui, précautions prises, ne vous sauve pas entièrement du ridicule. Il reste donc entendu que Paris a existé avant moi.

Il est deux heures de l'après-midi et nous devons partir pour la France le lendemain matin. Une course à la galerie nationale après un déjeuner sur le pouce. Force nous est de cueillir le dessus du panier et c'est, en toute hâte, que nous donnons un coup d'œil admiratif aux peintures fameuses qui sont l'une des plus belles richesses artistiques de l'Angleterre. Malgré la fatigue qui nous coupe les jambes, nous nous dirigeons vers l'abbaye de Westminster. C'est colossal et ne laisse pas de vous causer une émotion profonde. Ces rois morts depuis des siècles, qui sont symbolisés par des personnages étendus sur leur tombeau, raides et figés dans des poses hiératiques, ont bien leur éloquence. Et la structure de ce monument d'un pur gothique excite notre vive admiration. Nous défilons à travers ces chapelles royales où git la poussière de ces hommes qui furent grands jadis et qui jamais n'ouvriront leurs lèvres glacées par le baiser définitif de la mort. Ils sont là, en grand nombre ; leurs restes se sont confondus en une seule poussière ; ils se sont agités un moment, ils ont fait du bien et du mal et le temps les a emportés au fleuve de l'oubli. Cette Marie

Stuart qui repose son dernier sommeil aura toujours le don d'éveiller la sympathie chez ceux qui connaissent son histoire. Sa franchise, sa sincérité et même sa beauté plaideront contre ses fautes ; on les oubliera pour ne se souvenir que des douleurs souffertes, qui lui ont composé une physionomie de reine martyre, dans l'histoire d'Ecosse. Près d'elle, dort la reine Elisabeth, cette femme cruelle et diplomate qui a commencé à introduire dans les rapports internationaux l'hypocrisie et le mensonge qui triomphent aujourd'hui. Le touriste évoque la mémoire d'Elisabeth pour la maudire et la pitié s'émeut sur la froide pierre où dort la malheureuse reine d'Ecosse...

Dans une des chapelles latérales, les bustes de William Pitt, de Gladstone, de Disraëli, de Palmerston et de tous les grands hommes modernes, se dressent imposants et majestueux.

Il y a des merveilles et des richesses dans cette église et on y passerait volontiers des mois à les étudier en détail.

Nous aimerions tout voir, mais les heures volent et, après un tour d'autobus, nous rentrons à l'hôtel, brisés et morts de fatigue.

Voilà Londres singulièrement raccourci. Forcément et à regret, nous avons dû borner là nos visites. L'originalité de cette grande et fumeuse cité, nous ne l'avons guère saisie. Il faut y vivre plus d'un jour,

pour s'en faire une image adéquate. L'activité y est très grande et la misère y étale ses hontes, ses décrépitudes et ses laideurs. La désespérance plane sur les quartiers pauvres où grouille le vice hideux. C'est triste de passer dans ces rues sombres et étroites, aux maisons lézardées qui laissent voir un dénûment sans pareil. On y entend des cris de rage, de douleur et d'effroi. Cela vous glace jusqu'aux os. Le plus beau poème de misère devrait s'écrire dans le faubourg des pauvres à Londres. La force des images pourrait y suppléer à la pénurie de la pensée.

14 Juin 1910.

Il fait très beau. La Manche est d'un calme inaccoutumé. Nous saluons les falaises anglaises, éblouissantes, sous les rayons du soleil, étalant leurs échancrures et les broderies de mousse dont elles sont revêtues. Nous ne pouvons oublier que Calais et Douvres ont été jadis les témoins de glorieuses batailles où les deux plus grands peuples du monde se disputèrent la suprématie sur le continent européen. La silhouette guerrière du duc de Guise, casqué d'airain et luisant sous sa cuirasse, nous apparaît, montant à l'assaut des forteresses, et nous applaudissons intérieurement à son énergie valeureuse et à ses audaces de géant. Le flot de la mer accompagne

nos souvenirs historiques et c'est une musique d'un bien grand charme.

Encore deux heures et nous serons en France. Le croirait-on? C'est bien la réalité, puisque dans un cri d'enthousiasme nous venons d'apercevoir les côtes de France. Dieppe ! Dieppe ! C'est la France et je tremble d'émotion en mettant le pied sur le sol français. Un sentiment très étrange s'agite en moi. Il est fait de mille sensations indéfinissables ; j'ai envie de rire, de pleurer et de crier. Vraiment, je crois que j'ai un peu perdu la tête, car je marche comme un homme qui a trop bu. J'ai très mal vu Dieppe : il y avait une buée humide sur mes yeux. En moins d'une heure, nous sommes à Rouen.

C'est à Rouen que nous avons voulu d'abord nous arrêter et c'est cette terre illustrée, sanctifiée par Jeanne d'Arc, qui nous a fait éprouver les plus fortes et les plus pures impressions. Aller en France et ne pas faire halte sur ce coin de terre eût été pour nous un crime que nous nous serions toujours reproché. Mes amis savent que j'ai un culte spécial pour la grande héroïne française.

Cette double halte à Rouen était donc plus qu'un caprice ; mais un désir d'aller vivre une journée là où avait vécu et souffert la grande Jeanne. C'était un pèlerinage à l'endroit de son long et douloureux martyre et, dans le fond de ma pensée, une sorte de

réparation amoureuse pour les injures dont on avait essayé de couvrir sa noble mémoire. Partout dans ce Rouen pittoresque où l'esprit normand s'est conservé avec le culte des traditions, partout, je l'ai revue et j'ai épousé les douleurs qu'elle y avait subies. Je l'ai respirée dans l'air transparent, et à chaque coin de rue, m'accueillait sa douce image. A de certains moments, je croyais lui parler et il me semblait que des voix intérieures me répondaient pour elle. C'était un charme et presque une ivresse. J'aurais aimé lui tresser des couronnes et les déposer au lieu de son supplice et si j'eusse été poète, lui composer un poème, redisant en alexandrins majestueux, la gloire de son nom et la grandeur sublime de ses actions d'éclat. Elle me possédait entièrement. Je la revoyais toute jeune, rêveuse et pleine de candeur, gardant dans les champs de Vaucouleurs ses agneaux moins purs et moins beaux qu'elle. Je la revoyais descendre, jupes retroussées, cheveux flottant dans la brise, les pentes des collines quand la lune lance déjà ses nappes de douceur fluide et fait de la nuit une façon plus auguste de vivre, de croire et d'aimer. Et je me disais que son apparition dans le monde avait créé un type de beauté de femme, un trésor d'idéalisme féminin, où iraient s'alimenter les jeunes filles avides d'infini, et qui portent en la tristesse de leurs fronts, la nostalgie du divin. Je lui chantais des hymnes intérieures

et j'agenouillais ma pensée avec amour sur toutes les routes de son calvaire.

Je la bénissais d'avoir sauvé son pays de l'invasion étrangère et d'avoir rétabli sur son trône chancelant, le roi de France. Mon imagination me faisait assister aux mémorables batailles qu'elle livra aux ennemis et j'applaudissais aux triomphes qui couronnèrent son entreprise de relèvement moral de la France. Je comprenais que le Français lui devait des autels et de l'encens ; toutes les forces de mon être étaient tendues vers elle en signe d'hommage. Et longtemps, le soir venu, accoudé au bord de la fenêtre, je me mis à rêver de la grande Française.

Jeanne d'Arc est un sommet de l'âme française. Il empêche la nuit d'être moins complète et il dessine à l'horizon une immense espérance de salut. Sublime, il appelle les pensées vers les hauteurs et baigne, par son éclat, les âmes dans une plus profonde et plus réelle France. Il éternise une attitude héroïque, faite de simplicité et de lumineuse candeur. Des lacs de majesté tranquille et hautaine reçoivent le reflet de sa grandiose beauté. Rien ne trouble ces eaux du souvenir français où roule l'image auguste de la Vierge. Le génie latin suspend sa grâce autour de son front pur et les paroles toutes claires, métalliques, perçantes telles l'épée du combat, tombent de ses lèvres inspirées. Sa clairvoyance innée déchire les masques,

déconcerte les calculs de la félonie humaine. Adorons en elle cet Esprit profond et averti qui la sauva en confondant les calomniateurs de son nom. Cette fille des champs a des mots de philosophe, d'homme rompu aux subtilités les plus raffinées.

Sa vie reste une école d'enseignement où les âmes droites iront puiser des notions très hautes de devoir et de patriotisme. Il y a quelque chose de cornélien dans son allure et bien avant que le poète du « Cid » eût créé ses héros et ses héroïnes, elle augmentait l'héritage moral de la nation française par ses vertus et son héroïsme ; elle devenait matière d'épopée. C'est une ancêtre, à coup sûr, des héroïnes de Corneille, et il semble bien que dans cette ville de Rouen où elle a passé les derniers jours de sa vie et où le poète a vécu, la statue de Jeanne d'Arc qui domine Bon-Secours et celle de Corneille près de la Seine, aient dans la nue des entretiens supra-terrestres.

Que cette tour Jeanne d'Arc qui s'élève au-dessus de la ville raconte de funèbres choses ! Monument d'ignominie dont l'aspect vous communique un frisson d'horreur. La fin tragique de l'héroïne est écrite sur ces pierres que lèchent le lichen et la clématite. Elles vous disent que des monstres y ont enfermé un ange de bonté et de salut et qu'elles seules connaîtront tous les soupirs qui s'échappèrent du cœur de la pauvre victime. Que ce Cauchon et les

savants de Sorbonne qui, de concert avec l'Angleterre, l'ont brûlée vive sur un bûcher soient à jamais honnis devant le tribunal de la postérité, pour ce crime de trahison et d'infamie !

L'une des choses rares à Rouen, c'est la cathédrale qui est d'un gothique très pur. Cette merveille d'ordre, de clarté et de talent m'arracha des larmes. Je ne pouvais plus les retenir, je me sentais entouré de mille mystérieuses influences qui sortaient de partout et souhaitaient pour ainsi dire, à un fils lointain de la race, une douce bienvenue. Déjà, à Dieppe, mon cœur avait failli éclater, quant à la portière de l'omnibus, une vieille femme toute ridée, la tête ornée d'un bonnet de dentelles et qui me rappela une image sainte, m'avait offert des cerises de France. J'aurais voulu serrer près de moi les petits d'école qui vêtus de blouses bleu marin, coiffés d'une toque de velours, défilaient devant nous, conduits par des sœurs normandes. Je me croyais leur aîné, un aîné aux aventures douloureuses et tragiques et qui, très tard revenait au logis familial revoir l'âme de sa race dans la mélancolique douceur du regard normand. Les petiots avaient salué les voyageurs et cette marque de politesse française n'avait rien de banal pour nous. Le train nous emportait... Cette délicieuse impression n'avait pas eu le temps de se creuser que bientôt l'aile déployée

d'un vieux moulin mêlait sa note de gaîté à la gamme de nos sensations tristes.

Nous éprouvons une impression extraordinaire, nous Américains, habitués au rococo, devant des édifices si artistement ciselés. Il n'est pas de construction qui ne révèle un si profond souci de l'art, du beau, une discipline si heureuse des proportions. Ces hommes qui travaillaient à six sous par jour, étaient de très grands artistes et pour apporter une si intelligente attention à terminer un chapiteau, une frise, un bas-relief, une rosace, ils devaient avoir la conscience intime qu'ils travaillaient pour l'éternité le marbre et la pierre et que leur œuvre était comme un défi jeté au temps.

C'est dans cette église que Corneille venait consoler sa vieillesse chagrine, désenchantée, miséreuse et qu'il s'y promenait avec ses souliers percés et c'est également là que Boieldieu exerçait ses concerts sacrés qui faisaient courir tout Rouen.

Le monument de Flaubert et de son ami Bouilhet décorent la place publique et Armand Carrel qui eut son heure de vogue et périt dans un duel fameux, a l'air de s'élancer de son roc pour se jeter dans la bataille. A ce qu'il paraît, il ne semble pas satisfait des politiciens de notre époque et il croit, — c'est du moins l'opinion d'un rouennais intelligent — que la farce doit avoir des limites.

Je ne veux pas quitter Rouen sans contempler à nouveau les belles verrières des cathédrales. Je m'attendris en présence de ces petits chefs-d'œuvre que des artistes épris de leur art, à l'âme candide et pleine de lumière, ont burinés de leurs conceptions aériennes et je suis venu adresser à la grande Jeanne le meilleur de mes adieux.

Paris !

« Cette ville »
« Aux longs cris »
« Qui profile »
« Son front gris, »
« Des toits frêles, »
« Cent tourelles »
« Clochers grêles, »
« C'est Paris. »

Tra lala, lala, lala... C'est du Camille Saint-Saëns et du Victor Hugo ; ce n'est pas du tout Paris, le Paris de maintenant. Le roi Jean est mort et les moines chassés de leurs cloîtres, tristes et dépouillés sur les routes d'exil ne vont plus pleurer sur la tombe de Madame Isabeau. On ne parlera guère, désormais, du spleen gothique : je ne sais pas même s'il sera question du spleen « style empire ». La poussière de l'oubli s'amoncèle sur les dieux des temps anciens ; l'âme mélancolique des choses défuntes voltige autour de ces petits sanctuaires disséminés au quartier latin que gardent des hommes

étrangers à leur époque. S'il en est resté quelque chose c'est un souvenir falot qu'entretiennent avec une fidélité inlassable, de pâles archivistes ou antiquaires, des numismates à la figure parcheminée et qui, tapis derrière des comptoirs chargés de « tanagra », de vieilles médailles, d'antiques bibelots se compoposent avec ces débris, des âmes d'ancêtres. Bouddha narquois et indécent se contemple toujours le nombril et ne daigne pas lever les yeux, un seul instant, sur ces dévouements au front dégarni de jeunesse et de cheveux. Ces vaincus, ces « émigrés » ont leur poésie ; ils sont plus intéressants que nos polichinelles qui dansent à la corde. Ce qu'ils remuent de souvenirs, d'idées, d'opinions, de paradoxes intelligents et pleins de philosophie. Ils donneraient du fil à retordre à nos modernes bâtisseurs de systèmes, s'ils le voulaient bien. Mais c'est un souci dont ils n'ont cure : leur personnalité est absente et le bruit que font leurs contemporains, meurt à la porte de leurs petits temples vénérés.

Les quais de la Seine n'ont pas bougé. Regorgeant de livres, de bouquins poudreux, ils nous sollicitent, nous font des signes. Etalant leurs richesses un peu fanées, ils nous torturent de cette envie insatiable d'acheter toujours. J'y ai rencontré des livres aimés qui, dans leur langage à eux, me disaient, en soulevant de la poussière : « Que ne nous achètes-tu, nous

serions très bien sur les rayons de ta bibliothèque. Désespéré, je leur montrais mes poches vides et je m'en allais le cœur plein de tristesse et d'ennui.

L'histoire de ce petit royaume poussiéreux et décoloré des livres serait palpitante à écrire. Grâce à l'imagination, on y suivrait les phases mélancoliques de ces volumes qui, composés à travers des nuits de fièvre et de doute, apparurent, un matin, et ne récoltèrent que mépris silencieux. C'est là qu'ils vont échouer et là également ils subissent l'injure de l'oubli. L'autre jour, pour cinq sous, j'en achetai un qui datait du dix-huitième siècle : il paraissait tellement abandonné qu'une pitié folle m'entra dans l'âme. Je le lus tout d'un trait ; l'auteur, — un anonyme, — croyant à l'âge d'or, parlait de liberté à chaque ligne et l'annonçait alors, triomphante et radieuse aux siècles prochains. Le pauvre homme serait bien surpris, s'il revenait sur terre, de constater que la liberté est un mot creux, inventé à plaisir par les politiciens et les farceurs afin de tromper les naïfs et les âmes blanches. Peut-être serait-il pris de dégoût, comme nous, en voyant éclater sur les maisons de prières désaffectées et les frontispices des tombes royales où l'on empêche les héritiers de la maison de France de chanter des messes pour les grands disparus, cette menteuse et stupide devise : « Liberté, Egalité, Fraternité ». Il ne doit pas exister un homme

vraiment intelligent, aujourd'hui, qui se laisse prendre à cette balançoire-là.

Des livres de jeunes poètes, morts à l'aube de la vie, battent de l'aile faiblement : ils évoquent ce trésor d'illusions généreuses et d'ardeurs idéales vers le Beau que la Mort a fauchées. On s'arrête pour les feuilleter un peu et l'on poursuit sa route, secoué d'un frisson.

Des lexiques, des « gradus » moisissent sûrement ; ils m'ont donné une impression de joie féroce. Ce n'est pas en vain qu'ils m'ont ennuyé : j'avais eu, autrefois, le pressentiment que j'assisterais à leur mort ignominieuse. C'est fait.

Quelques médaillons de grandes dames, des bracelets démodés, des pastels et de faux croquis ayant appartenu au Chat Noir, gisent là.

*
* *

Paris est écrasant. La première des impressions est une sensation solennelle d'angoisse et de solitude au milieu de ce mouvement vertigineux, de ce va-et-vient continuel, de cette foule trépidante marchant sur un pavé de flammes. Il semble que cette ville va nous voler quelque chose de précieux et l'image de Moreau, de Wilde et de tant d'autres venus pour y chercher ce que leur pays n'avait pas su leur donner,

traverse douloureusement l'âme. On est ébranlé par le choc d'aspects si divers et dans le passant qui nous frôle on sent presque un ennemi.

Ce ne sont plus les délicieuses émotions éprouvées à Rouen ou à Dieppe. Une fumée de carnage flotte sur cette ville et le murmure sourd et triste des vies brisées susurre, comme des sources plaintives, en face de l'insolente fortune des heureux. Ce contraste me frappa : la misère du paria dressait sa silhouette creuse, amaigrie, sur la fresque mouvante de la rue et le « Paris » en chariot d'or, infatué d'argent et de vices ou bâillant d'ennui dans des coupés couverts d'armoiries, m'apparut. Cette force du mal, — car c'en est une, — étalant ses chapeaux de plumes, ses bras nus, ses rires dégoûtés, des épaules où rit la fleur sombre du jais, déchaînant ses mascarades de plaisirs sensuels et vides qui étouffent parfois le génie dans l'œuf et finissent par déposer sur le bord du chemin, les hordes tristes de personnages aveulis, sans ressort, impropres à la grandeur de leur race, donnait une impression très caractéristique de dégoût ; cependant que là-bas, dominant ce champ de bataille où se donnent libre cours toutes les curées, sur cette ville qui a désappris à joindre les mains, les tours de Notre-Dame, recueillies dans leurs dentelles de pierre, lançaient jusqu'au ciel leur omnipotente supplication !

Que l'orgueilleuse tour Eiffel atteste le banal effort de l'homme ! Nulle mélancolie ne s'en échappe : le mystère lui est étranger et hostile. C'est pour cela que son langage sera toujours court et ne remplacera jamais celui des clochers qui magnifient l'infini en sanctifiant le silence des espaces.

A la tombe de Verlaine

A la mémoire d'Arthur Michaud

Une sensibilité morbide qui, se déployant en nappes intérieures, reçoit la nuance subtile des choses, et nous la livre par des balbutiements qui s'achèvent en sanglots, voilà Verlaine.

Sa poésie ressemble souvent à une musique lointaine, voilée, imprécise et dont les notes s'égrèneraient dans l'infini des sensations. Le caprice sautillant, primesautier, qui fait des niques, apparaît entre deux pièces qui chargent la Mort de notre pauvre paquet d'illusions, d'agonies et de hontes. Et au fond de cette misère monte un rire sanglant, ironique comme la vie et le destin.

Un ciel uniformément gris lui verse ses pâleurs, jusqu'à ce que, retrouvant dans la source des pardons divins un renouvellement d'âme, une pensée, droite,

claire et haute comme les horizons des midis lumineux, il laisse échapper de son âme repentante, des hymnes de beauté, des cris d'enfant heureux revenu au bercail. La robe de l'agneau est moins immaculée que cette efflorescence d'âme, qui s'épanouit en menues pensées, en douces images qui sont celles que, dans l'abandon naïf de leur esprit, les chanteurs religieux du moyen âge, psalmodiaient sur les routes de France. Son rêve religieux et poétique, tenu entre des lignes, s'apparente à celui que des artistes possédés du divin, burinaient en marge des missels et des bibles anciennes. De sa chair pacifiée, visitée par l'Elu des Tabernacles, un azur est passé dans ses vers. Le frisson de l'ange a remplacé les transes coupables que les faiseurs de nuit vont chercher aux « étables du plaisir ». Et si c'est encore la nostalgie qui se mire à travers l'eau pâle de ses yeux, elle n'est pas celle qu'imprime au regard la jouissance brutale : c'est le mal intraduisible et inguérissable, frère du petit filet lumineux longeant les étoiles et qui semble frémir du désir d'aller se confondre en la totale lumière.

Ce va-nu-pieds en route vers l'Eden, se refait une âme nouvelle par ses chants et avant de se présenter au Banquet pour recevoir le pain qui met de la moelle aux os, il se tisse un vêtement lilial, semé de lis et d'étoiles. Il s'agenouille et c'est un Verlaine inconnu

qui se relève. L'enfant de l'Absolution tend son front aux lèvres de Marie. Il rêve au milieu des statues et des marbres. Et sa prière, doux sanglot, va mourir dans le calice des roses. On dirait un vase précieux qui en se brisant, rend un son très pur. Verlaine porte au front l'invincible entêtement des collines éternelles. Et solennisant cette résurrection, des séries d'*Angelus* éparpillent leur tissu d'or autour de cette large tête battue par l'angoisse.

L'artiste prie, se recueille, travaille. Fra Angelico bâti par la Grâce, il sculpte sur les parois de son âme, le symbole divin des croyances passées. Les fêtes galantes se terminent en visions célestes, par les noces de l'Agneau. Il y boit le vin des vignes pures, celui que le Christ fit jaillir à Cana. Ce faible entre les faibles retournera à ses anciennes fautes. Il ira sacrifier de nouveau aux faux dieux. Mais toujours plus insatisfait, tyrannisé par une passion qui a aboli sa volonté, il sentira replongé dans la fange, l'appétence irrésistible des saintes libations. Cette faim divine le poursuit au sortir des tavernes, sur le banc du jardin où la fatigue de lutter l'a conduit. A travers son ivresse, des voix lui chanteront des cantiques, sous le frémissement des feuilles. La divine Hantise talonne le grand enfant et sous ses pas germent les fleurs du Calvaire, cependant que, à son oreille reconquise aux entretiens supra-terrestres, tinte la douce

sonnaille des cloches qui remplissent la nef des cathédrales. Il entre dans cette harmonie qui l'enveloppe, le grésillement des cierges, le parfum des encens, l'envol d'une guimpe amoureusement destinée au redressage des lis. Quelques bribes d'Hosannah ourlent cette galopée hallucinatoire.

La spontanéité se dispute la sincérité de ses chants. De ces deux éléments du vrai s'échappe l'attirante beauté de ses cris. Ses poésies religieuses sont tout ce qu'il y a de plus rafraîchissant et à la fois trempé de larmes. C'est après les avoir lues que le mot de Tertullien nous monte aux lèvres : « L'âme humaine est naturellement chrétienne. » On ne tue pas en elle l'aspiration vers des choses moins basses et moins viles que la réalité et les contingences qui tentent de vulgariser l'existence. C'est quand l'âme est le plus emprisonnée de liens et de fautes que le cri sauveur peut en sortir et la rendre à la splendeur de vivre, de croire et d'aimer en se dévouant.

Je n'oublie pas le chantre de la vie et je perçois — contraste éclatant — au milieu des tombes et des flots de soleil qui baignent le cimetière, l'écho des cantilènes et des romances, tout ce qu'il a laissé d'immortellement joli en leur maladresse voulue. Et ce n'est pas parce que tout le monde a lu et aimé son « Rêve charmant », que je le préfère, peut-être à tout : Mais

pour des raisons qui sont celles du cœur, les plus fortes, les plus indéracinables.

« Son regard est pareil au regard des statues »
« Et pour sa voix, lointaine, et calme et grave, elle a »
« L'inflexion des voix chères qui se sont tues. »

Ce dernier tercet de ce chef-d'œuvre exquis nous fait réentendre des voix, voix que la cîme des clochers suffit à remuer en nous, et qui, au milieu de nos rêves, reviennent moduler leur petite chanson douce et triste. Oh ! que j'aime éperdûment ces vers, tout comme certains jours d'automne qui se traînent languissants, douloureux, tout comme certains regards humains qui s'allument au reflet lointain de l'indéfinissable !

Pauvre Verlaine ! Cœur maculé par l'infâme désir des nuits troubles et qui se reprend à son péché. Je songeais surtout au débile enfant que tu as été, ne sachant pas beaucoup vouloir, mais capable d'aimer à la mort, et allant cacher ton désespoir dans les bras de la Vierge. Je songeais à toi en déposant un bouquet de violettes sur ton tombeau et ton image, sortie de terre, dressée sur l'apothéose du jour triomphant, je te revoyais,

« Défait, avec le front penché d'un crucifix. »

Au tombeau de Chateaubriand

A la mémoire de ma sœur Corinne.

Il gît là, le magnifique, le superbe, le grand créateur de formes et de pensées... De son bercement éternel, la mer enveloppe d'une musique incomparable ce champ de mort qui, dressé entre deux mondes, précise éloquemment la fragilité de l'homme. Quelques fleurettes sauvages épuisent à ses pieds leur petite vie chétive.

Nous sommes venus après Flaubert, après Veuillot et tant d'autres, nous asseoir sur ce mausolée de pierre, si orgueilleux dans sa simplicité, et redisant aux touristes qui passent, l'inquiétude de cette orageuse pensée. Il semble qu'autour de ces modestes pierres, quelque chose de l'âme altière de ce seigneur de Combourg vibre, voltige paresseusement.

Le petit enfant de quinze ans qui dort en nous, s'est réveillé avec ses frais enthousiasmes, ses crises de sensiblité, l'âme ouverte par toutes ses fissures, accueillant la bonté ou les larmes des choses. Et notre enfance penchée un peu vers la tombe, soudainement revivante, illuminée des lueurs d'hier, salua celui qui le premier, nous fit tressaillir jusqu'aux fibres les plus intimes.

Un chant envolé, une musique éteinte, des yeux fermés à la lumière du jour, un poème de maternité et de mort, une jeunesse traversée par l'invincible rêve, tout cela se levait, dressait des poignards, des calices et ramenait le souvenir des jours qui ne sont plus. Du fond du passé s'avançaient des figures qui ressuscitaient en leur netteté première, des cadres sur lesquels une légère brume d'oubli commençait à s'étendre. Ces profils atténués de médailles, reprenaient dans cette atmosphère propice aux évocations, un air de jeunesse et de leurs lèvres dénuées de matière s'échappait le cantique du passé.

La vague se tordait en un ruisselis d'or et mordait de sa succion humide le pied abrupt du rocher. Une volupté était dans l'air : la volupté des éléments, quand ils se fondent en une harmonie de la terre et du ciel. Comme une coupe avide, le sol se tendait vers l'infini pour recevoir la plénitude de la lumière. Au loin, de blanches mouettes adoucissaient de leurs

teintes délicates ce que l'aspect des choses pouvait offrir de trop intense. La ligne des remparts établissait avec l'étendue aux couleurs d'émeraude un contraste somptueux. Près de la grève, immobiles, recueillies, des barques des pêcheurs faisaient sécher leurs flancs humides dans un rayon de soleil. Quelques petites bretonnes en cornettes, trempaient leurs pieds nus dans la vague et souriaient en levant les bras.

Au-dessus de la mer et de ce rocher qu'immortalise une tombe illustre, le firmament déployait ses larges nappes de bleu paisible et souverain. Cette minute, cette heure qui s'écoulaient trop rapides, ne voulaient pas mourir sans laisser une impression ineffaçable de grandeur sereine. Fées impérieuses et subjuguantes, drapées dans une gloire de poésie, elles intensifiaient les impressions en rendant plus vive la crête des vagues, et plus immaculés les flocons de nuages se jouant à travers l'azur.

Les bruits de deux mondes s'en venaient mourir à ce rocher comme autrefois dans la pensée de Chateaubriand, ils avaient occupé la plus grande place. De tout ce qu'avait éprouvé et senti cet homme de désir et de nerfs, de tout ce qu'il avait su démêler et décrire avec tant de relief : harmonies confuses des soirs passés sur le Missisipi, chants éoliens de ces forêts vierges, dont il a su traduire l'étrange et unique beauté, voix imprécises des soli-

tudes et leurs troublants mystères, vie sourde et sauvage s'élançant aux fêtes du soleil ; jeunesse divine et sans cesse renouvelée de la nature, il ne lui en arrive désormais qu'un écho lointain, caressant cette demeure où il sommeille, fastueux dans sa simplicité, ironique et semblant défier le temps dans cette pose qui veut être la dernière pose.

Eh bien ! le temps a accepté cette provocation enfantine du grand poète. Les gens du pays disent à qui veut l'entendre que ce tombeau s'effondrera bientôt dans la mer. En effet, il est miné à sa base et déjà l'élément victorieux a creusé des brèches aux formes narquoises et sinistres.

Le défi que l'homme jette au temps, ce dernier le reçoit avec ce silence cruel qui est presque à ce moment même un commencement de victoire. Et c'est en vain que l'on répète à tout ce qui nous entoure, fait cadre à notre vie quotidienne mêlée de joies, de tristesses et de regrets, à la nature reposante, le cri de Lamartine :

« O lac, rochers muets, grottes, forêt obscure, »
« Vous que le temps épargne ou qu'il peut rajeunir, »
« Gardez de cette nuit, gardez, belle nature »
« Au moins le souvenir. »

....

L'écoulement des choses emporte tout dans sa marche furibonde ; les fleuves mirent d'autres visages

heureux et l'implacable ciel compose pour des nouveaux festoyeurs son poème de rayons, de nuages et d'infini.

...Quelle destinée singulière que celle de Chateaubriand ! Tout jeune, avec cette Lucile qu'il aima tant, il partait, sans cesse en imagination vers de longs voyages, des courses interminables et des pays aux civilisations millénaires. Le vague de l'infini lui causait des nostalgies toujours en éveil. A l'heure où l'on s'éprend de puérilités et où l'on trouve dans chaque menue chose un sujet d'extase ou de curiosité, il était ailleurs et ne savait goûter les fragiles plaisirs de son entourage. Le placide bonnet de son père arpentant la salle du palais de Combourg n'amenait rien en relief sur la toile grise de son enfance. Déjà, ce petit polisson qui s'amusait à jouer avec des varechs et courait cheveux au vent sur les remparts de Saint-Malo, recevant en pleine poitrine, de sa chemise déchirée, la flagellation de la bise, avait pris le chemin de l'Atlantique. Son âme s'affolait du désir de contempler des mondes.

Ce qui prenait une accentuation vive chez lui, c'était une sourde mélancolie qui, incessante, coulait de son cœur. Il ressentait une secrète amertume de cette privation de caresses paternelles et familiales. En revanche, il les demandait à sa sœur, à la nature qui, sur cet espace de sol, étale ses puissances de

rêveries, de trépidation intense et de majestueuse tristesse. Il y a toujours au fond de certaines âmes, qui ont manqué de tendresse en bas âge, un désir fou, sombre comme le regret, de demander aux éléments impassibles quelque chose de leur éternel apaisement et de leur caresse insaisissable. La loi des compensations s'établit-elle ainsi? Il faut le croire.

Les nuits de Chateaubriand, pleines de fièvre et d'insomnie, hantées par des fantômes, avaient également contribué à développer chez lui une imagination apte à sentir et à créer. Plus tard, à tous les tournants de son illustre carrière, au sommet de la gloire, ou subissant le despotisme de Napoléon ; sur les routes d'exil où il ira saluer Charles X, ministre puissant et respecté, il demeurera le douloureux enfant de jadis. Et il se retrouvera en face de ses fidèles compagnes : la lassitude et l'ennui.

Toute sa vie, il courut après des fantômes ; il les trouvait préférables aux mannequins et aux pierrots qui s'agitaient sous ses yeux. Il tentait même de leur donner un corps et c'est à travers une buée de rêves qu'il aima Mesdames Récamier, Pauline de Beaumont, Madame de Duras. Il s'en détachait à mesure qu'il comprenait qu'elles n'étaient pas d'une essence plus fine, plus immatérielle, plus endormeuse de néant que d'autres femmes. Et c'est ainsi qu'il passa dans le monde, le cœur rivé à des chimères.

L'homme politique apparaissait au milieu de cette débauche inlassable d'imagination et de songe. Et il ne s'en portait pas plus mal pour cela. Chateaubriand a été un ambassadeur très distingué et un ministre assurément aussi honorable que nos « arrivés » de maintenant. L'on sait assez qu'au Congrès de Vérone, il fit très belle figure et qu'à Rome il soutint avec honneur les devoirs de sa charge. Mais là, comme ailleurs, il traînait son dégoût après lui. Constamment, il a voulu que la réalité fût le rêve et ce n'est jamais, malheureusement, ce qui arrive. Elle ne se prête pas facilement à nos caprices et à nos demandes; elle échappe à notre étreinte, et l'ironie continuelle dont elle couvre nos déconvenues exaspérait cet esprit évadé du réel.

Nous avons fait avec une piété attendrie ce pèlerinage littéraire à la tombe de Chateaubriand. Il fut notre premier auteur de chevet. Et ce qui plus est, son nom est intimement lié à des souvenirs qui ne s'effaceront jamais de notre mémoire. Il a des résonances profondes en nous. Il suffit qu'on le prononce, pour qu'aussitôt un chapitre de notre vie se déroule, batte de ses feuillets en agitant un autre nom sacré qui remonte chaque jour de notre cœur à nos lèvres. Non, je ne pouvais pas oublier, pauvre sœur, que ce fut toi qui m'enseignas la religion de la beauté et ici sur ce tertre, ton regard qui s'illuminait d'une

flamme étrange à de certains moments, je l'ai revu; cet accent que je n'ai retrouvé nulle part, je l'ai réentendu, et ces soupirs qui gonflaient ta poitrine, je les ai bus dans le vent qui passait. Et mes regrets, comme une colonne d'encens montaient, montaient jusqu'au ciel.

On dit que Lucile de Chateaubriand se mettait à genoux pour écouter les grandes choses qui sortaient des lèvres de René. Tu couvrais de larmes cet *Atala* que nous lûmes ensemble. C'est aussi beau. Car les larmes recèlent l'infini. Elles sont toute la poésie du cœur humain et le plus magnifique témoignage de notre fragilité et de notre grandeur. Quelle psychologie plus auguste que la leur peut s'offrir à nos investigations passionnées?

Tu faisais l'éducation de ma sensibilité sous ce vieux cerisier de l'humble jardin que tu cultivais avec tant de tendresse. Les blanches marguerites étaient les sœurs de tes pensées. Tu souriais au soleil, au jour, à la vie et ton âme libre et enthousiaste s'envolait dans l'azur. Tu créais chez moi la sensibilité et je t'en remercie, puisqu'elle m'a permis de te pleurer toujours. Depuis que tu as cessé de vivre, il me paraît que quelque chose s'est éteint qui ne se rallumera plus. La mort tragique où tu accomplissais l'acte le plus grand d'épouse et de mère entretient autour de ta tombe, un respect mêlé de pitié et de vénération. Comme tant d'autres femmes, aussi admirable

qu'elles, tu créais de la vie à côté de la mort. Tu ne mourais pas tout entière et la tombe restait chantante.

Il me semble que du cimetière où tu reposes, s'élève quelque inquiétude comme jadis, tu m'interrogeais anxieusement dans les yeux, pour connaître le fond de moi-même. Ah ! tu peux dormir tranquille : je ne trahirai pas les causes que nous avons aimées ensemble, ce spiritualisme commun qui nous a fait trouver la vie un peu bonne, ces modes de croire, de vivre et d'adorer que n'offrent aucune autre religion que celle qui s'est penchée sur ton lit d'agonie. En face de ce tombeau où dort ce prince fidèle à son Dieu et à son roi, je me suis incliné avec amour devant ces idées et ces principes « qui ont raison pour l'éternité ». Comme toi jadis, je crois à la poésie, à l'enthousiasme, à toutes les manifestations du dévouement et du martyre, à la grandeur morale de l'individu et des races. Et sur cet Atlantique immense, aux tons d'émeraude, bruissant d'harmonie, de vie mélancolique et grondeuse, j'envoie à la petite tombe qui contient ta poussière, l'hommage ému de mes incoercibles croyances.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES



I. — Le Théatre a Montréal

II. — Notes et Impressions

